

Wandelaar inv. et Fecit.

VOYAGE
DANS
LA PALESTINE,

Vers le Grand Emir, Chef des Princes Arabes du Deſert, connus ſous le nom de Bedouïns, ou d'Arabes Scenites, qui ſe diſent la vraïe poſterité d'Iſmaël fils d'Abraham.

FAIT PAR ORDRE DU ROI
LOUIS XIV.

Avec la Deſcription Generale de L'ARABIE, faite par le Sultan ISMAEL ABULFEDA, traduite en François ſur les meilleurs Manuſcrits, avec des Notes.

PAR M. DE LA ROQUE.



A AMSTERDAM,
Chez STEENHOUWER & UYTWERF, Libraires ſur le Rockin, vis à vis la Porte de la Bourſe.

MDCCXVIII.



A

MONSEIGNEUR ROUILLÉ

CHEVALIER SEIGNEUR
DU COUDRAY,
CONSEILLER D'ETAT ORDINAIRE,
DIRECTEUR DES FINANCES,
ET DU CONTROLLE GENERAL.



ONSEIGNEUR,

Quoique l'interêt & la flaterie ayent introduit l'usage des Epîtres

de-

dedicatoires, usage presque aussi ancien que la Republique des Lettres, il s'est toûjours trouvé des Auteurs assez amateurs de la vertu pour faire leur offrande independemment de ces deux motifs. Pour moi, MONSEIGNEUR, en vous presentant cet Ouvrage, j'ose vous assurer que je n'ai que la reconnoissance, & ma propre satisfaction pour objet.

Il me suffit d'être François pour vous devoir beaucoup; car que ne doit-on point à ces Hommes d'élite, qui comme vous, MONSEIGNEUR, ont toûjours été devoüés au service de la Patrie, & aux interêts de l'Etat? Toute la France sait que dès vôtre jeunesse, vous avez été emploïé aux plus grandes Negociations, & que vous vous en êtes acquitté avec toute la dignité, & tout le succès qu'on pourroit attendre d'un Ministre le plus consommé. Rome, Genes, Turin; c'est-à-dire, tout ce que l'Europe

a de plus raffiné dans la Politique, ont été les témoins de cette verité.

Des services si marqués, & si heureusement rendus, n'auroient pas manqué de vous élever aux premieres dignités, si vous aviez pû, MONSEIGNEUR, ne pas retrouver en vous, au milieu des applaudissemens, ce fonds inépuisable de modestie, qui vous a toûjours fait mépriser les Grandeurs humaines, & les faveurs de la Fortune.

Cependant vous ne pûtes pas dans la suite refuser une Charge unique, qui vous conduisit, comme malgré vous, à la Direction des Finances, Charge que vous avez exercée d'une maniere digne de vous, jusqu'à ces tems malheureux, où jugeant impossible de travailler au bonheur public, par la fatalité des conjonctures, vous trouvâtes à propos d'en sortir avec le même empressement que d'autres auroient eu pour y arriver.

 Alors

Alors rendu à Vous-même, Vous ne futes plus occupé, à l'imitation des plus grands Hommes de l'Antiquité, que de l'amour de la Sagesse, & de l'étude des Lettres: mais cet heureux loisir n'a pu durer long-tems, il Vous a été ravi par les besoins de l'Etat, & par la distinction marquée par le Grand Prince qui le regit, lorsqu'il Vous a rappellé pour en faire de nouveau les fonctions dans l'esprit de regle & de justice, qui anime presentement les Conseils qu'il a établis.

Je puis dire, MONSEIGNEUR, que c'est un vrai bonheur pour nous; car depuis que Vous avez pris part à l'administration de cette partie du Gouvernement la plus importante, & la plus difficile à manier, tout le monde a lieu d'esperer de voir enfin regner, avec l'ordre une heureuse abon-

abondance dans les Finances, ce qui conduit ſûrement au ſoulagement, & à la felicité des Peuples.

*Permettez-moi, MONSEIGNEUR, de Vous marquer auſſi une reconnoiſſance particuliere en qualité de Citoïen d'une Ville celebre dans tous les tems, la * Sœur de Rome, la Rivale d'Athenes, ou plutôt l'Athenes des Gaules, la Maîtreſſe des Etudes & des Sciences, l'abord univerſel des belles Lettres, & de la Politeſſe, le Siege de cette fameuſe Académie, qui n'a point eu de Superieure dans le monde, Marſeille enfin aujourd'hui dans une eſpece d'accablement par la décadence de ſon commerce, & par l'état de ſes affaires, laquelle ſe promet de ſe revoir degagée, & floriſſante par l'application que vous donnez, avec le Conſeil, à ſes interêts particuliers au mi-*

* Ciceron & Tacite en parlant de Marſeille.

lieu de tant d'autres grandes occupations.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, MONSEIGNEUR, que votre Nom nous est propice. Après que le feu Roi eût pacifié les troubles de Marseille par sa presence, & qu'un fameux Ministre eût reglé la forme du Gouvernement politique par un Edit, Jean Rouillé Comte de Meslay, vôtre Oncle paternel, mit, pour ainsi dire, la derniere main à cet Ouvrage, en travaillant efficacement au degagement de nos biens, & en rendant nos fortunes certaines par l'acquitement des dettes publiques. Il fut ensuite le Protecteur du Peuple contre l'avidité des Traitans dans toutes les occasions, où sous pretexte des interêts du Roi, ceux-ci voulurent l'opprimer. Aussi la memoire de ce grand Magistrat, sera toûjours precieuse à ma Patrie, & son nom s'éternisera dans nos Fastes déja

ja illustres par les monumens de ses bienfaits.

Heritier des vertus de cet excellent Homme, & digne Fils d'un Pere qui a rempli si noblement sa carriere dans d'autres Provinces, orné d'ailleurs des grandes qualités qui vous sont propres. Vous fourniriez ici, MONSEIGNEUR, la matiere d'un Eloge fort étendu, si j'étois assez temeraire pour l'entreprendre. C'est beaucoup pour moi, si l'ouvrage d'un Prince qui joignoit comme Vous l'étude des belles Lettres au soin des affaires de l'Etat, & ce que j'ai ajoûté d'une Nation, qui n'étoit pas assez connuë des Européens; c'est beaucoup pour moi, dis-je, si tout cela peut meriter quelque attention de vôtre part.

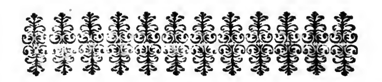
Vous arrêter par un plus long discours, ce seroit pêcher contre le bien public, perdre mon principal objet de vûë, & mal profiter de

l'occasion que j'ai heureusement trouvée de Vous témoigner le profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant serviteur,

LA ROQUE.



AVERTISSEMENT.

APRES avoir parlé aſſez au long dans mon Voïage de l'Arabie Heureuſe, des Arabes qui vivent dans les Villes, & ailleurs, qui cultivent le Commerce & les Arts, ſous les loix & l'obéïſſance des Rois de la même Nation; j'ai cru que c'étoit pour moi une eſpece d'engagement de produire auſſi les Mœurs & les Coûtumes d'un autre Peuple de même nom, lequel n'occupant ni Villes ni Villages, & ne poſſedant ni maiſons ni heritages, paſſent d'un lieu & d'une Province à une autre, ſans avoir de demeure fixe, & ne rend de vraïe obéïſſance qu'à ſes prin-

cipaux Chefs appellés Emirs; *Peuple que les plus grands Conquerans n'ont jamais pû subjuguer, assez peu connu jusqu'à present des Européens, & dont la plûpart de nos Voïageurs ont parlé fort confusément. Mais comme tout ce que nous avons à dire sur ce sujet, est dû à la curiosité & à l'exactitude de Monsieur le Chevalier d'Arvieux, dont le nom est en réputation parmi les gens de Lettres qui s'appliquent aux Langues & à l'Histoire de l'Orient, il est juste qu'à cette occasion nous le fassions connoître plus particulierement, & que nous rendions

à

*Selon Diodore de Sicile, les Arabes du Desert ont toûjours deffendu leur liberté, & n'ont pû être subjugués ni par les Assyriens, ni par les Medes, ni par les Perses, ni par les Macédoniens. On peut ajoûter qu'ils ne l'ont été ni par les Romains, ni par aucune des Puissances qui leur ont succedé. Diodore appelle ces Arabes Nabathiens, du nom de leur Pere Nabajoth, l'un des douze fils d'Ismaël.

à sa memoire l'honneur & la reconnoissance qui lui sont dûs.

Laurens d'Arvieux nâquit à Marseille le 21. Juin 1635. d'une noble & ancienne famille de la même Ville, originaire de Toscane. Il perdit son pere dès sa plus tendre jeunesse; mais un Gentilhomme de ses parens trouvant en lui des dispositions heureuses, prit un soin particulier de son éducation. Après les Etudes ordinaires on vit paroître en ce jeune homme une inclination dominante pour les Langues & pour les Voïages du Levant.

Il suivit de bonne heure cette inclination, car dès l'année 1653. il passa la mer avec le Gentilhomme dont nous venons de parler, lequel alloit exercer le Consulat de France à Seyde: c'est là, & dans les autres Villes de la Syrie, & de la Palestine, que M. d'Arvieux pendant un sejour de douze

 an-

années, acquit une parfaite intelligence des Langues Orientales, ſavoir l'Hebreu, le Syriaque, l'Arabe, le Turc, & le Perſan, avec un uſage ſi ſûr & ſi familier de ces trois dernieres Langues, qu'il ſembloit aux plus habiles qu'il ne pouvoit avoir appris que celle qu'on lui entendoit parler. Il joignit à cette intelligence, ou pour mieux dire, il acquit par ce moïen une profonde connoiſſance de l'Hiſtoire ancienne, de la Politique, des Coûtumes, des Mœurs, & de l'Erudition des Nations du Levant.

Monſieur d'Arvieux revint à Marſeille au mois d'Octobre de l'année 1665. n'aïant encore qu'environ trente ans, & joignant aux avantages de l'eſprit celui d'être grand, bien fait de ſa perſonne, & naturellement fort éloquent. Peu de tems après il vint à Paris, ſe

ſe produiſit à la Cour, & s'attacha particulierement à Madame la Marêchalle de la Mothe, Gouvernante des Enfans de France.

Il eut par là occaſion de faire connoître ſes talens aux Miniſtres, en ſorte qu'en l'année 1668. le Roi lui fit l'honneur de l'envoïer à Tunis pour y negocier un Traité, de quoi il s'acquitta avec tant de ſuccès, qu'il procura la liberté à trois cens quatre-vingts Eſclaves François, parmi leſquels étoit M. de Colombiere, Chevalier de Malte, fort qualifié. Ces Eſclaves pouſſés par un ſentiment de reconnoiſſance, firent enſemble, à leur retour, une bourſe de ſix cens piſtoles, qui fut preſentée de leur part à Monſieur d'Arvieux par un de ſes amis; mais il la refuſa genereuſement.

Au commencement de l'année 1672. le Roi lui confia une Commiſſion

miſſion plus importante, en l'envoïant à la Porte Othomane, chargé des ordres & des prétentions de ſa Majeſté ; prétentions qu'il ſoutînt avec tant de force & tant de prudence, qu'il obtint enfin tout ce qu'il demanda au nom du Roi. Des François qui étoient alors à Conſtantinople, ont rendu ce témoignage, qu'en cette occaſion les Miniſtres de la Porte admirerent également une éloquence noble, la pureté du langage Turc dans la bouche de l'Envoïé de France, qui parla & negocia toûjours ſans le miniſtere des Truchemens, & ſa grande dexterité durant tout le cours de ſa négociation. Il ne faut pas oublier que Monſieur d'Arvieux avoit à traiter avec un des plus grands Politiques du ſiecle, ſavoir le Vizir Ahmed Kupruli, fils du fameux Mehemet Kupruli, auſſi grand Vizir.

AVERTISSEMENT.

Lorsque Monſieur d'Arvieux partit de la Cour pour Conſtantinople, M. de Turenne cherchoit à s'inſtruire, ou à ſe fortifier ſur les verités de la Religion contre les préjugés de ſa naiſſance, & parce que les Miniſtres Proteſtans ne ceſſoient de publier que leur creance, au ſujet de l'Euchariſtie, étoit entierement conforme à celle des Grecs, malgré tout ce qui avoit déja été produit de contraire par les Docteurs Catholiques, M. de Turenne, dis-je, chargea M. d'Arvieux de prendre là-deſſus tous les éclairciſſemens neceſſaires; à quoi M. d'Arvieux ſatisfit avec toute l'exactitude & toute la fidelité poſſible, en s'adreſſant aux principaux Prelats & aux plus habiles gens du Patriarchat de Conſtantinople, qui lui declarerent authentiquement que l'Egliſe Grecque admettoit de tout tems le

le dogme de la tranſubſtantiation, & par conſequent la doctrine même de l'Egliſe Latine ſur le myſtere de l'Euchariſtie, quoique ſeparée d'elle par le ſchiſme, & dans des ſentimens differens ſur d'autres articles.

De retour en France M. d'Arvieux ſe fit connoître de plus en plus, & il ſe fit de nouveaux amis parmi les perſonnes les plus qualifiées de la Cour & de la Ville. M. le Chancelier, & Madame la Chanceliere Seguier, Madame la Ducheſſe de Verneuil, & toute la Maiſon de Bethune-Sully, furent dans tous les tems ſes principaux protecteurs.

Il fut reçu Chevalier dans l'Ordre de Nôtre-Dame du Mont-Carmel, & de Saint Lazare de Jeruſalem, le 22. Avril. 1673. Le Roi lui donna alors une penſion de mille livres ſur l'Evêché d'Apt.

L'an-

L'année ſuivante il fut envoïé à Alger en qualité de Conſul, emploi dont il s'acquitta dignement. En partant d'Alger le Divan lui accorda la liberté de deux cens quarante Eſclaves François.

Environ dans ce tems-là M. de Pomponne lui confia l'original Turc des Capitulations, ou des nouveaux Traités * faits depuis peu de tems entre le Roi & le Grand Seigneur Mehemet IV. par le miniſtere de M. de Nointel, avec les Lettres du Sultan, & du Grand Vizir, écrites au Roi. M. d'Arvieux, après avoir aſſuré le Miniſtre que tout étoit dans les regles, & conforme aux intentions de ſa Majeſté, ce qu'il ſavoit parfaitement pour avoir été emploïé dans la negociation, fit une traduction Françoiſe des Traités & des

* Ces capitulations ſont dattées de l'année 1084. de l'Hegire, c'eſt-à-dire, 1673. de J. C.

des Lettres, & cette traduction fut imprimée à Marſeille en l'année 1667. comme une piece curieuſe & importante, qui ſert encore aujourd'hui de regle au Commerce de cette Ville, & à tous les Sujets du Roi qui ſont dans le Levant.

Enfin Monſieur Colbert, qui connoiſſoit parfaitement le merite de Monſieur d'Arvieux, & qui l'honoroit d'une bienveillance particuliere, le fit nommer au Conſulat d'Alep, au mois de Juin 1679. Ce Conſulat le plus conſiderable de tout le Levant, & qui comprenoit alors les Echelles de Chipre, de Tripoli, & d'Alexandrette, avoit toûjours été rempli par des perſonnes de diſtinction, & depuis peu par l'Illuſtre Monſieur Baron, dont nous aurons occaſion de parler ailleurs, que le Roi avoit envoïé aux Indes,

&

& qui ne pouvoit gueres être remplacé que par un ſujet tel que Monſieur d'Arvieux.

Le nouveau Conſul ſe diſtingua par ſon zele ardent pour la Religion, il favoriſa les Miſſions, protegea tous les Ouvriers Evangeliques, & rétablit enfin ſolidement dans le Mont-Carmel les Religieux Carmes Déchauſſés, que les Arabes en avoient chaſſés pluſieurs fois.

Le Pape Innocent XI. bien informé de tout ce que Monſieur d'Arvieux avoit fait pour la Religion, & de ſes grandes qualités, fit en ſa faveur une choſe ſinguliere. Sa Sainteté le nomma à l'Evêché de Babylone, & permit par le même Bref du premier Janvier 1685. qu'en cas qu'il ne voulût point accepter l'Epiſcopat, il choiſît lui-même un ſujet pour remplir cette dignité: en effet Monſieur

ſieur d'Arvieux s'excuſa, & remercia le Pape ; il nomma en ſa place le R. P. Pidou Carme Déchauſſé, & ſa nomination fut confirmée par des Bulles. Le Pape envoïa enſuite un autre Bref Apoſtolique à Monſieur d'Arvieux, dans lequel parmi beaucoup d'éloges, il eſt qualifié de Magnanime Protecteur de l'Egliſe Catholique de l'Orient, & il lui eſt permis, par conceſſion du Saint Siege, d'ajouter à ſes Armes celles de Jeruſalem.

Le Conſulat de Monſieur d'Arvieux en Syrie, fut confirmé en l'année 1682. & dura ſix ans. Il porta fort haut la gloire de nôtre Nation, & il ſe fit beaucoup d'amis parmi les Grands du Païs, dequoi le Commerce des François tira de grands avantages. Les Pachas, les Emirs, les Cadis, & ſur tout les Muftis, les Savans & les gens de Lettres, étoient ravis de con-

conferer avec lui, & de l'entendre parler, chacun dans sa propre Langue, avec autant de politesse que de facilité. Dans les Audiences publiques les Truchemens ne faisoient aucune fonction, & n'étoient presens que par honneur, & pour remplir la cérémonie.

Monsieur d'Arvieux revint à Marseille en l'année 1686. & il s'y fixa entierement, en épousant le troisiéme Mai 1689. une personne d'un grand merite, de laquelle il n'a point eu d'enfans.

Le Roi qui lui avoit donné en differens tems des gratifications, lui accorda encore une pension de mille livres en l'année 1695. & le Grand Duc de Toscane l'honora de ses Lettres Patentes, datées du 8. Septembre 1697. par lesquelles ce Prince déclare que le Chevalier d'Arvieux tire sa noblesse de Florence, & que

ſes Ancêtres en étoient ſortis.

Au reſte ſon amour pour les Lettres, & principalement pour tout ce qui s'appelle érudition Orientale, l'a toûjours fort occupé, ſur tout depuis ſa retraite à Marſeille, où il menoit une vie paiſible, partagée entre la Campagne & la Ville. Il a écrit pluſieurs Memoires ſur l'Hiſtoire moderne, & ſur les affaires du Levant qui meriteroient de voir le jour. Mais dans les dernieres années de ſa vie il abandonna preſque toutes ſes études, pour ne plus s'appliquer qu'à celle de l'Ecriture Sainte, qu'il faiſoit dans les Langues originales, dans les Paraphraſes, & dans les Commentaires des Orientaux, à quoi il prenoit un ſingulier plaiſir.

Il ne faut pas douter que Monſieur d'Arvieux, déja vertueux & rempli de Religion, n'ait extre-

mément profité de cette étude pour le Ciel, par la maniere édifiante & toute chrétienne dont il a achevé sa course le trentiéme jour d'Octobre 1702. âgé de 67. ans & quelques mois.

Le compte que je viens de rendre au Public, est tiré en partie des instructions qui m'ont été envoïées de Marseille, prises sur les Memoires mêmes de Monsieur d'Arvieux, & en partie de ce que quelques amis particuliers, qui l'ont fort connu en differens tems, m'ont rapporté, entre autres Monsieur Petis de la Croix, Interprete du Roi, qui l'avoit frequenté à Paris & à Marseille, & Monsieur Galland qui l'avoit cultivé à Constantinople.

Je me suis aussi souvenu en cette occasion de tout ce que le R. P. de Clermont, de la Compagnie de Jesus, Superieur de la Mission de

Seyde, me dit de Monſieur d'Arvieux durant mon ſejour à Seyde †, & dans le voïage que nous fîmes enſemble dans les montagnes du Liban. Ce digne Religieux, dont la memoire me ſera toûjours très-chere, réſidoit à Alep lorsque Monſieur d'Arvieux y étoit Conſul: ils avoient contracté enſemble une étroite amitié, & cette amitié étoit entretenuë par un commerce de Lettres, dont j'avois le plaiſir de profiter. Le ſavant Jeſuite vouloit bien quelquefois me communiquer celles de Monſieur d'Arvieux, & les réponſes qu'il lui faiſoit; c'eſt par là principalement que j'ai ſu tout ce que j'ai remarqué de ſes études & de ſon application particuliere à celle de l'Ecriture ſainte.

On doit préſumer que M. d'Arvieux n'avoit pas mis la derniere main

† Dans les années 1688. & 1689.

main à l'ouvrage qui nous a engagé à parler de lui, sur tout à l'égard du stile qui se trouve en plusieurs endroits défectueux, & contraire à la délicatesse & à la pureté de nôtre Langue. Peut-être que son grand commerce avec les Langues étrangeres l'avoit rendu moins attentif à polir la sienne, dequoi nous avons plus d'un exemple. Quoiqu'il en soit, pour rendre cet ouvrage plus digne de la curiosité du Public, j'ai tâché de le corriger de ces sortes de defauts, mais je l'ai fait avec toute la circonspection possible, & sans toucher le moins du monde au fonds du sujet. J'ai aussi ajoûté quelques Notes, qui m'ont paru necessaires pour éclaircir plusieurs endroits.

Il me reste à dire que je dois la premiere connoissance de cet Ouvrage à Monsieur Galland, qui l'avoit vû à Constantinople entre

les mains de Monſieur d'Arvieux, & qui en a toûjours fait beaucoup de cas. C'eſt auſſi Monſieur Galland qui m'a déterminé de le donner au Public, après m'avoir facilité les moyens d'en recouvrer le Manuſcrit.

T A-

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres.

APPROBATION

De M. Burette, Conseiller, Lecteur & Professeur du Roi, Docteur Regent en la Faculté de Médecine de Paris, de l'Academie Royale des Inscriptions & belles Lettres, & Censeur Royal des Livres.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce *Voyage fait par ordre du Roi Louis XIV. dans la Palestine, vers le Grand Emir, Chef des Princes Arabes du Desert, &c. par M. de la Roque :* & j'ai crû que le Public en verroit l'impression avec autant de plaisir, qu'il a vû celle du *Voyage de l'Arabie Heureuse*, publié par le même Auteur. Fait à Paris, ce 24. Octobre 1716.

Signé,

BURETTE.

CATALOGUE DES LIVRES,

Qui se trouvent

Chez STEENHOUWER & UYTWERF, Libraires à Amsterdam.

ART des Armées Navales, par Hoste, Folio, à Lyon 1697.
——— de ne point s'Ennuyer, 12. 1715.
——— de parler par Lamy, Paris 1715.
——— de Tourner par Plumier, Folio. Lyon.
Architecture de le Pautre, Folio. Paris 1713.
——— de le Clerc, Paris 1715.
——— de Felibien, 4. Paris 1690.
——— de Blondel, Folio. 2 vol. Paris 1698.
——— de Bosse, Folio. Paris 1688.
——— de Scamozzi, Folio. Leyde 1713.
Avantures de Telemaque, 12. 1717. augmentée.
——— de Soloide & d'Amanzarifdine, 12. Paris 1716.
——— D*** ou les Effets de la Sympathie, 12. 5 vol. 1715.
Actes & Memoires des Negociations de la Paix de Nimegue, 12. 8 vol. 1698.
——— ——— ——— de Ryswick, 12. 5 vol. 1707.

Actes

CATALOGUE.

Actes Ecclesiastiques de tous les Synodes des Eglises Reformées de France, par Mr. Aymon, 4. 2 vol. 1710.
—— & Memoires de la Paix d'Utrecht, 12. 6 vol. 1715.
Actions de Charles V. 12. 1690.
Atlas Historique ou Nouvelle Introduction à l'Histoire par Gueudeville, Folio. 4 vol. 1714.
Atlantis de Madame Manley, 8. 3 vol.
Amours de Catulle & de Tibulle, 12. 5 vol.
—— de Lysandre & Caliste, 12. 1700.
—— de Daphnis & Chloé, 12. 1717.
Bibliotheque Orientale par Herbelot, Folio. Paris 1697.
—— Universelle, par le Clerc, 25 vol.
—— Choisie, ibid 27 vol.
—— Ancienne & Moderne, ibid. qui continue tous les trois Mois, 7 voll. en 1717.
—— des Historiens, par du Pin, 4. avec fig. 1708.
—— des Dames, par Steele, 12. 1716.
Bouhours convaincu, 12. 1700.
Bellegarde, ses Oeuvres, 12. 10 voll. separées & completes.
Bible de Port Royal, 12. Complet Bruxelles.
—— Idem, 4. 2 vol. Franeq. 1713.
—— Idem, Fol. 3 vol. Liege 1702.
—— de Martin, 4. 1712.
—— de Basnage, 4. 1714.
Bayle Avis aux Refugiez avec la Reponse par Larrey, 12. 2 vol. 1709.
—— Pensées sur la Comete, 12. 4 vol. 1704.
—— Lettres Choisies, 12. 3 vol. 1714.

CATALOGUE.

COmedies de Terence, par Madame Dacier, 8. 3 vol. 1717.
Christianisme Raisonable par Locke, 8. 2 vol. 1715.
Contes de la Reine Marguerite de Valois, 8. 2 vol. avec & sans fig.
Cours de Chimie par Lemery, 8. 1716.
——— de Peinture par de Piles, 12. fig. Paris 1708.
——— d'Operations de Chirurgie, par Dionis, 8. 1708.
Cabinet Jesuitique, 8.
Campagne du Maréchal de Villars pendant l'Année 1712 Paris 1713.
Caracteres du Faux & Veritable Amour. Paris 1716.
Communion Sainte par Basnage, 8. 2 vol. 1716.
Commentaire sur les Epitres d'Ovide, par Meziriac, 8. 2 vol. 1715.
Chef d'Oeuvre d'un Inconnu, 8. quatriéme Ed. 1716.
DIctionaire Historique de Morery avec le supplement, Folio. 6 vol.
——— des Drogues Simples par Lemery, 4. 1716.
——— Universel, Geographique & Historique de Corneille, Folio. 3 vol. Paris 1712.
——— Italien & Flamand, par Giron, 4. 2 vol.
——— de Danet Lat. & Fr. & Fr. & Lat. 2 vol. 4. 1710.
——— Franc. & Flam., & Flam. & Franc. de Halma, 4 2 vol.
——— de Richelet, Folio. Lyon 1706.
——— Etymologique de Menage, Fol. Paris 1694.

Dic-

Dictionaire Franç. & Anglois, & Angl. & Fr. par Boyer, Lond. 1708.
—— Franç. & Espag. & Espag. & Franç. par Sobrino, 4. 2 voll.
—— Latin & Hollandois, par Pitiscus, 4.
—— de la Marine, 4. 2 vol.
Delices d'Espagne & de Portugal, 12. 6 vol. 1715.
—— de la Suisse, 12. 4 vol. 1714.
—— de la Grand Bretagne, 9 vol. 1707.
—— de l'Italie, 12. 6 vol. 1709.
—— de Rome Ancienne & Moderne, 12. 10 vol. 1713.
—— de la Hollande, 12. 2 voll. 1710.
—— des Païs-bas, 8. 3 vol. 1711.
—— de Versailles, Marly & Trianon, 8. 2 vol. 1717.
Dissertation Critique sur l'Iliade d'Homere, par Terrasson, 12. 3 vol. Paris 1715.
Dissertations sur la Religion, par Tilladet, 12. 2 vol. 1714.
Discours sur le Jour du Jubilé de la Maison Royale de Prusse, par Mr. Lenfant, 1716.
Devoirs de l'Homme & du Citoyen, par Pufendorf traduit par M. Barbeyrac, 8. 1715.
—— de la Vie Monastique, par de la Trappe, 8.
Defense des St. Peres accusez de Platonisme, 4. Paris.
Disgraces des Amans, 12. 1691.
Description de l'Aimant par Vallemont, 12. Paris 1692.
Droit de la Nature & de Gens, par Puffendorf, traduit par M. Barbeyrac, seconde Edition, 4. Amsterd. 1712.

Droit de la Guerre & de la Paix, par Grotius, 12. 3 voll. 1703.

de l'ETat & de la Capacité des Ecclesiastiques, par du Perray, 4. Paris 1703.

Elemens de l'Histoire, 12. 3 vol. 1717.

——— d'Euclide par Dechales, 12. Paris 1709.

Entretiens de Morale, 12. 2 vol. 1693.

——— de Marphorio & de Pasquin sur le Testament de Charles II, 12.

Escalier des Sages, Folio. Gron. 1689 avec fig.

Esope en Belle humeur, 8. 2 vol. avec fig. 1700.

Ecole du Monde par le Noble, 12. 6 vol. avec fig. 1715.

——— ——— ou Promenades de le Noble, 12. 5 voll. 1709.

Edouard Histoire d'Angleterre, 12. 2 vol. 1696.

Eloge des Hommes Savans par Teissier, 8. 4 vol. 1715.

——— de l'Yvresse, 8. 1715.

Espion dans les Cours des Princes Chrétiens, 12. 6 vol. 1715.

Etat present de la Grande Bretagne, par Miege, 8. 2 voll. 1708.

Essai Philosophique de l'Entendement Humain par Locke, 4. 1714.

FAbles d'Esope par Lestrange, 4. 1714. fig.

——— ——— par Bellegarde, 8. 2 voll. fig.

——— de la Fontaine, 8. avec fig.

GEographie Practique par Chamerau, 4. 1715.

——— de Robbe, 12. 2 vol. 1704.

——— Ancienne & Moderne par Audifret, 12. 3 vol. 1694.

Geo-

CATALOGUE.

Geographie en vers Artificiels par Buffier, 12. Paris 1715.
Geometrie Pratique par M. Mallet. 4. 4 vol. Paris 1702.
Guerre des Turcs par la Croix, 12. 1689.
Histoire de Thucydide, 12. 1713. 3 vol.
——— de St. Louïs, 12. 2 vol. Paris 1701.
——— de la Bible par Royaumont, 12. 1701. avec fig.
——— du Vieux & du Nouveau Testament, par Basnage, 12. 1708.
——— Generale du Jansenisme, 8. 3 vol. 1700.
——— de la Guerre de Flandre par Strada, 12. 3 vol. 1712.
——— des Avanturiers & des Boucaniers, 12. 2 vol. 1688.
——— de l'Ordre de Citeaux, 12. 9 vol. Paris 1696.
——— Consulaire de la Ville de Lyon, par Menetrier, Folio. Lyon 1696.
——— de Provence par Gaufredi, Fol. 2 vol. à Aix, 1698.
——— (Abregé) de France par Mezeray, 12. 7 vol. 1701.
——— Idem, 4. 3 vol. Paris 1690.
——— des Juifs depuis Jesus-Christ jusques à present, par Basnage, 12. 15 vol. 1716.
——— ——— par Flave Joseph, 12. 5 vol.
——— de St. Gregoire le Grand, par Ste. Marthe, 4. Rouen 1692.
——— du Concile de Constance par Lenfant, 4. 2 vol. 1714.
——— Evangelique par du Vivier, 4. 1706.

Histoire

Histoire de Gil-blas de Santillane, 12. 2 vol. avec fig. 1715.
—— Critique de la Republique des Lettres, 13 vol.
—— de la Comtesse de Strasbourg & sa Fille, 8. 1715.
—— du Gouvernement de Venise, par Amelot de la Houssaye, 12. 3 vol. 1705.
—— de la Rebellion & des Guerres Civiles d'Angleterre, par Clarendon, 12. 6 vol. 1709.
—— de l'Empire par Heiss, 12. 4 vol. 1715.
—— de l'Archiduc Albert, 12. 1693.
—— des Sept Sages par Larrey, 8. 2 vol.
—— Genealogique de France, par Anselme, Folio. 2 vol. Paris 1712.
—— Metallique de la Republique d'Hollande, par Bizot, Fol. 1687.
—— du Prince d'Orange, 8. 2 vol. 1715.
—— des Variations de l'Eglise Gallicane, par Renoult, 8. 1702.
—— de France par Prade, 12. 5 vol. Paris 1684.
—— du Regne de Louïs le Grand, expliquée par les Medailles par le Pere Menetrier, Folio. Paris 1702.
—— Critique du Vieux Testament, par Simon, 4. 1685.
—— Ecclesiastique par Fleuri, 12. 18 vol.
—— de Montmaur, 8. 2 vol. avec fig. 1715.
—— de la Ville de Marseille par Ruffi, Fol. Marseille 1696.
—— du Regne de Louïs XIII. 12. 10 vol. par le Vassor.

His-

Histoire de Louïs XIV. par du Limier, 12. 7 vol. 1717.
——— du Monde par Chevreau, 12. 8 vol. 1716.
——— de Don Quichotte avec les Avantures Nouvelles, 12. 8 vol.
——— des Sevarambes, 12. 2 vol. 1716.
——— du Congrès de la Paix d'Utrecht, Rastad & de Bade, 12. 1716.
——— du Commerce & de la Navigation des Anciens, par Huet, 8. 1716.
——— du Vieux & du Nouveau Testament enrichie de plus de quatre cens figures, Fol. 2 vol. Amst. 1708.
——— de l'Edit de Nantes, 4. 5 vol. 1693.
——— de l'Academie Francoise par Pellisson, 12. 1717.
——— du Clergé Seculier & Regulier des Ordres Religieux de l'un & de l'autre Sexe, 8. 4 vol. 1716. fig.
——— des Ceremonies & des Superstitions qui se sont introduites dans les Eglises: Preservatif contre le Changement de Religion; Ratramne ou Bertram du Corps & du Sang du Seigneur, 12. 1717.
——— des Plantes Usuelles par Chomel, 12. 2 vol. Paris 1715.
Histoire du Cardinal Martinusius, 12. Paris 1715.
l'Homme detrompé ou le Criticon de Gracian, 12. 3 vol. 1708.
——— de Cour par le même, 12. 1716.
l'Heroine Incomparable de nôtre Siecle, 8. 1713.

l'ILiade d'Homere par Madame Dacier, 12. 3 vol. Amst. 1712.
Introduction à l'Histoire des Maisons Souveraines de l'Europe, par le Pere Buffier, 12. 3 vol. Paris 1717.
—— à l'Histoire par Puffendorf, 12. 4 vol. 1710.
Journal des Observations de Physique & de Botanique, fait par ordre du Roi, par le Pere Feuillée, 4. 2 vol.
—— Litteraire commencé par le Mois de Mai, 1713. 9 vol. & suite.
Instruction du Roi pour monter à Cheval, par Pluvinel, Folio. Amsterd. 1666.
Iliade & Odyssée d'Homere, 12. 4 vol. Paris 1698.
Imitation de Jesus-Christ, par du Beuil, 8.
LEttres de Loredano, 12. 1712.
—— de Wicquefort Franç. & Latin, 12. 1696.
—— Provinciales par Loüis de Montalte, avec les Notes de Wendrok & Pascal, 8. 3 vol. 1713.
—— du Roy Loüis XII. & du Cardinal d'Amboise, 8. 4 vol. 1712.
—— de Gui Patin, 12. 3 vol. 1692.
—— Historiques depuis le commencement, 1692. jusques à present, 51 vol. & Pieces separées.
—— de Temple, 12. 2 vol. 1711.
—— du Cardinal d'Offat, 12. 5 vol. 1708.
—— & autres Oeuvres de Voiture, 12. 2 vol. 1709.
—— de Bentivoglio Ital. & Franç. 12. 1713.
—— du Comte de Bussy Rabutin, 12. 5 vol. 1714.

Lettres de Ciceron, 12. 7 vol.
——— & Memoires d'Etat par Ribier, Folio. 2 vol.
——— Historiques & Galantes par Madame du Noyer, 12. 7 vol.
Loix Civiles dans leur Ordre Naturel, Folio. Paris 1713.
——— & Coutumes de Change par Phoonse, traduit en François par J. P. Ricard, 4. 1715.

MEmoires de Bellievre & de Sillery, 12. 2 vol.
——— de Madame du Noyer, 12. 5 vol. 1710.
——— & Negociations de la Cour de France touchant la Paix de Munster, 8. 4 vol. 1710.
——— de Danemark, 12. 1701.
——— pour servir à l'Histoire Ecclesiastique, par Tillemont, 12. 21 vol. 1715.
——— de Nodot, 12. 2 vol. 1706.
——— du Maréchal de Grammont, Duc & Pair de France, 8. 2 vol. 1716.
——— de St. Remy contenant ce qui s'est passé de plus memorable en France, 12. 2 vol. 1715.
Memoires d'Artagnan, 12. 3 vol. 1712.
——— de la Cour d'Espagne par Madame d'Aunoi, 12. 2 vol. 1716.
——— pour les Ambassadeurs par Walsingham, 12. 4 vol. 1717.
Mille & un Jour Contes Persans, 12. 5 vol.
——— & une Nuit Contes Arabes, 12. 8 vol. 1714.
Metamorphoses d'Ovide par Corneille, 8. 3 vol. 1698. fig.

Metamorphoses d'Ovide en Rondeau, 12. fig.
——— ——— —— par Bellegarde, 12. 3 vol. 1716. fig.
Maximes Politiques du Pape Paul III. 12. 1716.
Morale de Tacite de la Flaterie, 12.
Menagiana ou Bons Mots de Monsr. Menage, 12. 4 vol. Paris 1715.
——— ——— a Amsterd. 12. 4 vol. 1716.
Monarchie Universelle de Louïs XIV. par Leti, 12. 2 vol. 1717.
Monumens Authentiques de l'Eglise Grecque par Aymon, 4. 1708.
Menetrier Caracteres des Ouvrages Historiques, avec le plan de la Nouvelle Histoire de Lyon, 12.
NOuvelle Defense de la Constitution Unigenitus, 12. Lyon 1715.
——— Methode pour aprendre à bien écrire, par Paleret, 4. 1716.
Nouveau Testament de diverses sortes.
OEuvres d'Horace par Tarteron, avec les Remarques de P. Coste, 12. 2 vol. 1710.
——— de Dancourt, 12. 8 vol.
——— de Rapin, 12. 3 vol. 1709.
——— de Boileau avec des Eclaircissemens, 12. 4 vol. 1717.
——— de Racine, 12. 2 vol. 1714.
——— de Benserade, 8. 2 vol.
——— d'Horace par l'Abbé Pelegrin, 8. 2 vol. Paris 1716.
——— de Regnard, 12. 2 vol. 1711.
——— de St. Evremond, 12. 7 vol. 1706.
——— de Rabelais, 8. 5 vol. 1711.
——— de P. & T. Corneille, 12. 10 vol. 1714.

Oeuvres de Moliere, 12. 4 vol. 1714
——— de Scarron, 12. 11 vol. 1712
——— de Mathematique de Mariotte, 4. 2 vol. 1716.
——— de Rousseau, 12. 3 vol. 1716.
——— diverses Fr. D * * *, 12. Paris 1714.
Oeconomie Divine par Poiret, 12. 7 vol.
Offices de l'Eglise contenant l'Office de la Ste. Vierge, 12. 1693.
Odes d'Anacreon & de Sapho par le Poëte sans fard, 12. 1716.
la PLacette, Essais de Morale, 12. 4 vol. 1716.
——— Nouveaux Essais de Morale, 12. 2 vol. 1715.
——— Traité du Serment, 12. 1701.
——— ——— de la Foi Divine, 8. 4 vol. 1716.
——— Communion Devote, 12. 2 vol. 1717.
Parterre Historique, 12. 2 vol. Lyon 1693.
Poësies de Madame Deshoulieres, 8 2 vol. 1709.
——— de l'Abbé Regnier Desmarais, 12. 2 vol. 1715.
——— Spirituelles de Malaval, 8. 1714.
Pharmacopée Universelle de Lemery, 4. 1717.
Peintures Sacrées sur la Bible, par Gerard, Paris 1680.
Philosophie de Regis, 4. 3 vol. 1695.
Parallele d'Architecture Antique & Moderne, Folio Paris 1702.
Principes de Philosophie ou Preuves Naturelles de l'Existence de Dieu & de l'Immortalité de l'Ame, par l'Abbé Geneft, 12. 1717.
——— de Geographie, 12. 1692.
Parti le plus sûr ou la Verité reconnue en deux Propositions au sujet du Discours de la Li-

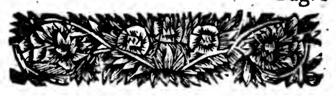
Liberté de Penser, 8. 1715.
Pseaumes de David de diverses sortes.
Parnasse Reformé & la Guerre des Auteurs, 8. 1716.
Pratique de la Geometrie, sur le Papier & sur le Terrain, 12. Paris 1682.
Pieces échapées du Feu, 8. 1716.
Pseaumes de David nouvellement retouchez, par Mr de Joncourt, 12. 1716.
Pathologie de Chirurgie par Verduc, 12. 2 vol. 1717.
Recueil des Voyages au Nord, 12. 3 vol. 1715.
——— de diverses Pieces de Theatre composées, par de celebres Auteurs, 12. 2 vol. Amsterd 1718.
Remarques sur l'Eglise de Rome. 12. 1688.
——— sur l'Etat des Provinces Unies des Païsbas, par Temple, 8, 1713.
——— & Experiences Physiques, par Amontons, 12. Paris 1695.
Science des Personnes de la Cour, de l'Epée & de la Robe, par Chevigny, 12. 4 vol. 1717.
——— des Medailles Antiques & Modernes, 8. 1717.
Sermons de Superville, 8. 3 vol. 1717.
——— de Basnage, 8. 2 vol. 1709.
——— de Tillotson, 8. 5 vol.
——— de Benoit, 8. 1698.
——— de Martin, 8. 2 vol. 1715.
——— de Saurin, 8. 3 vol.
——— de Bourdalouë, 8. 8 vol. 1713.
Satyre de Petrone, 12. 2 vol. 1694.
Scherlock de la Mort, & de l'Immortalité de l'Ame, 8. 2 vol.

Sphere

Sphere Historique ou Explication des Signes du Zodiaque & des Planetes, 12 Paris 1716.
Spectateur ou Socrate Moderne, 12. 2 vol. 1716.
TRaité de la Verité de la Religion Chrétienne, par Abbadie, 12. 3 vol.
——— General du Commerce par Ricard, 4. 1714.
——— de toute sorte de Pêche, & de Chasse, 12. 2 vol. 1714.
——— d'Origene contre Celse, 4. 1700.
——— de l'Etat Primitif de l'Episcopat & Liturgie, 8. 2 vol. 1716.
——— d'Architecture avec des Remarques & Observations, par le Clerc, 4. 2 vol. Paris 1716.
——— de Feu d'Artifices, 12. Paris 1715.
——— (Nouveau) d'Education, 12. 2 vol. 1716.
Theatre (le Grand) Historique ou Nouvelle Histoire Universelle tant Sacrée, que Profane, Fol. 5 vol. Leyde 1703.
——— Italien de Gerardi, 12. 6 vol. 1701.
——— Espagnol, 12. 1700.
Traditions de l'Eglise Romaine sur la Prédestination, 2 vol. 1687.
Theorie Pratique du Jardinage, 4 1716.
N. Testament par le P. Quesnel, 12. 8 vol. 1702.
——— du P. Simon, 8. 4 vol. 1702.
——— Politique de Colbert, 12. 1711.
Teinturier parfait ou l'Art de Teindre &c. 12. 2 vol. Paris 1716.
Thomassin Discipline de l'Eglise, 4. Paris 1702.
VOyage de Tavernier, 8. 3 vol.
——— de Guinée par Bosman, 12 1705.
——— Bernier au Grand Mogol, 12. 2 vol. 1710.

Voyage autour du Monde par Rogers, 12. 2 vol. 1716.
—— autour du Monde par Dampier, 12. 5 vol. 1715.
—— de l'Arabie Heureuse par l'Ocean Oriental & le Detroit de la Mer Rouge, avec la Relation particuliere d'un Voyage du Port de Moca, & un Memoire concernant l'Arbre & le Fruit du Caffé, par M. de la Roque, 12. 1716.
—— fait par ordre du Roi Louis XIV. dans la Palestine, vers le Grand Emir, Chef des Princes Arabes du Desert, connus sous le nom de Bedouïns, ou d'Arabes Scenites. Où il est traité des Mœurs & des Coûtumes de cette Nation. Avec la Description generale de l'Arabie, faite par le Sultan Ismaël Abulfeda, traduite en François avec des Notes, par le même M. de la Roque, 12. 1717.
Vie de Charles V. par Leti, 12. 4 vol. 1710.
—— du Cardinal de Richelieu, 8. 2 vol. 1714.
—— de Pythagore par Dacier, 12. 2 vol. Paris 1706.
—— de l'Admiral de Ruyter, Folio.
—— de Boileau, 12. 1712.
—— de Madame Delfosse, 12. 1695.
—— de Cromwel par Leti, 12. 2 vol. 1703.
—— d'Elisabet par Leti, 12. 2 vol. 1703.
—— & Avantures de Roselli, 12.
—— du Pape Sixte V. 12. 2 vol. 1704.
—— des SS. Peres du Desert & des Saints Solitaires d'Orient & d'Occident, 8. 4 vol. 1714.

VOYAGE



VOYAGE DE SEYDE AU CAMP DU GRAND EMIR, CHEF DES PRINCES ARABES DE LA PALESTINE;

Fait par ordre du Roi LOUIS XIV.



LORS que Monsieur Bettandier, Gentilhomme de Marseille, eut accepté le Consulat de Seyde, je me fis un devoir indispensable de le suivre dans le Levant. Ce Gentilhomme avoit bien voulu prendre soin de mon éducation, il m'avoit tenu lieu

de Pere ; & depuis que ses blessures l'avoient obligé de se retirer du service, je ne l'avois jamais quitté.

J'étois donc auprès de lui quand il reçut un ordre de la Cour, de s'employer efficacement envers les Puissances du Païs, pour faire rétablir les Religieux Carmes déchaussés dans leur ancienne résidence du Mont-Carmel ; cette Montagne, avec toute la Samarie, & la Galilée, est une dépendance du Consulat de Seyde. Il n'est pas besoin d'avertir ici, que le Roi donne une protection particuliere à tout le Christianisme de l'Orient, & que les Missionaires travaillent sous cette protection.

Comme il s'agissoit d'aller négocier cette affaire sur les lieux, & que le Consul n'étoit plus en état de monter à cheval, il crut que je pourrois en sa place executer les ordres du Roi, à cause que je savois la Langue du Païs, & qu'il me voïoit souvent avec les Arabes sujets du principal Emir, avec lequel il falloit traiter : il m'ordonna donc de me preparer pour le voïage du Mont-Carmel, où étoit le Camp de l'Emir.

Mon premier soin fut, après avoir laissé croître ma barbe, de m'habiller

à l'Arabesque pour n'être point reconnu sur les chemins ; & pour cela je pris un Turban, qui consistoit en une calote de drap rouge, entourée d'un voile, ou écharpe de soie noire, raïée d'or de deux aunes en quarré, dont la frange torse, & longue d'un demi pied, pendoit sur le front & à côté des joües, faisant à peu près le même ornement que les cheveux font au visage. Un des bouts de cette écharpe, appellée *Bustmani*, pendoit sur le devant de mon épaule gauche, & l'autre qui étoit passé dans les replis de ses detours, sortoit du haut du bonnet, & formoit une maniere de panache, qui descendoit par derriere, jusques sur le dos.

J'étois vétu d'une longue Robe de toile couleur de verd de mer, avec les manches ouvertes, d'où celles de ma chemise sortoient, & pendoient jusqu'à terre. Ma ceinture étoit de cuir ornée de plaques d'orfevrerie, avec des boucles & des agrafes qui s'accrochoient à une chaîne d'argent ; au côté gauche il y avoit une autre chaîne pour y attacher un couteau ; j'avois un caleçon de toile par dessous, & des bottines de maroquin jaune, & par dessus le tout

une maniere de manteau, appellé *Aba*, fait d'une espece de bourracan barriolé de blanc & de noir, avec de petites fleurs tissuës d'or. J'avois pour armes un sabre, une hache penduë à la selle de mon cheval, & une lance à la main, ornée d'une plume d'Autruche dans le creux du fer.

En cet équipage, tout-à-fait semblable à celui d'un Cavalier Arabe, je montai à cheval accompagné d'un homme du païs, & de quelques Domestiques, armés de mousquets & de pistolets, & nous partîmes de Seyde le 16. Août 1664.

Mes gens portoient le present destiné pour l'Emir, & pour les principaux Arabes du Mont-Carmel; car ce n'est pas la coûtume d'aller chez eux les mains vuides: ce present consistoit en plusieurs boëtes de confitures, en quelques aunes d'écarlate de Venise, en Tabac de Bresil, en bouteilles de Rossoli, & en quelques * Chapelets de corail.

Nous allâmes coucher à Sour, qui est l'an-

* Les Chapelets sont d'un très-ancien usage dans l'Orient; les Musulmans s'en servent pour certaines prieres, & pour donner à Dieu un nombre fixe de benedictions & de loüanges par jour.



Cavalier Arabe.

l'ancienne Tyr, le lendemain à Acre, & le jour suivant au Camp de l'Emir, après avoir rencontré beaucoup de Mores & d'Arabes pendant ces trois jours, qui me saluoient comme si j'étois de leur païs; je leur répondois par des signes de tête avec le plus de gravité qu'il m'étoit possible, pour ne pas me faire connoître.

A mon arrivée au Camp de l'Emir, je trouvai un Officier du Pacha de Seyde, appellé Omar Aga, que je connoissois fort, qui me fit descendre sous sa tente, où il m'entretint pendant quelque temps de ce qui se passoit chez l'Emir, en attendant qu'il fût sorti de l'appartement de sa femme.

Ce Prince passa dans sa Tente d'audience, qui étoit d'une toile verte à la difference des autres, qui ne sont que de poil de chevre noir. Sa Cour grossit peu à peu, on y voyoit venir de tous côtés ceux qui avoient affaire à lui, & il fallut attendre que la foule fût un peu passée, pour faire ma premiere visite avec plus de liberté.

Ceux qui me virent arriver au Camp, suivi de gens habillés, & armés à la Turque, eurent la curiosité de savoir qui

j'étois: on leur dit que j'étois un François qui venoit voir l'Emir; cette nouvelle paſſa de l'un à l'autre juſqu'à ſes domeſtiques, qui allerent lui en parler au même inſtant, comme d'une choſe extraordinaire.

Dès que je fus averti que l'Emir demandoit à me voir, je me mis en état de paroître devant lui; mes valets, & trois autres domeſtiques de l'Officier Turc, qui voulut bien m'accompagner, marcherent devant, portant chacun quelque choſe du preſent que je devois lui offrir: en entrant dans ſa Tente, nous fîmes une premiere reverence, avant que de l'approcher; il étoit aſſis, les jambes croiſées, à la maniere des Orientaux, ſur un tapis de Turquie, appuïé ſur un carreau de velours cramoiſi; il avoit une longue pipe à la bouche, & tandis qu'il rêvoit en fumant, il s'amuſoit à découper un petit bâton blanc avec ſon couteau. L'Emir étoit habillé de toile blanche, il avoit une chemiſe dont les manches étoient extraordinairement larges, & ſi longues qu'elles traînoient juſqu'à terre: cette chemiſe & ſon caleçon de la même toile, étoient ornés d'une broderie de ſoie blanche ſur toutes les

coû-



Le Grand Emir des Arabes du desert.

coûtures; ſes pieds étoient nuds, mais extremement propres. En ce païs-là on quitte les ſouliers pour ne pas ſalir les tapis: il portoit un Turban de mouſſeline fort negligé, dont les deux bouts brochés d'un tiſſu d'or, pendoient ſur ſes épaules, il avoit auſſi une eſpece de manteau à la Turque, de drap de Hollande couleur de feu, doublé d'un taffetas verd. Je connus par les gens qui étoient debout devant lui, & par les valets qui chaſſoient les mouches avec des éventails, plûtôt que par ſa figure, que c'étoit l'Emir, ſans cela on auroit eu de la peine à le diſtinguer entre pluſieurs autres perſonnes de ſa Cour qui avoient un plus grand air, & qui étoient habillées plus proprement que lui.

Mes domeſtiques étant arrivés devant l'Emir, ils firent une autre reverence, & une profonde inclination; ils mirent enſuite mon preſent à ſes pieds, & lui aïant baiſé le bord de la robe, ils ſe rangerent à côté, & demeurerent debout, tenant leurs mains croiſées ſur le ventre, ce qui en Orient eſt une marque de grand reſpect.

Je m'avançai un moment après, ſuivi d'Omar Aga, & après avoir ſalué l'E-

l'Emir, nous nous approchâmes pour lui baiser la main; mais il la retira, & se contenta du semblant, voulant nous distinguer des gens du commun, à qui il la presente lui-même ; soit qu'il ait dessein de les flatter par cet honneur-là, ou qu'il veuille les obliger à faire leur devoir, en lui rendant cet hommage.

Après que ce Prince eût jetté quelques regards favorables sur mon present, il porta ses yeux de côté & d'autre sans dire mot, en attendant ce Franc dont on lui avoit parlé, & comme il n'en voïoit aucune figure, il demanda enfin à le voir. Omar Aga, prenant la parole, lui dit, Seigneur, le voici ce Franc, en me montrant à lui : il fut bien surpris alors, car il s'étoit attendu de voir un Franc habillé à la Françoise, & s'étant tourné vers ses principaux Officiers, il leur dit : ce n'est pas là un Franc, & en s'addressant à moi : Est-il possible, me dit-il, que vous soyez Franc? Je lui répondis que j'étois François, & je lui fis ensuite mon compliment, qu'il reçut fort gracieusement.

Après que j'eus achevé de parler, il me dit: Il n'y a personne qui ne vous prenne pour un veritable Bedouïn, vous

êtes

êtes habillé comme eux, & vous parlez notre Langue, les François ne la ſavent pas : Je lui répondis que je voïageois depuis un aſſez long-tems dans les Etats du Grand Seigneur, & que l'étude, & les converſations que j'avois eües avec ſes Sujets, m'avoient appris quelque choſe de cette Langue: alors il me remercia du preſent que je lui avois fait, & me dit fort honnêtement que c'étoit bien aſſez de la peine que je m'étois donnée de le venir viſiter, ſans m'être mis en depenſe pour un preſent auſſi beau & auſſi rare en ce païs-là, que celui que je lui faiſois. Je lui repliquai que le commerce que j'avois eu avec ceux de ſa Nation, m'avoit appris les bienſeances & les uſages du païs, quand on ſe preſentoit devant les Seigneurs de ſon rang; que je ſavois qu'il n'avoit pas beſoin de ce que je lui donnois, aïant chez lui des choſes plus rares & plus ſingulieres; mais que je voulois ſatisfaire à la coûtume, & lui marquer mon reſpect.

L'Emir ſe tournant alors vers ſes Officiers, leur dit, je ne vois pas que les Francs ſoient ſi barbares qu'on nous les dépeint, nous nous ſervons de leurs

noms pour épouvanter les petits enfans, & nous leur disons qu'ils mangent les hommes, nous voïons cependant qu'ils sont fort honnêtes, & qu'ils ont comme nous du bon sens & de la raison. Je repondis à cela, qu'un des plus grands profits que les voïageurs retirent du commerce qu'ils ont avec les Etrangers, c'est d'être détrompés des préjugés ordinaires à ceux qui ne sortent point de leur païs: que par cette même raison on croit en France qu'il ne faut qu'être Arabe pour n'avoir rien d'humain que la figure, mais qu'on reviendroit agréablement de cette fausse opinion, si tous les Francs pouvoient avoir le même honneur que je recevois en cette Audience.

Ce Prince demanda ensuite ce qu'il pouvoit faire pour moi, & quel étoit le sujet de mon voïage. Comme ce n'est pas la coûtume en ce païs de parler d'affaires le jour qu'on arrive, qui est destiné à la ceremonie, je lui répondis que c'étoit sa grande reputation seule, qui m'avoit fait entreprendre ce voïage, & que je le priois bien fort de souffrir que je demeurasse quelques jours auprès de sa personne: il me dit que j'en étois le maître, que je lui ferois un très-grand plaisir

plaisir de rester tant que je voudrois, en cas que je pusse m'accommoder de leur maniere de vivre, & qu'il feroit tout son possible pour me bien traiter; ensuite il me fit asseoir auprès de lui, & il me questionna quelque temps sur le gouvernement & sur les coûtumes de notre païs. L'Emir & toute sa Cour écouterent avec quelque plaisir le petit detail que je leur fis; mais quand je leur parlai de l'honnête liberté que les hommes ont avec les femmes, je remarquai que le Prince en rougit, & que toute sa Cour en fut deconcertée: notre usage sur tout de saluer les Dames leur parut insupportable: rien ne les choquoit tant que cela, ne pouvant pas comprendre comment un honnête homme souffroit que par un devoir de civilité on baisât sa femme ou sa fille en sa presence; c'est, selon eux, offenser l'honneur de toute la famille; enfin ils resterent tous si interdits, qu'après avoir fait paroître leur honte & leur étonnement par des gestes & par des grimaces extraordinaires, on quitta bien vîte cette matiere, pour en mettre une autre sur le tapis.

Cependant on avoit servi dans un grand Bassin de bois peint, toutes sortes

fruits de la saison, l'Emir en prit d'abord, il m'en donna des premiers, puis il en distribua à toute la Compagnie, en jettant à pleines mains à ceux qui étoient plus éloignés. On apporta ensuite quelques Pasteques, ou Melons d'eau rouges, & blancs, qui tinrent lieu de boisson dans cette collation, & après qu'elle fut desservie, on apporta du Tabac à fumer, on donna des Pipes toutes allumées à ceux qui en voulurent; l'Emir souhaita que j'en prisse aussi, un Negre m'en presenta une fort propre, qu'il me fallut recevoir sans en essüier le bout, car c'est une civilité d'en user ainsi, pour ne pas témoigner du dégoût pour celui qui me l'avoit donnée, supposant que ceux qui approchent la personne de l'Emir sont nets, sains & propres; le Maître même n'en use pas autrement à l'égard de ses Domestiques.

Pendant qu'on fumoit on servit du Café dans de petites tasses, & du Sorbet dans une grande Jatte de Porcelaine, qui en tenoit bien quatre pintes & qui passa de main en main, l'un la donnant à l'autre, après qu'il en avoit bû. On apporta à l'Emir un petit pot de grez, plein d'une Confection faite avec la plante que les

les Arabes appellent [a] *Berge*. C'eſt un diminutif de l'Opium : il a à peu près la même qualité, & fait le même effet, quoiqu'avec moins de violence : il en prit de la groſſeur d'une noix, bût une Taſſe de Café par deſſus, & fuma enſuite une pipe de Tabac.

Il me preſſa d'en prendre une petite doſe, qu'il m'offrit honnêtement à la pointe de ſon Couteau, & je ne pus pas le refuſer, à cauſe que c'étoit une faveur ſinguliere qu'il me faiſoit : cette drogue ne me parut pas déſagreable au goût, mais elle m'aſſoupit, & me fit rêver tout le reſte de la journée, c'étoit auſſi pour rêver que l'Emir en prenoit ; car m'étant excuſé d'en prendre la ſeconde fois qu'il voulut m'en donner, je lui demandai quel bien cela lui faiſoit : il me conta que quand ce Berge commençoit à le travailler, il voïoit les Indes, & qu'une douce reverie lui repreſentoit tout ce qu'il

[a] Ou plûtôt *Benge & Bengh* : c'eſt proprement la Juſquiame, qui a la qualité d'enyvrer & d'endormir. Les Arabes donnent auſſi ce nom de Benge aux feuilles de Chanvre préparées en conſerve en guiſe de Theriaque, parce qu'elles produiſent les mêmes effets que la Juſquiame : ils ſe ſervent auſſi frequemment de l'un que de l'autre.

y a au monde de plus agreable, que les vapeurs que cette composition lui portoit au cerveau, égayoient ses esprits, lui fortifioient la memoire, & fournissoient du raisonnement pour soûtenir une longue conversation ; je remarquai pourtant que cette herbe lui avoit tellement affoibli les nerfs, qu'il trembloit continuellement de tous ses membres, & que ses mains ne pouvoient rien tenir avec fermeté.

On dit que les gens qui ont fait un long usage de ce Berge, aussi-bien que de l'Opium, en sont d'ordinaire si profondément assoupis, que s'ils entendoient tirer auprès un coup de Fusil, ou si quelqu'un leur crioit un peu fort aux oreilles, ils tomberoient de peur, du moins ils s'éveilleroient en sursaut, & aussi troublés que s'ils revenoient de l'autre monde : le malheur de cette habitude c'est, qu'ils ne sauroient plus se passer du Berge, qu'on se meurt de chagrin quand on n'en a pas, qu'on n'aime plus à manger que des fruits, au lieu de viande, très-peu de toute autre chose, & qu'on ne sauroit souffrir le vin, ni rien de tout ce qui peut exciter la joie : ces gens donc, qu'on appel-

appelle [a] *Afiouni*, paſſent la journée avec la fumée du Tabac, ils rêvent & ſe mettent de mauvaiſe humeur contre ceux qui les interrompent ; c'eſt un aſſez plaiſant ſpectacle de voir ces mangeurs d'Opium, & de Berge, appellés encore [b] Teriakis en leur Langue, chanter, rire tout ſeuls, & faire des contes dans le com-

a Du mot *Opium*, Suc de Pavot noir, on a fait par corruption Afioun, & Afiouni, preneurs d'Afioun; les Turcs les appellent Benghi.

b Ceux qui prennent du Benge, ou de l'Afioun ſont condamnés par les Muſulmans rigides à cauſe qu'ils produiſent le même effet que le vin, & parce que la Theriaque prête quelquefois ſon nom à ces deux drogues, on donne auſſi le nom de *Theriaki* ou preneurs de Theriaque à ceux qui uſent de l'Afioun &c. Ce nom ſignifie auſſi un débauché. On raconte qu'un Predicateur declamant un jour contre cet abus s'emporta ſi fort, qu'un papier où il tenoit du Benge, dont il uſoit lui-même ſouvent, tomba de ſon ſein au milieu de ſon Auditoire; mais que ſans perdre contenance & ſans s'étonner il s'écria, le voila cet ennemi, & ce demon duquel je vous parle &c. Prenez garde qu'il ne ſe jette ſur quelqu'un de vous, & ne le poſſede &c. Il s'en tira par ce tour d'adreſſe ; mais un Poëte qui étoit dans l'Auditoire lui envoya le lendemain une Epigramme en vers Turcs, par laquelle, après l'avoir averti qu'il falloit prêcher d'exemple, il lui diſoit; avant que d'examiner le compte des autres, travaillez à acquiter vos propres dettes.

commencement de l'operation de ces drogues : au contraire ils sont pâles, jaunes, assoupis, sombres & chagrins ; lors que les vapeurs sont dissipées, alors tout leur plaisir ne consiste plus qu'à réver, à marmoter, & à dire des injures à ceux qui les inquiettent.

Je soutins, quelque temps, une conversation, qui me donna bien de l'exercice ; & après que l'Emir eût cessé de me faire des questions, quelques Princes Arabes de sa famille, qui étoient accourus au Camp sur le bruit répandu de l'arrivée d'un Franc, commencerent à leur tour à s'informer de ce qui se passoit en Europe, comme s'ils eussent demandé des nouvelles d'un autre Monde.

Je commençois à m'ennuïer, & le Berge que l'Emir m'avoit donné m'incommodoit déja beaucoup, lorsqu'heureusement, il lui survint quelque affaire de consequence. Toute la compagnie prit congé, & je me retirai aussi avec Omar Aga vers la même Tente où nous étions descendus, attendant selon la coûtume que l'Emir eût donné ses ordres pour mon logement, & pour notre subsistance. Il me prit en même temps une si forte envie de dormir causée par le Ber-

Berge, que je me couchai ſur mes hardes, & me repoſai juſqu'à cinq heures du ſoir, que le même Negre, qui m'avoit ſervi du Tabac dans la Tente de l'Emir, vint me rendre une viſite, & me raconta tout ce que l'Emir avoit dit de moi à la Princeſſe, & aux femmes qui la ſervoient : il ajoûta qu'elles vouloient me voir, & que je leur ferois plaiſir de me promener devant la grande Tente, après le coucher du Soleil, ſans pourtant la regarder, car cela ne ſe pratique pas; je lui promis de le faire, & que je leur donnerois tout le temps qu'elles voudroient pour me bien conſiderer par toutes les ouvertures de la Tente.

Dès que cet Eſclave s'en fût retourné, un Officier de l'Emir vint me dire que je n'avois qu'à m'en aller à la maiſon qu'on m'avoit preparée, que tout étoit prêt pour me recevoir; je ſuivis cet Officier, & il me mena à la Tente du nommé Haſſan le Franc, dont je dirai l'Hiſtoire en ſon lieu; cette maiſon n'étoit qu'une Tente aſſez mediocre, faite d'un tiſſu de poil de chevre, mais fort propre & fort commode, on y avoit fait apporter de chez l'Emir de groſſes nattes de jonc, un petit matelas, un grand carreau

de

chevaux furent pendus à des chevilles, ou quenouilles qui étoient posées pour cela dans le mast de la Tente ; nos chevaux furent attachés par les pieds à des piquets, avec des entraves de corde, & sans licol.

Je fus d'abord visité par Omar Aga, & par les principaux du Camp de l'Emir, je leur donnai du Café & du Tabac, & après la conversation & les complimens ordinaires, chacun se retira, il étoit déja tard, & je laissai mes gens sous la Tente pour aller me promener devant celle de la Princesse, comme je l'avois promis à son Esclave ; mais je n'y fus pas long-temps, je ne vis personne, & j'ouïs seulement un grand caquet de femmes, sans pouvoir entendre un mot de ce qu'elles disoient, & je m'en retournai ensuite dans ma Tente, qui n'en étoit éloignée que de trente pas.

L'Emir n'avoit encore donné ses ordres que pour la nourriture de mes chevaux. L'Officier qui avoit la charge de distribuer l'orge, ne manquoit pas de venir querir les sacs vuides, & d'en faire apporter ce qu'il en falloit tous les soirs, avec beaucoup de ponctualité. Mes gens mangerent ce soir-là avec les Domestiques de l'Emir ; ce Prince me donna sa table, qui

qui étoit servie avec assez de propreté, selon la maniere des Arabes, & fort abondante, mais je ne m'accommodois pas des heures de leurs repas, ni de celle de leur retraite : l'Emir ne se couchoit qu'à deux heures après minuit, se levoit à dix heures du matin, déjeunoit à midi, dînoit trois heures après, & soupoit à dix du soir; il connut bien-tôt, par l'envie que j'avois de dormir, qu'il falloit me laisser plus de liberté, & me regler un ordinaire particulier : ce qui l'obligea un soir de me dire en riant ces mêmes paroles.

„ Notre façon de vivre est si differente de celle des autres Nations que „ vous aurez de la peine à vous en ac„ commoder : nous sommes des Be„ douïns, gens sans façon, accoûtu„ més à une vie champêtre; c'est pour„ quoi ne vous contraignez point, vi„ vez comme il vous plaira, demandez „ tout ce que vous desirerez; car si vous „ manquez de quelque chose, ce ne se„ ra que par votre faute. Il me dit tout cela d'une maniere si obligeante, que je le pris au mot; & après lui avoir donné le bonsoir, je me retirai dans ma Tente, pour commencer dès le lendemain à vivre en particulier.

Après

Après que l'Emir se fut retiré, il ordonna à un de ses Esclaves de venir tous les matins à six heures, qui étoit celle de mon lever, pour savoir le temps auquel je voulois manger, & pour me faire apporter de sa cuisine tout ce que je demanderois : la premiere femme de Chambre de la Princesse mariée à ce Hassan, dont j'occupois la Tente, s'y opposa, & pria l'Emir de permettre qu'elle y vînt elle-même ; elle lui representa que son mari étant un Franc, & moi un autre Franc, il falloit nécessairement que nous fussions parens, que ce seroit mal honnête à elle d'avoir chez l'Emir un parent de son mari, & de souffrir qu'un autre le servît, que c'étoit à elle à prendre soin de moi, & que Hassan trouveroit fort mauvais qu'elle en usât d'une autre maniere.

Elle ne manqua pas de venir à ma Tente dès le lendemain matin & s'étant accroupie sur ses talons, en parlant à travers un voile qui couvroit ses mains & son visage, elle me dit,, bonjour mon
„ cousin, vous soiez le bien venu, la
„ Benediction de Dieu est descenduë sur
„ nous à votre arrivée, comment vous
„ portez-vous? Je répondis à ce compli-

ment

ment à la maniere ordinaire du Païs, c'eſt-à-dire, que l'un & l'autre nous répétâmes plus de dix fois la même choſe: après cela elle me demanda ſi j'avois envie de déjeûner, & ce que je voulois qu'elle m'apportât. Je fus d'abord ſurpris de ce compliment, & ne ſachant pas pourquoi elle m'appelloit ſon couſin, je reçus cela comme une careſſe particuliere qu'elle me vouloit faire; je crus être obligé de la traiter de même, & je la priai bien fort de me montrer la couſine à qui je parlois, lui faiſant connoître qu'elle ne ſe feroit point de tort, & qu'il n'étoit pas malhonnête de ſe dévoiler devant ſes parens; elle ne s'en fit pas prier deux fois, & jetta d'abord ſon voile pardeſſus ſes épaules; mais je fus bien ſurpris de voir que cette nouvelle couſine étoit une Negreſſe, la plus laide de toutes les créatures, toute jeune qu'elle étoit. Son viſage étoit rond & plat, avec des yeux fort petits, dont le blanc, ou plûtot le jaune, ne paroiſſoit preſque point: ſon nez étoit plus large que long, tout applati, & comme perdu entre ſes jouës, un anneau d'argent d'environ trois pouces de diametre étoit paſſé dans une de ſes narines, qu'on voïoit larges, & fort

fort ouvertes : sa bouche étoit fenduë presque jusqu'aux oreilles, ses lévres épaisses, & rélevées, teintes d'un bleu livide, causé par des piqueures d'éguille, faites de la maniére dont on marque les Pélerins de Jerusalem ; sa levre inferieure pendoit jusque sur le menton, & le couvroit presque tout, ses dents étoient blanches, nettes, égales, & bien rangées ; & c'est tout ce qu'elle avoit de beau parmi tant de choses hideuses, & qui ne le sont pourtant point parmi ces gens-là : ses cheveux étoient coupés & crêpés, ses oreilles percées comme un crible avec une grande quantité d'anneaux d'argent, passés dans les trous ; son front plat & étroit, étoit orné d'un tour de crêpe verd, sur lequel pendoit jusqu'aux sourcils, & tout autour du visage, un nombre prodigieux de petites pieces de monnoie d'or & d'argent, ce qui est parmi les femmes Arabes une parure de conséquence. Je ne dirai rien du sein, qui pendoit sous sa chemise de toile bleue, qu'elle avoit pour tout habillement, & qui couvroit tout le reste de son corps ; ce que j'ai dit du visage le fait assez comprendre.

Si je fus étonné à l'aspect de cette femme,

me, je ne le fus pas moins de trouver dans un tel ſujet autant d'eſprit, de politeſſe & d'amitié, que j'en reconnus bien-tôt après, par ſon aſſiduité, par ſes careſſes, & par la maniere douce, & obligeante dont elle faiſoit tout ce que je deſirois d'elle pendant que je demeurai au Camp de l'Emir; néanmoins je fus ſi prévenu contre elle dès ce premier abord, que pour m'en défaire plûtôt, je la priai d'aller faire venir mon déjeuné, lui laiſſant la liberté de me donner tout ce qu'elle voudroit: Mais comme ſon zele lui avoit fait préparer tout cela, avant que de venir faire ſon compliment, je la vis de retour au même inſtant avec un grand baſſin de Cuivre étamé rempli de petits pains, de miel, de beurre frais, avec des pains de crême ſi délicats, que je n'en avois jamais vû de même: elle s'en retourna pour faire du Café ſans perdre de temps, & revint ſur ſes pas pour m'entretenir pendant que je déjeûnois, & pour remporter la vaiſſelle, après que mes gens auroient déjeûné du reſte: cette femme raiſonnoit de ſi bon ſens, que m'étant enfin accoûtumé à la difformité de ſon viſage, j'avois plus de ſatisfaction avec elle que je n'en trouvois dans les converſa-

tions

tions les plus agreables, dont l'Emir pouvoit m'honorer. Je la demandois aux heures que je ne pouvois voir personne, & cela lui faisoit un extrême plaisir, dans la croïance qu'elle avoit que j'étois parent de son mari: le zele de sa Religion, qui lui faisoit esperer que je serois bien-tôt Musulman, lui avoit déja fait jetter les yeux sur une suivante de la Princesse pour me marier avec elle; mais elle ne m'en parla jamais; elle le déclara à son mari, croyant qu'il y travailleroit; celui-ci reçut cela aussi bien que moi, comme une marque d'amitié, & nous en demeurâmes-là pour cette fois.

Cette Negre avoit nom [a] *Hyché*, c'est-à-dire Eve, ou vivante; comme elle avoit beaucoup plus d'esprit, & de conduite que toutes les autres femmes de la Princesse, elle avoit aussi plus de crédit & d'autorité dans sa maison: elle dépêcha un homme exprès à Hassan son mari, qui

[a] Les Arabes appellent Eve, femme d'Adam, Havah de l'Hebreu Khavah, dont la racine signifie la vie. Hyché vient de Aischah, nom respectable dans le Mahometisme, à cause de Aischah fille d'Aboubecre, & troisiéme femme de Mahomet, laquelle a recueilli les traditions de son Mari. Les Musulmans l'appellent la Mere des Fidelles.

qui étoit à ſon village, & lui manda de revenir promptement au Camp pour embraſſer un de ſes couſins, qui étoit arrivé depuis deux jours, & que l'Emir avoit logé dans ſa Maiſon.

Ce pauvre homme s'imagina d'abord que c'étoit quelqu'un de ſes parens, qui étoit venu d'Eſpagne exprès pour le chercher ; il monta à cheval à l'inſtant tout tranſporté de joie, & vint tout droit deſcendre ſous ſa Tente ; après m'avoir bien embraſſé, & nous être baiſé nos barbes ſelon l'uſage du Païs, il me demanda en langage Eſpagnol, qu'il avoit déja fort corrompu, ſi j'étois de Mayorque, car il étoit Mayorquin ? Je lui dis que j'étois François, & que quelques affaires particulieres m'avoient amené chez l'Emir : il pénétra d'abord la penſée de ſa femme, & le raiſonnement qu'elle avoit fait à mon arrivée ; il me dit alors qu'elle ne pouvoit pas le ſurprendre plus agreablement, qu'il étoit ravi de l'entretenir dans cette opinion, bien loin de l'en déſabuſer, que cette mepriſe ne lui ſeroit pas inutile, & il me pria enſuite de vivre avec lui comme ſi nous étions les meilleurs couſins du monde.

Hyché faiſoit voir des tranſports de joie

joie par ses gestes, & par ses contorsions, & marmotoit incessamment des Benedictions à l'Arabesque, tandis que nous parlions une langue qu'elle n'entendoit pas : elle voulut parler à son tour, & s'addressant à son mari, elle lui dit d'un ton qui pouvoit passer pour un cri. „ J'envie votre joie, & votre bon-
„ heur, Hassan, que Dieu vous envoie
„ un parent comme celui-là pour votre
„ consolation, & qu'il vienne de l'autre
„ monde pour vous chercher : il faut le
„ garder chez nous, l'Emir lui donne-
„ ra quelque emploi pour l'arrêter à son
„ service ; nous prendrons soin de lui,
„ vous lui donnerez votre maison ; s'il ne
„ veut pas demeurer au Camp, il choisi-
„ ra tel village qu'il voudra pour sa rési-
„ dence: Bon-Dieu, que les Papes du
„ Mont-Carmel en seront aises! & autres semblables discours.

Hassan jugea qu'elle crioit un peu trop fort, & lui dit, bon, mes yeux, je le veux bien, il ne fait que d'arriver, nous aviserons à cela tout à loisir, & lors qu'il sera un peu en repos ; allez nous querir cependant de quoi diner, pour nous réjouïr de son arrivée, tandis que nous parlerons de nos affaires. Elle s'y en

allà en courant, & nous nous amusâmes à causer sur ses avantures, & sur le sujet de mon voïage ; il me pria ensuite d'aller coucher à Muzeinat, qui est le nom du village où il demeuroit ordinairement ; me faisant connoître qu'il avoit quelque chose d'importance à me communiquer en très-grand secret ; sa femme m'en avoit déja prié, & je lui promis d'y aller pour lui faire plaisir : nous n'eumes pas le temps de rien dire alors, parce qu'elle revint tout aussitôt : elle apporta un grand bassin avec du potage au ris, de la volaille en plusieurs ragouts & un autre avec des fruits, que l'Emir envoioit pour nous regaler sur le renouvellement de notre connoissance : Hyché avoit publié par tout l'arrivée du cousin de Hassan, plusieurs Arabes des plus considerables du Camp vinrent se mettre de la partie, pour marquer la part qu'ils prenoient à notre joye ; le repas & les complimens de ces Arabes nous tinrent jusqu'au soir, que Hassan prit congé de la compagnie pour retourner à son village.

Le Samedi suivant il vint encore diner avec moi, & quelques heures après nous montâmes à cheval pou aller à Mu-

Muzeinat. Dès qu'on nous eût apperçus au bas du valon, une troupe de Chrétiens Grecs qui habitent ce village, vint au devant de nous, & ils nous suivirent jusqu'à la Maison de Hassan, qui étoit assez commode, & propre à la façon du Païs. Nous trouvâmes que ces pauvres Païsans nous y avoient preparé à souper, aussi-bien qu'il leur fut possible: une table ronde faite avec de la paille cousuë, fut d'abord couverte de poissons frits, d'œufs, de ris, & de laitage, avec de la salade, & des fruits. On ouvrit trois cruches de très-bon vin, mais un peu trouble, parce que ces gens-là n'ont pas l'usage des tonneaux; les principaux Chrétiens du village vinrent souper vec nous: le repas dura long-tems, & la conversation remplit le reste de la soirée.

Le lendemain matin après avoir entendu la Messe des Grecs, nous allâmes nous promener aux environs du village, dans les lieux les plus agreables, en attendant l'heure du dîner. Nous nous assimes à l'ombre près d'une source d'eau vive, dans le milieu d'un petit valon, presque tout couvert d'Arbres, où nous ne pouvions être vûs ni entendus de personne; c'est-là qu'après un moment de

 repos.

repos Hassan, avant que de me dire son dessein, commença à me conter son Histoire, qui est telle à peu près que je vais la rapporter ici.

HISTOIRE

De Hassan Esclave Maycrquin.

UN Corsaire de Malte aïant abordé à Cesarée de Palestine, pour faire de l'eau, vers le mois de Novembre 1659. il envoïa sa chaloupe à terre avec des barils, pour en prendre dans un petit ruisseau, qui se formoit d'une source tout contre le rivage de la Mer: les Arabes, qui avoient vû la Chaloupe du haut des Montagnes, descendirent par un chemin dérobé, & ils la joignirent bien-tôt sans être apperçus; l'épouvante fut grande, comme l'on peut penser; les uns se jetterent à la Mer, & les autres, qui étoient dans ce petit bâtiment, furent si occupés à le tirer au large, qu'ils n'eurent pas le temps de tirer un coup de mousquet; les deux plus hardis Matelots, & les moins avancés en terre, s'échapperent d'abord du milieu des Arabes, mais dans l'im-

l'impossibilité de regagner la chaloupe, en se jettant à la Mer, comme les autres avoient fait ; ils furent enfin pris, dépouillés, & menés à l'Emir, sans recevoir d'autre mal.

L'un de ces deux hommes étoit du Havre-de-Grace, & l'autre de l'Isle de Mayorque : l'Emir les questionna d'abord sur beaucoup de choses ; & ensuite il leur dit : mes enfans, vous êtes mes Esclaves, je puis faire de vous tout ce qu'il me plaira ; si vous voulez être Mahometans, je vous donnerai du bien & de l'emploi, & vous serez mis dans le nombre de mes Officiers : le François accepta le parti, & fut circoncis dès le lendemain : l'Emir lui donna quelques villages à gouverner, & il mourut six mois après d'une fievre continuë.

Le Mayorquin, qui avoit beaucoup de résolution, & dont l'Emir faisoit plus de cas que de l'autre, tint ferme, & demeura plus de deux ans au service de l'Emir, avec un zéle & une fidélité admirable, sans vouloir imiter son camarade ; au contraire il le blâmoit incessamment, & déclaroit à l'Emir, qu'il vivroit & mourroit bon Chrétien. Il ne craignoit point ce Renegat, il lui di-

ſoit même ſouvent des injures, parce qu'il étoit comme lui eſclave de l'Emir, & beaucoup mieux dans l'eſprit de ſon Maître: enfin comme ce Prince l'aimoit extrêmement, & qu'il n'avoit encore rien pû gagner ſur lui depuis qu'il le preſſoit de changer de Religion, il l'en pria pour la derniere fois, ajoûtant toutes les careſſes, & toutes les offres qui auroient pû ébranler un homme moins ferme: l'Emir voïant que tout cela étoit inutile, feignit de ſe mettre en colere, & le menaça de la mort la plus cruelle qu'on puiſſe inventer; mais ces menaces ne ſervirent qu'à fortifier davantage l'eſclave dans ſa réſolution: alors l'Emir le fit attacher par les mains & par les pieds; & dans cette colere feinte, il le fit circoncire, l'eſclave proteſtant toûjours de ne point changer de Religion pour tout ce qu'on lui pourroit faire, ajoûtant qu'on pouvoit lui couper le col ſi l'on vouloit, & qu'il ſouffriroit la mort avec plaiſir.

Après qu'il fût panſé à la maniere ordinaire, on le laiſſa quelque temps ſans lui rien dire juſqu'a ce qu'il fût gueri de ſa circonciſion. L'Emir recommença à le bien traiter croïant qu'il en viendroit mieux à bout, il lui donna du bien, des chevaux,

vaux, & tout un équipage. Hassan (c'est ainsi que l'Emir l'avoit nommé) continua ses services avec plus d'assiduité qu'auparavant, sans parler davantage de la Religion, quelque chose qu'on voulût lui dire là-dessus, ne songeant plus qu'à s'en retourner en son Païs, & à vivre, & mourir chrétiennement.

Ce Prince s'imagina que l'amour d'une femme & l'attachement qu'il auroit pour des enfans, le reduiroient enfin à ce qu'il desiroit de lui; il le maria donc à Hyché, cette femme dont j'ai parlé, quoique noire & laide, parce qu'elle avoit de l'esprit & la faveur de la Princesse: elle en étoit aimée & estimée autant que Hassan pouvoit l'être de l'Emir; ils lui firent l'un & l'autre des presens & leur donnerent une Tente garnie de tout ce qui étoit necessaire pour ce nouveau ménage: Hassan ne refusa point cette laide favorite, il reçut les complimens des Emirs, des principaux Chefs du Camp, & de tous les autres Arabes de la contrée, qui assisterent au festin de la nôce: & apporterent leurs presens, comme si c'étoit le plus grand bonheur qui eût pu lui arriver. Le soir étant venu on les conduisit à une Tente parée de verdure.

& de fleurs, qu'on avoit diſpoſée pour la conſommation de leur Mariage; on les mit coucher ſur un des plus beaux & des meilleurs lits de la Princeſſe, tandis qu'une troupe de femmes faiſoient retentir par des cris, & par des chanſons, les témoignages de leur joie, & les louanges des nouveaux Mariés: les hommes mangeoient d'un autre côté, ſans rien dire, & gardoient leur ſerieux, tandis que les femmes paroiſſoient des folles déchainées: tout ce qu'il y avoit de Flutes, de Muſettes, de Haut-bois, & de Tambours dans la contrée, s'étoient rendus aux environs de la Tente, & par leurs ſons languiſſans & lugubres, ils inſpiroient plûtôt la triſteſſe & la melancolie, qu'ils n'excitoient à la réjouïſſance de la fête; cette mauvaiſe Muſique & la danſe durerent, comme le feſtin, juſqu'à deux heures après minuit, alors les feux de joie qu'on avoit allumés par tout le Camp, pour le même ſujet, furent éteints, & tout le monde ſe retira laiſſant les Mariés en repos.

Haſſan joua ſi bien ſon rôle avec ſa femme, que parmi une infinité de careſſes qu'ils ſe firent, il ne la toucha point; il coucha plus d'un an avec elle

de

de la même façon, sans qu'il se fût rien passé entr'eux. La Princesse eût la curiosité d'en demander des nouvelles à Hyché, qui lui en dit la vérité : elle le rapporta à l'Emir, & ce Prince voulut à son tour en découvrir la cause. Il crut que Hassan n'aimoit point sa femme, à cause qu'elle étoit Négre & laide, ou qu'il en avoit reçu quelque mécontentement; mais Hassan lui fit entendre par toutes ses reponses qu'il en étoit fort satisfait, qu'il avoit pour elle autant d'amitié & de tendresse qu'elle pouvoit en esperer d'un mari, mais qu'il étoit impuissant, & qu'il n'avoit osé le declarer, craignant qu'on n'eût pris pour un refus l'aveu qu'il auroit pû en faire. L'Emir offrit de lui donner une belle fille, blanche, plus jeune, & plus belle que celle-là, à choisir parmi celles qui servoient la Princesse, & de le séparer de Hyché, qui seroit peut-être bien aise aussi d'être mariée à un autre.

L'Emir & la Princesse en firent la proposition à l'un & à l'autre; mais nonobstant la laideur réelle & l'impuissance supposée, ils se trouverent si bien ensemble, qu'ils en firent leur remerciment: ainsi ils passoient doucement leur vie,

Haſſan à la campagne, & ſa femme dans la Maiſon de la Princeſſe, à ſa fonction ordinaire, ſans oublier le ſoin qu'elle avoit accoûtumé de prendre de tout ce qui regardoit ſon mari.

Il faut admirer ici la force de Haſſan, qui craignant d'avoir des enfans, & que l'amour paternel ne l'engageât à embraſſer enfin le mauvais parti, qu'il avoit juſqu'alors rejetté ſi conſtamment, feignit plus de trois ans durant cette impuiſſance, pour conſerver ſa Religion, & ſa liberté tout enſemble: cependant il ne faiſoit aucune priere Mahometane, & il ne voulut rien apprendre de tout ce qu'on tâchoit de lui enſeigner, il ne jeûnoit point le Ramadan, & ſans ſe ſoucier de toutes les remontrances qu'on lui faiſoit là-deſſus, il s'en alloit tous les Dimanches à Muzeinat, entendre la Meſſe avec les Chrétiens ; il y demeuroit même tout le jour, & des ſemaines entieres, ſous pretexte d'y faire executer les ordres de l'Emir, & de remplir les devoirs de ſa Commiſſion.

Ce Prince ne fut pas long-temps ſans s'appercevoir de la vie que Haſſan menoit dans ce village : il le fit venir un jour dans une Tente particuliere, & lui tint

tint ce discours, après beaucoup de remontrances, ausquelles Hassan avoit répondu.

„ Je voi bien, Hassan, qu'un porc est „ toûjours un porc, & qu'il ne change „ point de nature après qu'on lui a coupé „ la queuë: tu n'es pas prédestiné au salut „ des Fidelles, mais pour ne pas souf- „ frir que tu abuses plus long-tems de „ notre sainte Religion, je te permets „ de vivre comme tu voudras: va-t'en „ à Muzeinat manger du cochon avec „ les Chrétiens, je te donne le village „ à gouverner, & t'en fais le Maître „ absolu, tu pourras y demeurer pour „ faire tes exercices avec liberté, & „ personne ne me blâmera du mépris „ que tu as fait de ton salut, & de tou- „ tes les choses que je t'ai offertes, aussi- „ bien tu n'es d'aucun secours à ta fem- „ me. " Hassan ne repliqua rien à tout cela, il accepta le parti, baisa la main de l'Emir, & l'aïant remercié, il s'en alla au village, & y fit son séjour ordinaire, ne revenant au Camp qu'une ou deux fois la semaine, pour faire sa cour à ce Prince.

Après que Hassan m'eut achevé son Histoire, il me déclara le dessein qu'il

avoit de se sauver, & qu'il en avoit cherché l'occasion depuis long-temps; mais qu'outre la difficulté qu'il avoit trouvé de passer sans risque des Terres des Arabes à celles des Turcs, ennemis, comme ils l'étoient les uns des autres, il n'avoit encore rencontré personne à qui il pût se confier, pour une affaire de cette importance; il me demanda ensuite mon conseil & mon assistance. Je lui conseillai de conserver les habits des premiers Turcs ou Maures qu'on dépouilleroit sur les chemins, d'en faire un paquet, & de s'en aller avec cela jusqu'à la petite Riviere, qui est entre le Mont-Carmel & la Ville d'Acre, où il jetteroit ses habits d'Arabe, & après s'être habillé à la Turque, il passeroit sans rien craindre de là jusqu'à Seyde, où il me trouveroit avec les mesures que j'aurois prises pour le faire embarquer, sur le premier vaisseau qui iroit à Marseille; j'ajoûtai qu'il ne devoit rien presser pour son embarquement jusqu'à ce que je fusse de retour; mais qu'en tout cas s'il ne me trouvoit pas à Seyde, il n'avoit qu'à aller droit chez les Peres Capucins, à qui je recommanderois cette affaire de maniere qu'elle réussiroit à sa satisfaction:
il

il trouva cet expedient merveilleux, & il me promit de s'en servir dans le temps à peu près que je lui avois marqué.

La conversation auroit duré davantage, quoique nous n'eussions plus rien à dire, sans quelques Villageois qui vinrent nous avertir qu'on nous attendoit pour dîner il y avoit déja quelque temps; nous nous en retournâmes au Village, où les Chrétiens nous traiterent encore ce jour-là: ils nous firent mille caresses. Nous nous en allâmes ensuite au Camp de l'Emir, qui me demanda si mon cousin Hassan m'avoit bien regalé, & s'il ne m'avoit pas mené à la chasse du Sanglier? Je lui répondis qu'il m'avoit fait très-bonne chere; mais que nous avions préferé l'honneur de le revoir au plaisir de la chasse, que nous prendrions une autre fois. Hassan coucha auprès de moi dans sa Tente, & il s'en retourna à Muzeinat le lendemain matin.

Cinq ou six jours après un Corsaire de Malte vint mouiller à la rade de [a] Caifa, à cause du mauvais temps: un jeune Venitien de son bord s'étant imaginé qu'il ne falloit que se rendre Mahometan

a Caifa, Ville maritime, entre Ptolemaïde, & le Mont Carmel.

tan pour faire une fortune considerable, se jetta à la mer pendant la nuit, & vint à la nage se presenter au Gouverneur de Caifa auquel il déclara son dessein; celui-ci le garda quelques jours chez lui, dans la pensée d'avoir un esclave qui ne lui coûtât rien. Les Religieux du Mont-Carmel, & les Chrétiens de cette Ville, firent tout leur possible pour le retirer des mains de cet Aga, moïennant quelque argent qu'ils avoient ramassé: l'Aga y avoit déja consenti; mais quand il fut question de le livrer aux Religieux, le Venitien dit nettement aux Turcs, qu'il n'avoit quitté le vaisseau des Chrétiens que pour embrasser la Loi de Mahomet, & qu'il vouloit absolument qu'on le menât à l'Emir: C'étoit pour l'Aga une affaire assez délicate, & une matiere de Religion où tout étoit à craindre pour lui: n'osant donc faire autrement, il chargea de ce malheureux quelques Arabes, qui le conduisirent au Camp de l'Emir, & avertirent ce Prince de la bonne volonté du Venitien.

Il n'y fut pas plûtôt arrivé que j'en fus averti; mais ne croïant pas que le jeune homme eût pris une resolution si déseſperée, j'allai d'abord prier l'Emir

de

de me le rendre pour me ſervir; ce qu'il m'accorda ſur le champ. Il vint donc avec moi, ne ſachant qui j'étois: je le menai dans ma Tente, où je le fis dîner avec Haſſan, & une quantité d'autres gens qui étoient venus me voir. Je voulus ſavoir ſon hiſtoire, il me la conta, & comme il s'empreſſoit fort pour executer ſon deſſein, j'emploïai inutilement les meilleures raiſons pour l'en diſſuader, lui prédiſant tout ce qui alloit lui arriver.

Les Arabes, qui l'avoient amené de Caïfa, avoient informé l'Emir de la diſpoſition du Venitien; & ils le toucherent ſi fort du côté de la conſcience, qu'il l'envoïa querir avec Haſſan, pour lui ſervir d'Interprete. Il lui fit dire que s'il vouloit vivre Chrétien, il ne le forceroit pas à changer de Religion, & lui ordonna de ſe déclarer; Haſſan l'exhortoit tant qu'il pouvoit, lui diſant, fais le ſigne de la Croix, & déclare hautement que tu veux vivre & mourir Chrétien, autrement tu t'en repentiras: mais au lieu de ſuivre ſon conſeil, ce malheureux leva le doigt, & ſe mit à crier, *La la Mehemed*... C'eſt tout ce qu'il avoit appris d'Arabe à Caïfa, n'aïant

pu

pu prononcer juſte toute la Profeſſion de Foi Mahometane, qui eſt telle: *La Illah, illa allah Mehemed Raſſoul-Allah.* Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu & Mahomet eſt l'Envoïé de Dieu.

Alors l'Emir ſe tournant vers la Compagnie, dit: Peut-on avoir de l'amour pour une Religion que l'on ne connoît point? Les Marchands de Damas qui ſuivent ordinairement le Camp de ce Prince, gens zelés, & ſuperſtitieux au dernier point, lui répondirent; Seigneur, Dieu l'a aſſurément predeſtiné, voïez par quel miracle il l'a fait naître parmi les Infidelles, pour le tirer de l'erreur, & en faire un Saint parmi les Muſulmans, c'eſt une ame Turque de Religion, dans le corps d'un Chrétien, & une marque de cela, c'eſt que naturellement, & ſans l'avoir appris, il a prononcé les ſaintes paroles que Dieu lui a infuſes avec ſa Loi, & le nom de ſon ſaint Prophete; ce ſeroit détruire ſon ouvrage que de ne pas le recevoir, & de le remettre entre les mains des Infidelles: ordonnez, s'il vous plaît, qu'il ſoit circoncis, & faites cette bonne œuvre pour le ſalut de votre ame, afin que Dieu faſſe proſperer vos deſſeins, & augmente & beniſſe vos jours. L'E-

L'Emir ne pouvant resister aux prieres de ces Marchands, fit un signe de la main au Venitien, lui demandant s'il vouloit être circoncis, dans la pensée que l'incision lui en feroit perdre l'envie, & le Venitien lui répondit par un autre signe de la tête qu'il le vouloit bien: alors ce Prince le remit aux Marchands pour en faire tout ce qu'ils voudroient; ceux-ci le menerent chez eux, & après l'avoir dépouillé de ses habits de matelot, ils lui en donnerent d'autres à la mode du païs, le parerent de tout ce qu'ils purent lui donner de plus beau, & le firent porter sur un cheval jusqu'au premier Village, où un Barbier fit cette operation. Il demeura là jusqu'à ce que la plaïe fût guerie, & il s'en revint au Camp à pied: on le laissa vivre comme il voulut; mais il n'eut pas passé quinze jours dans cet état, qu'il ne s'accommoda plus de la façon de vivre des Arabes.

C'étoit un Païsan fort stupide & si materiel, qu'il ne pouvoit rien entendre de l'Arabe, ni rien apprendre pour demander ses necessités: il connut pourtant que l'Emir ne faisoit pas grand cas de lui, qu'il ne le chargeoit pas d'or & d'argent, com-

comme il se l'étoit figuré, & qu'on le laissoit dans un coin fumer son tabac, manger avec les valets, & coucher dedans ou dehors les Tentes comme il pouvoit : il fut enfin contraint de venir à moi, après m'avoir toûjours fuï, pour me témoigner le repentir qu'il avoit de sa faute, & pour me prier de le retirer de l'état où il s'étoit malheureusement abandonné.

Hassan entra là-dessus, & le chassa à coups de pieds hors de la Tente, en lui disant; est-ce le temps de revenir à nous, méchant que tu es? Va-t'en demeurer parmi les chiens, si je dis un mot à l'Emir, je te ferai brûler avec de la fiente [a] de vache; (c'est une maniere de menace parmi les Arabes;) je priai Hassan de le laisser en repos, & de permettre qu'il vînt me voir quelquefois. Comme je connus enfin que ce miserable étoit veritablement touché de sa faute j'en eus pitié, je priai Hassan de le

a La bouse ou fiente de vache seiche, & allumée, fait un feu extremement lent, avec lequel les Orientaux ont fait quelquefois brûler des Criminels pour les faire souffrir davantage, & allonger leur supplice. Les Arabes se contentent d'en faire la menace.

le prendre pour ſon valet, de s'en ſervir durant qu'il demeureroit à ſon Village, & de le mener avec lui quand il auroit occaſion de quitter les Arabes pour repaſſer en Europe. Il ne me refuſa point, & il le fit partir dès le même jour pour aller à Muzeinat. J'y laiſſerai Haſſan, & Soliman ſon nouveau valet, pour continuer ma Relation, qui finira par la ſuite de leur Hiſtoire.

L'Emir m'aïant donné une entiere ſatisfaction ſur l'affaire des Religieux du Mont-Carmel, qui m'avoit obligé de faire ce voïage, je ne ſongeai plus qu'à me divertir avec les Arabes: mon retour n'étant pas une choſe fort preſſée. Tous ceux qui alloient & venoient au Camp, ne manquoient pas de me venir viſiter. La Couſine Hyché nous apportoit d'abord la collation, & tout ce qui étoit neceſſaire pour les bien recevoir. Ils dînoient & ſoupoient avec moi quand ils arrivoient aux heures convenables: on ne m'appelloit plus que le Franc de l'Emir dans toute l'étenduë de ſon Gouvernement, & dans celui des Emirs ſes voiſins, & tout le monde étoit curieux de venir me voir, comme une choſe extraordinaire.

Tous les Princes de la [a] Maiſon de Turabeye y vinrent à leur tour, je les entretenois après le repas de nos guerres & de nos combats, tant ſur mer que ſur terre, & de notre maniere de vivre; ils étoient tous dans l'admiration, quand je leur parlois de la grandeur, de la juſtice, & de la puiſſance du Roi: ils ne ſe laſſoient jamais de m'entendre là-deſſus; ils étoient ſi attentifs, qu'ils n'avoient plus aucun mouvement que celui des doigts, avec leſquels ils peignoient leur barbe, par maniere de contenance, & je n'avois pas plûtôt ceſſé de parler, que chacun à ſon tour donnoit quelque marque de ſon étonnement. Ils trouvoient ces hiſtoires ſi belles, que j'étois ſouvent fatigué à force de les répeter. Ils ſe les racontoient les uns aux autres, & cela faiſoit qu'ils avoient tous la curioſité de me les entendre reciter. Il falloit avoir cette complaiſance pour des Princes du païs, qui me faiſoient, à l'envi l'un de l'autre, toutes les careſſes poſſibles. Ils me prioient ſouvent à dîner chez eux, & ils me faiſoient très-bonne chere à leur maniere, à laquelle j'étois déja tout accoû-

a Voyez ci-après chap. 2. ce qui regarde la Maiſon de Turabeye.

accoûtumé. Nous avions une si grande abondance de fruits, & de Pasteques sur tout, que je fus bien un mois entier sans boire une goute d'eau.

C'étoit une chose si extraordinaire de voir un Franc parmi les Arabes, que tous ces Princes étoient bien aises de me regaler en particulier dans leurs Camps, qui sont ordinairement éloignés de ceux de l'Emir d'environ une lieuë, & dans lesquels ils ont la même autorité. Le plus jeune de ces Princes, appellé l'Emir Dervich, voulut me mener avec lui, pour satisfaire la curiosité de sa mere & de sa sœur, qui avoient toutes les envies du monde de savoir ce que c'étoit qu'un Franc: mais lorsque nous arrivâmes à leur Camp, elles ne purent jamais me distinguer parmi une centaine d'Arabes qui étoient comme moi à la suite du Prince.

Après que l'Emir Dervich m'eut donné la collation, il me mena promener autour de la Tente des Princesses pour leur donner le temps de me considerer; & vers le soir un peu avant qu'on eût servi à souper, on vint avertir qu'elles alloient sortir. Alors tous les hommes rentrerent dans leurs Tentes par respect;

pect ; & les Arabes, qui prenoient soin de moi, m'aïant fait cacher dans un coin de celle où j'étois logé, ils me les firent voir par un trou, tandis qu'elles se promenerent quelque temps tout auprès, pour prendre l'air.

La mere de l'Emir Dervich, veuve de l'Emir Khachan, étoit belle, grande, & fort blanche, âgée d'environ trente-cinq ans, sa fille étoit petite, fort menuë, & d'une taille agreable & degagée, son visage étoit blanc, un peu long, & vermeil, avec de beaux yeux bien fendus, & bordés d'une couleur noire, composée avec de la tutie : elle pouvoit avoir environ quinze ans.

L'Emir Dervich n'avoit que dix-huit ans tout au plus ; il étoit fort beau garçon, & tout-à-fait ressemblant à sa sœur, mais beaucoup plus grand ; il étoit civil, honnête, & d'une douceur qu'on n'espereroit pas de trouver dans la Nation du monde qui se pique le moins de politesse ; il vivoit avec moi, & avec ses gens comme avec ses camarades : sa liberalité le rendoit absolu sur ses Sujets, & le faisoit aimer de tout le monde. Il nous tint long-temps à table contre la coûtume des Arabes, parce que nous avions du vin, qu'il faisoit boire à la

ronde

ronde & par petits coups, nous fumes regalés ensuite par un concert de voix, de violons, de tambours de basque, & de flutes, qui n'étoit pas moins lugubre que celui dont Hassan fut regalé la nuit de ses Nôces; ce chant étoit uni avec des pauses fort longues, & je pourrois le comparer à la Psalmodie des Grecs; mais la mesure y étoit si bien observée, que cette Musique Arabe ne laissoit pas d'avoir quelque chose d'agreable; on servoit incessamment du vin à la ronde; ceux qui n'avoient pas accoûtumé d'en boire, s'en trouvoient un peu assoupis, & révoient long-temps, la tasse à la main; d'autres pleuroient de tendresse, excités par les chansons amoureuses, d'autres contoient la bravoure de leurs Ancêtres, personne ne rioit que moi, quoique le jeune Emir fît cent petits contes agreables, qui pourroient passer parmi nous pour des galanteries fort spirituelles. Chacun voulut en faire à son tour, tant bons que méchans, jusqu'à ce que les Princesses aïant soupé, on ne s'occupa plus qu'à écouter une vingtaine de femmes à la fois qui chantoient pour les rejouïr. Elles faisoient de grandes pauses, & reprenoient ensuite l'air toutes

à la fois, après s'être arrêtées tout court. Leurs chanſons, comme celles des Eſpagnols, ſont des hiſtoires amoureuſes, tragiques, & heroïques, les tons de la voix exprimant les ſentimens, & tout ce que les chanſons doivent inſpirer dans leur genre. Après qu'elles eurent fini, chacun donna le bon ſoir, & baiſa la main à l'Emir, qui alla ſe retirer; il envoïa un de ſes lits, qui conſiſtoit en un petit matelas de coton, un carreau de velours cramoiſi, & une couverture de ſatin, & il donna ſes ordres pour tout ce dont moi & mes gens pouvions avoir beſoin.

Le jour ſuivant les Princeſſes s'étant levées dès les huit heures du matin, m'envoïerent un preſent de patiſſerie, de miel & de beurre frais, & un baſſin de confitures de Damas, par un jeune Eunuque noir; nous en déjeunâmes avec l'Emir, qui continuoit à faire les honneurs de ſa Maiſon: nous bûmes du Café, le vin aïant manqué dès le ſoir auparavant, & enſuite nous montâmes à cheval pour aller viſiter un de ſes oncles qui avoit fort envie de me voir, & à qui ce jeune Prince avoit promis de me mener. Cet Emir nous reçut, & nous traita

traita de la même maniere, & avec la même civilité que son neveu: il ne nous manquoit que du vin pour faire chere entiere; car sa table fut servie de tout ce qu'on pouvoit trouver de meilleur chez les Arabes, après le dîner nous fumes en conversation jusqu'à trois heures, que nous montames à cheval avec lui: nous descendîmes dans un valon fort large, où il y avoit une petite plaine: les deux Emirs avec leur suite, se partagerent en deux escadrons d'environ deux cens hommes chacun, & firent une maniere de combat, dardant de longs [a] roseaux les uns contre les autres, en cou-

a C'est le jeu des Cannes ou des Roseaux, qui est en usage par tout le Levant; ces Roseaux sont appellés *Gerids*, nom Arabe qu'on donne à une branche de Palmier, dépouillée de ses feuilles, & taillée en maniere de trait, pour servir à cet exercice. On le fait presque tous les jours dans l'Atmeydan, ou Hippodrome de Constantinople, & on a vû dans le Voyage de l'Arabie Heureuse, page 214. qu'on le renouvelle tous les Vendredis dans la Cour du Serrail du Roi d'Yemen. Ce jeu devient quelquefois funeste à ceux qui ne parent pas assez adroitement la Geridde. Je me souviens d'avoir vû perir malheureusement dans cet exercice le fils unique d'Ismaël Pacha de Seyde; je fus même prié par le Consul de France d'aller lui faire des Complimens sur cette perte.

rant à toute bride, pour apprendre l'exercice de la lance, & pour dresser leurs cavales.

Ce passe-temps dura deux heures entieres; ils se séparerent ensuite: chacun se rangea du côté de son Emir; on mit pied à terre, & les Emirs s'étant reposés quelque-temps à l'ombre des arbres, sur le bord d'un petit ruisseau, ils prirent du Café, aussi bon & aussi proprement servi que dans la meilleure maison du païs; & après s'être baisés reciproquement, ils s'en allerent l'un & l'autre à leur quartier, & moi je retournai au Camp de l'Emir avec mes gens: nous trouvâmes la cousine Hyché dans l'impatience de nous voir de retour, pour nous donner le souper qu'elle avoit préparé avec son zele ordinaire.

Dès que nous eûmes soupé, j'allai à la Tente de l'Emir, que je trouvai fort chagrin contre sa coûtume: il me parut en colere contre quelqu'un de ses gens, qui l'écoutoient attentivement, & personne n'osoit lui répondre; je me contentai pour ce soir-là de lui faire une réverence, & de me montrer à lui; après cela je me retirai chez moi, attendant que quelqu'un pût me dire la cause de cette mauvaise humeur.

Hyché

Hyché, qui me vit revenir quasi sur mes pas, voulut m'entretenir le reste de la journée, & savoir le sujet de mon retour, que je lui contai en peu de paroles; la parenté prétenduë, & son amitié ne lui permirent pas de me faire un mystere de ce qui s'étoit passé pendant mon absence: elle me dit donc avec une sincerité fort naïve, que le Secretaire de l'Emir étoit tombé malade d'une fievre continuë, dans un village à quatre lieuës delà, où il l'avoit envoïé en Commission, & qu'il n'avoit plus personne auprès de lui pour écrire: il pouvoit bien en envoïer querir un chez les autres Emirs; mais que comme il y avoit quelque jalousie secrete entre eux, il ne vouloit pas se confier à leurs Domestiques; qu'il y avoit dans le Camp plusieurs Agas, envoïés par des Pachas, & par d'autres Seigneurs voisins, avec sept ou huit personnes chacun, & autant de chevaux, sans les mulets de bagage, qui ne le chagrinoient pas tant pour la dépense qu'il faisoit à les nourrir, comme par l'empressement qu'ils avoient à recevoir leurs dépêches pour s'en retourner, & que ces gens-là le faisoient enrager depuis trois jours à force de demander leurs ré-

ponſes. Il y avoit bien chez l'Emir un vieux Secretaire, natif de Damas, qui ſavoit fort bien les Langues Orientales, & qui autrefois avoit peint merveilleuſement bien toute ſorte d'écritures; mais il trembloit ſi fort de la tête & des mains, qu'à peine pouvoit-il tenir la plume, & il ne ſervoit plus que de Truchement aux Turcs qui ne ſavoient point l'Arabe; ainſi il ne pouvoit être à l'Emir d'aucun ſecours: d'ailleurs toutes les affaires de ſes Sujets étoient arrêtées à un point que rien ne s'avançoit ni au Camp, ni dans les villages, ne ſachant par qui faire écrire leurs Placets, & leurs Requêtes; comme l'Emir ne pouvoit pas auſſi faire expedier ſes Ordonnances; tout cela joint aux effets contraires de la Conſerve de Berge, contribua ſi fort à le mettre de méchante humeur, que c'étoit une pitié de le voir dans l'état où il fut reduit pendant quelques jours.

Ce Secretaire malade ne m'avoit pas paru des plus habiles en matiere d'écriture, aïant vû de ſes ouvrages quelques jours auparavant; il n'avoit qu'un peu de routine, point d'Orthographe, & ſi ignorant pour tout le reſte, que le même ſtile dont il ſe ſervoit pour écrire à un

un païsan, étoit emploié dans les Lettres que l'Emir écrivoit aux plus grands Seigneurs de l'Empire Ottoman ; c'étoit un ſtyle general qu'il mettoit à tout uſage ; il faiſoit pourtant ſi bien valoir le talent, qu'il prenoit de toutes mains: les pauvres Arabes achetoient cherement deux ou trois lignes d'écriture, qu'il leur grifonnoit ſur un petit morceau de papier, qu'il faiſoit encore païer. Il n'y en avoit pas un dans le Gouvernement de l'Emir, qui ne deſirât de le voir pendu, & qui ne lui donnât mille maledictions ; mais avec tout cela ils ne pouvoient ſe paſſer de lui. On vint dire à l'Emir que ſon mal empiroit tous les jours, & qu'on ne pouvoit pas le tranſporter: il en étoit ſi fâché qu'il étoit continuellement chez ſes femmes, pour ſe délivrer des importunitez dont on l'accabloit à tous momens ; perſonne auſſi n'auroit oſé l'approcher. Je fis comme les autres, & je tâchai de m'en conſoler avec les careſſes & la bonne chere de la couſine Hyché. Cependant il me vint en penſée, que le peu de Turc & d'Arabe que je ſavois alors, ne me ſeroit peut-être pas inutile, pour faire ma Cour à l'Emir. Le Livre Turc intitulé *Incha*, qui eſt une

espece de Formulaire pour écrire à toute sorte de gens, selon leur rang, & leur dignité, & d'ailleurs ce que j'avois appris à Seyde du nommé Mehemet Cheleby Cherkes Ogli, un des Secretaires du Pacha, & le meilleur Ecrivain de toute la Syrie: tout cela, dis-je, m'avoit déja persuadé, que je ferois aussi-bien une Lettre que le Secretaire de l'Emir: son ignorance, & la necessité qui pressoit ce pauvre Prince, me donnerent enfin assez de courage pour entreprendre de faire sa fonction.

Je priai Hyché de lui demander pour moi un moment d'audience en particulier, il me l'accorda d'abord, & il m'envoia querir au même instant. Je lui dis sans rien affecter, que j'avois su que son Secretaire étoit malade; & que beaucoup de gens attendoient après lui, que s'il me croïoit assez fidelle pour me confier ses Lettres, je me sentois assez fort pour y faire une réponse, dont il seroit peut-être content. Il m'avoüa alors que c'étoit la seule cause de son chagrin; mais que comme il lui étoit difficile de comprendre qu'un Franc put écrire ni en Turc ni en Arabe, il ne pouvoit qu'accepter ma bonne volonté d'aussi

d'auſſi bon cœur qu'il me confieroit ſes penſées les plus ſecretes, ſi par quelque bonheur extraordinaire je venois à executer l'offre que je lui faiſois.

Comme je vis que l'Emir ne rebutoit pas l'intention que j'avois de le ſoulager, je pris une plume dans ſon écritoire, & j'écrivis devant lui quelques lignes en Turc & en Arabe, que ce Prince lut, & trouva fort à ſon gré : je le priai de me donner une Lettre que le Pacha de Damas lui avoit écrite, & je lui en demandai la réponſe, que j'écrivis d'abord en François ſur un morceau de papier; je la mis enſuite en Turc dans le ſtyle ordinaire, j'allai la montrer au vieux Secretaire, que l'Emir conſideroit beaucoup; il la trouva bien, & vint avec moi pour la faire voir à l'Emir; ce Prince ne ſavoit point trop la Langue Turque, mais il admira le ſtyle, & les termes dont la Lettre étoit compoſée, lorſque le vieux Secretaire lui en eut expliqué le contenu : j'avois fait un chiffre de ſon nom, & de ſes titres, où toutes les lettres étoient entrelacées avec art; je le mettois en chef, ou au bas des Lettres ſelon la qualité de celui à qui il écrivoit, avec des queües, ou des traits de

plume tirés d'un côté & d'autre pour lui donner, à la maniere des Orientaux, quelque marque de grandeur.

Le Secretaire ordinaire, qui ne savoit point écrire en Turc, écrivoit en Arabe indifferemment à toute sorte de personnes, il lui falloit tout un jour pour faire le brouillon d'une Lettre, l'Emir en mettoit autant pour la corriger, & ce qu'il lui falloit de temps encore pour la mettre au net, traînoit toutes les affaires dans une longueur prodigieuse; de sorte que ce Prince se voïant servi si promptement, & considerant la maniére dont je faisois ses Lettres, en grand papier, d'un caractere qu'il n'étoit pas accoûtumé de voir, & avec des magnificences qui lui étoient jusqu'alors inconnuës, il nageoit dans la joïe, son chagrin fut dissipé, & il revint dès le même jour à son humeur ordinaire.

Je priai l'Emir de me donner les autres Lettres, avec un memoire de ce qu'il falloit répondre à chacune, & je lui promis d'achever ses dépêches pour le lendemain au soir, à quoi je ne manquai point; car ayant commencé à y travailler dès la pointe du jour, tout fut prêt à midi, que j'allai lui porter mes expeditions

tions à sa Tente d'Audience: tandis qu'il se les faisoit lire, je les accommodois dans de petits sacs de tafetas de diverses couleurs, ce qu'il n'avoit pas accoûtumé de faire; & lorsque tout fut en état, il fit venir les Envoiés l'un après l'autre, leur donna leurs dépêches, & leur laissa la liberté de s'en aller quand ils voudroient, ce qu'ils firent tous avec joye.

On apprit ensuite que le Sécretaire étoit mort; ce Prince n'en fut pas beaucoup fâché, voyant que je pouvois faire sa fonction, en attendant qu'il en eût un autre, & que je ne cherchois qu'à l'obliger.

L'Emir faisoit valoir les petits services que je lui rendois dans cette occasion, & il me prônoit par tout comme le meilleur Ecrivain qui fût au monde: je n'aurois pas passé pour tel parmi des gens plus savans & plus délicats, mais j'étois avec des Arabes du desert, naturellement fort ignorans; & ce que je faisois, quoique très-mediocre, étoit encore assez bon pour des Bedouïns, sans façon, & sans politesse.

Le lendemain comme je déjeunois, une troupe d'Arabes & de Villageois Sujets de l'Emir, vinrent m'assieger dans

ma Tente, crians tous à la fois, *Seigneur, Seigneur, jettez vos regards sur nous pauvres gens, par votre vie, par votre barbe benite, que Dieu veuille conserver, assistez-nous dans nos besoins:* ils entroient en foule, chacun vouloit être le premier à conter son affaire; l'un vouloit me baiser la main, l'autre la robe, ignorant la plûpart que j'étois Chrétien. Ils faisoient un bruit étrange, & s'interrompoient l'un l'autre, d'une maniere à ne pouvoir comprendre ce qu'ils demandoient. Je leur fis un signe de la main pour leur imposer silence, & je leur dis de parler l'un après l'autre.

Un vieillard qui étoit plus avancé vers moi, me dit, Seigneur, il y a tantôt quinze jours que nous sommes après l'Emir pour avoir des ordonnances, nous perdons tout notre tems à aller & venir, nos affaires ne se font point, parce que le Secretaire, à qui Dieu ne fasse jamais misericorde, étoit malade, & il est mort presentement: nous vous demandons la grace de nous écrire deux lignes à chacun, afin que nous ne soïons pas plus long-temps dans cette misere.

Je consentis à ce qu'ils vouloient, à condition qu'ils n'entreroient que l'un

après

ap·ès l'autre : ils sortirent d'abord, & s'assirent tous en rond, autour de ma Tente, & à mesure que l'un étoit sorti, il en entroit un autre, avec un petit morceau de papier, car chacun d'eux en avoit apporté grand comme une carte à joüer: j'ecrivois dessus l'ordonnance de l'Emir, comme si la demande étoit accordée, parce qu'en ce cas le Prince y imprime son cachet, ou il la rend déchirée à celui qui la lui presente, lors qu'il a refusé la chose demandée; en voici à peu près la formule. „ Nous ordonnons à toi „ Abou Mehemed, qui es le Cheik d'un „ tel village, de donner à Mustafa, „ porteur de la presente, quatre charges „ de blé ou d'orge &c. que nous lui „ avons accordé: tu n'y feras donc fau-„ te, sinon tu sais. Ce billet est sans date, il y a seulement au dessous le Parafe de l'Emir, ou son chiffre, comme j'ai dit, qui ne signifie autre chose que ces mots: *Le pauvre, l'abject Mehemed, fils de Turabeye.*

J'employai toute la matinée à me debarasser de ces gens-là, qui me fatiguoient plus par leurs remercîmens, & par leurs céremonies, que je ne l'avois été de plus de cinquante ordonnances

que je leur écrivis ; il n'y avoit rien de si aisé pour moi, que de leur donner ce contentement ; ils furent tous si heureux qu'aucun d'eux ne fût refusé ce jour-là, & ils s'en retournerent en me donnant des benedictions & des loüanges sans nombre.

Je passai environ un mois dans cet exercice : je voyois venir tous les matins une quantité de ces pauvres gens avec un morceau de papier dans une main, & un present dans l'autre, pour avoir deux ou trois lignes d'écriture, que je leur donnois sur le champ. L'un m'apportoit du Tabac, l'autre un peu de Café, d'autres un mouchoir, un Agneau, du fromage, du miel, & du fruit, chacun selon son pouvoir, & selon le merite de la chose qu'ils vouloient obtenir du Prince : si j'avois reçu tout ce qu'ils m'apportoient, il y auroit eu de quoi tenir un marché abondant devant ma Tente : mes gens prenoient quelquefois un peu de Tabac ou de fruit ; pour moi je refusois generalement tout, leur faisant connoître que ce n'est pas la coûtume des François de servir leurs amis par interêt, que je n'avois pas besoin de ces choses-là, ni chez l'Emir, ni ailleurs,

que

que je leur faisois un present de mes droits par la consideration que j'avois pour leur Maître, & que je les servirois de bon cœur en tout ce que je pourrois faire pour leur satisfaction. C'est de cette maniere que je les renvoïois à tous momens; ils me quittoient en faisant retentir par leurs cris dans tout le Camp leurs remercîmens, & leurs prieres pour ma prosperité. Ils s'attroupoient ensuite, & disoient tous ensemble : nous étions bien malheureux avec ce chien de Secretaire, nous n'avions pas assez de bien pour assouvir son avarice; s'il avoit pû nous dévorer, il l'auroit fait; ce pourceau marchandoit avec nous un jour entier, pour avoir de lui ce que nous desirions, Dieu nous a fait une grace singuliere de nous délivrer de sa tyrannie, & de nous envoïer ce Franc à sa place; on nous disoit que les gens de cette Nation étoient de mauvaise foi, des voleurs & des Corsaires; nous voïons bien le contraire, & plût à Dieu que nous eussions l'ame aussi blanche, & la conscience aussi nette qu'ils l'ont.

On ne parloit plus que de cela dans l'étenduë du Gouvernement de l'Emir, & du refus que je faisois de leurs presens;

ſens ; j'eus enfin le loiſir de me faire ſi bien connoître des ſujets de ce Prince, & de tous ſes voiſins, que je m'en allois tout ſeul d'un village à l'autre ſans rien craindre, & j'y trouvois par tout de bonnes gens qui me regaloient de tout ce qu'ils avoient de meilleur dans leurs Maiſons : quand ils me trouvoient en chemin, je ne revenois jamais au Camp ſans une eſcorte de vingt-cinq ou trente Cavaliers, qui m'accompagnoient plûtôt par honneur, & par amitié, que par aucun autre ſorte de raiſon, & ſi j'avois eu alors quelque affaire à demêler, je n'aurois pas manqué de gens pour fortifier mon parti.

Les Arabes me faiſoient fort ſouvent l'arbitre de leurs differens par tout où ils me rencontroient, & quand j'avois une fois prononcé en faveur de quelqu'un, l'autre ſubiſſoit le jugement, & l'executoit ſans appel, & ſans aucun retardement : l'Emir auſſi ne me refuſoit pas les graces que je lui demandois pour les uns & pour les autres ; ainſi je ne manquois pas de moïens pour les favoriſer, & je me trouvai en état de faire parmi les Arabes, tout ce que je n'aurois pas pu eſperer de faire parmi les Chrétiens.

Quel-

Quelque-temps aprés étant allé à un des Ports de l'Emir, appellé [a] Tartoura, pour m'y divertir avec quelques Officiers de l'Emir Dervich, la tempête fit échoüer sur la côte d'auprès un gros bâteau chargé de vin de Chypre, & de fromages, qu'il portoit en Egypte; il n'eut pas plûtôt touché sur les bancs de sable, qui sont sur cette côte, que les vagues le mirent en pieces: tout l'Equipage se sauva à terre, les fromages resterent dans la mer, & les tonneaux de vin rouloient avec les flots. L'Emir Dervich qui avoit vû le naufrage du haut de la montagne, y accourut avec une partie de sa Cavalerie, & quelques Officiers du premier Emir, lesquels aïant dépouillé tous les Matelots, & les Passagers, faisoient travailler les Arabes pour retirer les débris, & ce qu'ils pouvoient sauver de la charge du bâteau. Le Patron & tout son Equipage, qui étoient des Chrétiens Grecs, se voïant tout nuds, allerent se cacher dans des broussailles, en attendant la nuit pour s'en aller au premier village, & s'y habiller du mieux qu'ils pourroient, & chercher ensuite

a Tartoura, ou Tourtour, petite ville presqu'au pied du Mont-Carmel, près du Château Pelerin.

ensuite à s'embarquer sur quelqu'autre vaisseau: j'allai les consoler tandis qu'ils pleuroient leur perte, & comme je parlois leur Grec vulgaire, je leur proposai de venir travailler à retirer du naufrage tout ce qu'on en pourroit sauver, leur promettant que je leur ferois rendre quelque chose; je le fis trouver bon à l'Emir, qui me promit de les contenter.

Alors ces pauvres Matelots se jetterent dans la mer, malgré les vagues, qui portoient les marchandises à terre, & les reportoient en même temps en pleine mer: la plûpart des tonneaux furent cassés, on n'en put sauver que deux qu'ils tirerent à terre avec bien de la peine. Les Arabes avoient ramassé quelques fromages, je leur dis en riant, qu'ils étoient faits avec du lait de truye, ils les jetterent à l'instant sur le sable, & les Grecs en profiterent.

Il commençoit à se faire tard, & la mer étoit si agitée que les Matelots ne pouvoient plus travailler: je priai l'Emir de leur faire rendre leurs habits, les Arabes leur en rendirent la plus grande partie; & ce fut toute la recompense qu'ils purent avoir pour cette fois-là; mais comme l'Emir voulut coucher à Tar-

toura

toura ſous ſes Tentes, je leur fis eſperer d'en obtenir encore quelque choſe; & pour cet effet je leur conſeillai d'attendre qu'il eût ſoupé pour le trouver en meilleure humeur.

L'Emir ordonna qu'on lui preparât à ſouper, rien ne fut ſi aiſé; car tout ce qu'il y avoit de gens à Tartoura, s'étoient empreſſés pour lui apporter des preſens de viande, de volaille, de gibier, de fruit, & de Café; mais aucun n'avoit apporté du vin, j'en ménageai deux cruches chez un Grec de ce village, appellé Abou Mouſſa, & je les fis preſenter à l'Emir par ces pauvres Matelots dévaliſés, qui par-là firent très-bien leur cour: ce Prince les reçut avec un très-grand plaiſir, & comme on commençoit alors à ſe mettre à table, je fis ſigne aux Grecs de ſe tenir hors de la Tente, juſqu'à ce que je les fiſſe rentrer. Le repas fut fort long, & il y avoit beaucoup d'Arabes, mais par bonheur il y en eut très-peu qui burent du vin: l'Emir & quatre ou cinq de ſes Officiers s'en trouverent mieux, tout y étoit en joie, chacun chantoit à ſa maniere, & tout contribuoit à la joie. Je crus alors qu'il étoit à propos de faire entrer les Grecs,

&

& de leur servir de Truchement, puisqu'ils ne savoient que le Turc & le Grec, & que l'Emir n'entendoit ni l'un ni l'autre: ces pauvres gens étant entrés en foule, ils baiserent la veste de l'Emir, & puis se retirerent un peu à côté: ce Prince me demanda si on ne leur avoit pas rendu leurs habits, & s'ils desiroient qnelqu'autre chose: je lui répondis, que les Arabes avoient executé ses ordres fort exactement; mais que comme ces malheureux Grecs avoient été ruinés par la perte de leur bien, qui étoit sur le bateau, ils le prioient de leur accorder encore le débris du naufrage qui n'étoit pas fort considérable, qu'ils en retireroient à Tartoura tout ce qu'ils en pourroient avoir, & que cela leur serviroit pour s'en retourner en leur Païs, & à secourir leurs malheureuses familles: ceux qui avoient envie d'en faire leur profit, s'opposerent d'abord à cette grace, l'Emir y fit quelque reflexion, & ensuite il la leur accorda, & il ordonna sur le champ qu'on leur laissât tout ce qu'ils pourroient sauver, même jusqu'à un clou (pour me servir de son expression.) Il n'en falloit pas dire davantage pour être obéï, les Grecs lui baiserent enco-

encore le bas de la veste, pour tout remercîment; ils sortirent de la Tente, & commencerent dès le même soir à ramasser tout ce que les flots avoient jetté sur le rivage, esperant de faire le reste le lendemain que la mer, selon toute apparence, devoit être plus calme, le vent étant depuis cessé; d'ailleurs l'Emir devoit décamper, avec tous ceux qui auroient pu les embarrasser.

Je me levai à la pointe du jour, pour donner les moïens de faire transporter le vin sur les montagnes: les tonneaux étoient gros, & les gens de ce Païs-là n'étoient pas accoûtumés à voiturer de pareilles marchandises: nous attelâmes six paires de bœufs à deux traîneaux, que nous avions ajustés avec des pieces de bois du débris de la Barque. Je pris une vingtaine de Païsans pour les conduire, & j'allai avec eux pour éviter que ces gens là naturellement maladroits, ne fissent rouler nos tonneaux dans le fond de quelque valon: les bœufs alloient si lentement, que nous n'arrivâmes au Camp de l'Emir Dervich, que vers les six heures du soir: ce jeune Prince fut si aise de voir ces tonneaux arrivés sains & sauves, qu'après avoir renvoïé les

les Païſans fort contents de leur voiture, & d'une gratification qu'il leur donna, il envoïa des Meſſagers à tous les autres Emirs, qu'il connoiſſoit n'être pas fort ſcrupuleux ſur la deffenſe du vin, pour leur faire ſavoir qu'il en avoit chez lui deux gros tonneaux, & pour les inviter d'en venir boire. Les Emirs lui manderent qu'ils le ſavoient bien, qu'ils s'y étoient déja préparés, & qu'ils étoient tout prêts à partir pour s'en aller paſſer la nuit dans ſon Camp, qu'il n'avoit qu'à ſe preparer à les bien recevoir.

L'Emir Dervich, qui étoit le plus jeune de tous, reçut cette nouvelle avec un plaiſir extrême, il n'eut pas plûtôt donné les ordres pour le ſoupé, qu'on vit de tous côtés aux environs du Camp une boucherie, & une rotiſſerie complete, de bœufs, de moutons, de toute ſorte de volaille, & de gibier. Pluſieurs Tentes étoient remplies de femmes qui travailloient aux potages, aux ragouts, à la patiſſerie, aux fruits, & aux confitures. Je pris la direction du vin; & je plaçai les tonneaux ſous la grande Tente du feſtin, dans un lieu où ils ne pouvoient incommoder perſonne. Je trouvai heureuſement dans mon écritoire des plu-

plumes toutes neuves, qui nous servirent de petites canules pour tirer du vin: il couloit ainsi doucement de la piece dans la tasse. Deux de mes gens étoient postés, un à chaque piece, pour remplir les tasses à ceux qui les servoient à la ronde, ne voulant pas confier ce soin aux serviteurs du Prince, qui étoient moins adroits que les miens.

Tous les Emirs arriverent ensemble quelque temps après, accompagnés de leurs amis, & de leur suite, & après les civilités ordinaires, les caresses, les baisers de la barbe, & de la main, que chacun donna & reçut selon son rang, & sa dignité, on s'assit à terre sur des nattes: les Emirs étoient appuïés sur des carreaux, & j'en avois aussi un, les autres s'assirent les jambes en croix, comme sont assis nos Tailleurs; après une legere conversation chacun mit un grand mouchoir sur ses genoux, en guise de serviete, & l'on servit une grande quantité de plats de toute sorte de viandes, tandis qu'on en accommodoit d'autres pour remplacer les plats, & les jattes qu'on avoit vuidées, ou celles que les Emirs faisoient desservir pour les envoïer à leurs Domestiques, qui mangeoient

par pelotons, les uns d'un côté, les autres de l'autre.

Pendant qu'on mangeoit, & qu'on beuvoit à la ronde, on fit venir une troupe de gens, qui joüoient du haut-bois, de la flute, & de ces violons lugubres, dont j'ai déja parlé, qui accompagnoient quelques voix enrouées, on voïoit la plûpart de ces Arabes attentifs à ces chanſons, qui les raviſſoient juſqu'à l'extaſe, tenant toûjours la taſſe à la main. Le repas fut long, & l'on ne quitta la table que pour ſe repoſer dans quelque recoin de la Tente, & pour recommencer à boire mieux qu'auparavant. C'eſt ainſi qu'on ſe regala pendant deux jours & demi que le vin dura. Les tonneaux ne furent pas plûtôt vuides, qu'on ſongeoit aux moïens d'en avoir d'autres, ce qui étoit un peu mal aiſé, à moins qu'il n'arrivât un pareil malheur à quelqu'autre vaiſſeau. Les Arabes, qui avoient ſuivi ces Emirs, en eurent quelques ſeaux en partage, ainſi chacun eut ſa part du regale.

Je remarquai que parmi une ſi grande quantité de gens, qui burent du vin, il n'arriva pas le moindre déſordre ; ils gardoient tous leur ſerieux, & ceux qui avoient

avoient l'humeur plus enjouée, ne faisoient rien paroître d'extraordinaire dans leurs actions, ni autrement: tout se passa en caresses & en amitiés, il n'y eut ni méchante humeur, ni querelle, ni insolence; & après mille civilités reciproques, qu'ils se firent à leur maniere, ils se séparerent les meilleurs amis du monde.

Ces Princes avoient fait une partie de chasse pour le lendemain, où ils devoient courir le Lievre & la Gazelle; mais elle fut rompuë dans le temps que nous devions partir avec l'Emir Dervich, pour aller joindre les autres: ce fut par un ordre que le Grand Emir leur envoïa de se rendre incessamment auprès de lui, pour deliberer sur un [a] commandement qu'il avoit reçu du Grand Seigneur. Ils monterent tous à cheval au même instant,

a Le Grand Emir n'étoit ni Sujet, ni Vassal du Grand Seigneur, & il ne recevoit les ordres de la Porte qu'à cause de son Gouvernement. Voiez ci-après chap. 2. Au reste, à l'occasion de cette Revolte des Païsans de la Samarie, notre Auteur remarque fort bien que Neapolis est l'ancienne Sichem de l'Ecriture, du nom de Sichem fils d'Hemor, &c. & il ne tombe point dans l'erreur de M. d'Herbelot, qui dit que Neapolis est le nom moderne de la ville de Samarie, qui a été aussi nommée Sebaste, &c. Neapo-

tant, & s'en allerent chez l'Emir fort curieux de savoir dequoi il s'agissoit: je m'en allai aussi sous ma Tente, où Hyché vint me visiter, & me faire compliment sur mon retour, & sur le regale que l'Emir Dervich nous avoit donné; Elle m'apporta dequoi souper, & quelques Officiers des Emirs qui étoient restés au Camp, pour attendre les ordres du Prince, étant venus manger avec moi, ils me dirent la raison pour laquelle les Emirs s'étoient assemblés, qui n'étoit autre chose que pour faire païer les contributions ordinaires aux Païsans de Neapolis de Samarie, que les Arabes appellent vulgairement Napolous, & qui est l'ancienne Sichem dont il est parlé dans l'Ecriture.

Les habitans de la campagne, & des villages d'alentour, avoient été ruinés par des sauterelles, qui étoient venuës fondre sur leurs terres, après avoir mangé toutes les semailles de la Judée & de la Palestine, elles avoient devoré les bleds,

polis & Samarie sont deux villes differentes, situées à quatre ou cinq lieuës l'une de l'autre; la derniere est la Capitale d'un Païs de ce même nom de Samarie, qui touche à la Galilée, ou qui en fait partie.

bleds, les cotons, & toutes leurs denrées, & affamé cette Province à un point que n'aïant rien pû recueillir pendant l'année precedente, ces pauvres Païsans n'étoient plus en état de païer au a Beig, ce qu'ils devoient tous les ans au Grand Seigneur.

Ce Beig d'ailleurs, qui, selon la coûtume de l'Empire Ottoman, étoit non seulement le Gouverneur, mais encore le Fermier de ce Païs là, se voïant pressé de païer les sommes pour lesquelles il s'étoit obligé au Tresor Imperial, à peine de perdre la tête, vouloit exiger ses droits à quelque prix que ce fut, & mettoit tout en usage pour en venir à bout. Les choses étant réduites à cette extremité, tous les habitans du Païs se revolterent contre lui, ils prirent les armes, & se rendirent les maitres de la campagne; le Beig se fortifia dans la ville de Napolous avec ses troupes, & demanda du secours au Pacha de Damas, & aux autres Gouverneurs, ses voisins,

 pour

a Beig, ou Begh, & vulgairement Bey, est chez les Turcs un Seigneur de Banniere, qui commande dans un Canton de quelque Province, sous l'autorité du Pacha, Gouverneur en Chef.

La revuë de ces troupes aïant été faite, chaque Emir alla se camper autour des Tentes du Prince, dans le poste qui avoit été marqué; le reste de la journée fut emploïé à regler l'équipage de l'Emir, qui commandoit, & à donner les ordres necessaires pour partir le lendemain matin à la pointe du jour: on résolut dans le Conseil de surprendre les Rebelles, selon la coûtume ordinaire des Arabes.

Les Tentes, & tout le bagage furent chargés, & on les fit partir durant la nuit: on déploïa l'Etendart, les Trompettes sonnerent, & le signal du départ du Prince fut donné par les haut-boïs, & par les tambours, qui commencerent à battre lorsqu'il monta à cheval. Toutes les troupes marcherent par des défilés jusqu'à cinq heures du matin, qu'ils arriverent dans une plaine, à l'issuë des Montagnes du Carmel; là elles se formerent, & marcherent en bon ordre vers la ville de Napolous.

Les Païsans, qui étoient campés par bandes dans la plaine, & qui ne s'attendoient pas à être si-tôt investis, n'eurent pas été plûtôt apperçus des Arabes, qu'ils les virent fondre sur eux tête

baissée ; ils n'eurent pas le temps de se former & de faire un corps pour resister à cette attaque, ils furent si fort surpris, qu'après la premiere décharge, qu'ils firent en desordre, ils abandonnerent leurs mousquets, ils passerent ensuite les fossés, & les ruisseaux, qu'ils trouverent dans cette plaine, & ils prirent la fuite vers les montagnes, où les Arabes ne purent les poursuivre pour ce jour-là.

Les Arabes n'eurent que deux hommes de tués, & un Emir eut le bras gauche cassé d'un coup de mousquet. Les Païsans, qui étoient environ cinq mille bien armés, en laisserent environ une centaine sur la place, tout percés à coups de lances, & presque le même nombre de blessés, qu'on envoïa dans la ville, comme prisonniers : les Arabes prirent les mousquets & les autres armes abandonnées par les Païsans, & les apporterent au Camp de l'Emir, où elles furent distribuées aux plus braves : ils les vendirent ensuite à des Marchands de Damas, qui suivent le Camp de ce Prince; n'aïant point encore parmi eux l'usage des armes à feu.

Les Arabes donnerent ainsi brusquement sur les Rebelles, sans attendre que

le

le Beig de Napolous, en les attaquant par l'autre côté, leur eût coupé le chemin de la montagne: comme ils connoissent les Turcs un peu lents à se mettre en campagne, ils voulurent expedier l'affaire, & avoir tout l'honneur de cette défaite.

Le Beig sortit de Napolous, sans avoir pu faire autre chose que de poursuivre les fuïards, il en attrapa quelques-uns, qu'il fit empaler sur le champ, & il en fit d'autres prisonniers: ceux-ci écrivirent aux Rebelles de se soumettre, & ils y furent enfin contraints pour ne pas se perdre tout-à fait: les Païsans aisés prêterent aux pauvres, & après avoir païé ce que le Beig leur demandoit, la paix fut concluë, & les prisonniers furent mis en liberté.

Les Arabes, qui jusqu'alors étoient demeurés campés dans la plaine de Gonin, voïant qu'ils n'avoient plus rien à faire, se retirerent dans le Mont-Carmel, à leur Camp ordinaire, où ils n'avoient laissé qu'un petit nombre de Cavaliers pour le garder, avec les vieillards, les femmes, & les enfans. Ils témoignerent tous leur joie au retour de l'Emir; par des cris qu'ils faisoient retentir par

tout, & par des chanſons, qui publioient ſes louanges, & la victoire qu'il venoit de remporter.

Après que ce Prince eût été complimenté des principaux du Camp, & de ſon armée, chaque Emir s'en retourna chez lui avec ſes gens; toutes les troupes ſe diſpeſerent dans leurs quartiers, & dans le même ordre qu'elles en étoient venues; mais avec tant de tranquillité & de retenue, qu'on n'entendit pas la moindre plainte, ni le moindre bruit durant cette expedition.

On envoïa querir un Chirurgien à [a] Acre, pour penſer l'Emir qui avoit été bleſſé, mais il arriva trop tard, car la gangrene s'étoit miſe à ſon bras, & il fallut le lui couper: il mourut quelques jours après ſans ſe plaindre, remerciant Dieu dequoi il avoit permis cet accident: on admira dès le commencement la patience merveilleuſe de cet Arabe, & la conſtance avec laquelle il ſupporta ſon mal.

Je paſſai encore quelques jours au Camp de l'Emir, à prendre les mêmes divertiſſemens que cette guerre avoit in-

a Acre, anciennement Ptolemaïde, ville maritime, ſituée entre Tyr & Ceſarée de Paleſtine.

interrompus, après quoi aïant ſu que mes affaires demandoient ma preſence à Seyde, j'allai prendre congé de tous les Emirs, qui m'avoient regalé tour à tour, leur promettant de revenir les voir dans un mois: ces adieux durerent long-temps, parce que chacun voulut encore me donner un repas pour me ſouhaiter un heureux voïage, & enſuite nous nous ſéparâmes avec mille témoignages d'amitié.

Le premier Emir eut bien de la peine à m'accorder le congé que je lui demandois, quoique je lui promiſſe que ce n'étoit que pour peu de temps: il s'imaginoit ou que je n'étois pas ſatisfait de ſes manieres, ou que j'avois reçu quelque mécontentement de ſes Domeſtiques: il me fallut lui dire bien des raiſons pour l'en diſſuader: La Princeſſe ſollicitée par Hyché, cette prétenduë couſine, n'y vouloit pas conſentir auſſi, & prioit l'Emir de me faire des preſens, & quelque careſſe particuliere, pour m'obliger à reſter plus long-temps avec eux; mais comme je reçus heureuſement un paquet que je lui montrai, il ſe rendit à mes inſtances, croïant de bonne foi que je reviendrois après mes affaires finies. Il

m'accabla d'honnêtetés & de caresses, ensuite des remercîmens que je lui fis; & il ordonna enfin à son nouveau Secretaire de m'expedier un Passeport, dont voici la traduction.

A nos Freres les Emirs, & à tous les Soubachis, Cheiks, & autres nos Officiers, à tous les Arabes nos enfans, & les [a] *Maures nos Sujets, que Dieu veuille garder. Nous vous apprenons que Dervich Nasser le Franc*, (c'étoit le nom qu'on m'avoit donné) *porteur de la presente, est un homme qui nous appartient; Nous vous ordonnons que toutes les fois qu'il passera par les chemins, Plaines, Montagnes, Villages, Ports, & Peages de votre dépendance, vous lui fournissiez des voitures, des escortes, & la subsistance pour lui, pour sa suite & pour son équipage, & toutes les choses dont il aura besoin pendant sa route, de le proteger, défendre, & assister contre les gens de méchante vie, qui pourroient attenter à sa personne & à son équipage, tout de même que vous seriez obligé de le faire pour un de nos enfans; laissant tout le reste à vos soins, à votre affection, & à l'obéissance*

que

a Par les Maures, il faut entendre les habitans du Païs, qui ne sont pas Arabes d'origine.

que vous nous devez. N'y faites donc faute; sinon vous savez.

Le sceau & le nom en chiffre de l'Emir étoit au bas qui contenoit ces mots,

Le pauvre, l'abject, Mehemet, fils de Turabeye.

J'étois déja si connu dans tout ce Païs-là, que je n'avois pas besoin de cette Patente, je la reçus par honneur; mais toutes les fois que j'y passai depuis, je fus défraïé avec tous ceux qui étoient avec moi par le droit d'Hospitalité qu'ils observent réligieusement. Le bruit fut bien-tôt répandu par tout le Camp que je m'en allois à Seyde: Hyché qui n'avoit pas réussi auprès de l'Emir, par l'entremise de la Princesse, dans le dessein qu'elle avoit de m'arrêter, mettoit tout en usage pour empêcher mon départ: elle envoïa querir Hassan son mari qui étoit à son village, qui lui fut caution de mon retour. Nous allâmes ensemble dire adieu à l'Emir, & Hyché nous fit apporter de chez la Princesse tout ce qu'il y avoit de meilleur & de plus délicat pour notre déjeuné.

En prenant congé de cette pauvre cou-

 sine,

ſine, qui fondoit en larmes, je lui donnai une bague d'or que j'avois au doigt en reconnoiſſance de ſes ſoins & de ſes peines; je la priai de remercier de ma part la Princeſſe, des meubles qu'elle avoit bien voulu m'envoïer, & de toutes ſes bontés; elle me promit de s'en acquitter.

Je montai à cheval avec mes gens & mon petit équipage, lui diſant des adieux à la maniere des Arabes, qui ne ſont autre choſe que des remercîmens, des ſouhaits d'une longue vie, & des bénedictions de Dieu. Cette pauvre femme ſuivit juſques ſur une éminence, & long-temps après que nous fûmes deſcendus dans la plaine, nous l'apperçumes encore de fort loin, qui battoit des mains, puis avec ſon mouchoir qu'elle ſecouoit en l'air, pour marquer ſon affection, & les ſouhaits qu'elle faiſoit pour un heureux voïage.

Haſſan vint m'accompagner juſqu'à la riviere de Caiffa, où parmi les marques d'une veritable tendreſſe, il me confirma le deſſein qu'il avoit de ſe ſauver dès qu'il en trouveroit l'occaſion. Il ne fut pas long-temps à l'attendre; car environ ſix mois apres que j'eus quitté les Arabes,

bes, & que je fus de retour à Seyde, l'Emir l'envoïa porter quelques dépêches au Pacha de Damas; ce Venitien qu'il avoit gardé auprès de lui à ma priere, le suivit comme son valet; mais au lieu de rapporter la réponse à l'Emir, il la lui envoïa par un Messager exprès qu'il païa, & s'étant déguisés tous deux, en prenant l'habit des Chrétiens du païs, ils s'en allerent à * Baruth, où après avoir vendu leurs chevaux, ils s'embarquerent deux jours après sur un vaisseau de Venise, qui les porta à l'Isle de Zante, comme des Marchands Grecs qui y avoient affaire; & là s'étant séparés, chacun s'en retourna en son païs.

Ils ne vinrent point à Seyde comme je leur avois dit, en quoi ils furent heureux; car outre qu'il n'y avoit aucun navire prêt à repasser en Europe, ils auroient perdu l'occasion de ce Venitien, dont le prompt départ ne leur laissa du temps que ce qu'il leur en falloit pour s'embarquer.

Un Marchand de Damas qui suivoit le Camp des Arabes, & qui vint à Seyde pour quelques achats, m'entretint de

D 7 tout

* Baruth, anciennement Beryte, ville maritime, située entre Seyde & Tripoli de Syrie.

tout ce qui s'étoit passé depuis mon départ ; il me dit que l'Emir ne douta point que Hassan ne se fût sauvé avec son valet, dès qu'il vit arriver le Messager, avec la réponse du Pacha de Damas ; mais il ne fut pas autrement fâché de la perte d'un si bon & si fidelle domestique, puisqu'il ne vouloit point mourir dans la Religion qu'il l'avoit forcé d'embrasser. Il n'y eut que la malheureuse Hyché qui ne s'en consola point, quelque soin que le Prince & la Princesse prissent de divertir la profonde melancolie, où la fuite de son mari l'avoit plongée : C'est assez dire pour faire connoître la violence & la fidelité de son amour, qu'elle ne voulut plus ni manger, ni boire, ni dormir, & qu'elle mourut de chagrin trois mois après, qu'elle passa à pleurer nuit & jour la perte de son époux : elle l'aimoit enfin avec tant de tendresse, nonobstant l'impuissance supposée dont j'ai parlé, & qu'elle croïoit de bonne foi, qu'on l'entendit gemir & soupirer depuis la nouvelle de sa fuite jusqu'au dernier moment de sa vie.

Voila ce que j'ai vû, & tout ce qui s'est passé durant mon sejour chez les

Arabes, je n'ai pas voulu interrompre cette Relation par les Obſervations que j'y ai faites; j'ai reſervé les particularités de leur gouvernement, de leurs coûtumes & de leurs manieres pour les Chapitres ſuivans, où le Lecteur pourra remarquer plus utilement & avec plus de commodité, beaucoup de choſes, dont les Voyageurs ordinaires ne ſauroient inſtruire le public, étant très-mal aiſé de penetrer les mœurs d'un Peuple dont on évite toûjours la rencontre, bien loin de la rechercher; je ne doute pas qu'on n'ait bien de la peine à croire qu'on puiſſe trouver autant de juſtice & de bonne foi qu'il y en a parmi des gens, dont la profeſſion ordinaire eſt d'enlever le bien d'autrui, & d'être ce que nous appellons voleurs ſur les grands chemins.

Fin du voïage au Camp du Grand Emir.

LES

LES MOEURS
ET
LES COUTUMES
DES ARABES DU DESERT.

CHAPITRE I.

Des Arabes en general.

NOus appellons ordinairement Arabes, ceux qui habitent les Regions que nos Geographes ont comprises sous le nom des trois Arabies; ces Regions ont changé de nom, aussi-bien que de Souverains; & comme elles sont aujourd'hui sous la domination des Mahometans, les Orientaux en font plusieurs Provinces, ausquelles ils ont donné le nom des principales villes qui s'y trouvent.

On pourroit encore appeller Arabes tous les Peuples qui parlent la Langue Arabique, mais ce seroit leur donner trop d'étenduë; ces Peuples ne prennent point d'autre nom que celui de leur origine dans les païs qu'ils habitent, lorsqu'il y en a de plusieurs sortes, comme des Syriens, Maronites, Caldéens, & autres Nations Chrétiennes; il y a aussi des [a] Druses & des Maures, qui sont Ma-

[a] Les Druses ne sont pas Mahometans; leur Religion a été jusqu'à present un mystere presque impénetrable. On en apprendra quelque chose, & on sera instruit de leur Origine & de leur Histoire par le

Mahometans, parmi lesquels il y a encore plusieurs Sectes differentes, dont quelques-unes sont tenuës pour heretiques parmi eux.

Il suffira pour notre sujet de distinguer les Arabes dont nous devons parler, d'avec les Maures, qui habitent les Arabies, & qui professent la même Religion. Ces derniers demeurent dans les villes, ils cultivent la terre, exercent le commerce, & font toutes sortes de métiers; ils sont Sujets [b] du Grand Seigneur, à qui ils païent de grandes contributions, & ne peuvent parvenir à aucune dignité dans le gouvernement de l'Etat. Les Arabes au contraire demeurent toûjours à la campagne sous leurs tentes, ils n'obéïssent point au Grand Seigneur, ne reconnoissent, ni ne craignent aucun Prince des lieux où ils demeurent,

le beau Manuscrit Arabe apporté depuis peu par Abdalhah Medecin de Damas, que le Roi a bien voulu acheter pour sa Bibliotheque, & que M. de la Croix a traduit en François. Les Druses habitent les Montagnes de l'Antiliban; ils sont plus feroces & plus sauvages que les Arabes du Desert.

b Les Arabes, ou Maures, qui habitent les Arabies, ne sont point Sujets du Grand Seigneur. Cela est expliqué dans mon *Voyage de l'Arabie heureuse.*

rent, vivent dans les deserts, & ne se soumettent qu'aux Emirs leurs Princes naturels, ou à leurs Cheikhs, qui sont d'autres Seigneurs subalternes.

La suite de ce Chapitre, & ce que l'on verra dans les autres, fera connoître tout ce qui pourra contribuer à la satisfaction du Lecteur, & à effacer les fausses idées qu'on nous donne de ces Arabes, parce que les Voyageurs ne s'apperçoivent que des voleries qu'ils font sur les grands chemins, & ne nous les montrent dans leurs Relations que par le méchant endroit, n'osant pas s'avanturer à la recherche de ce qu'ils ont de bon & de louable, ni à demeurer assez long-tems parmi des gens, dont on se défie toûjours, & dont ils ne savent ni la Langue, ni les Coûtumes.

Les Arabes sont comme les autres hommes, ils ont leurs bonnes & leurs mauvaises qualités; on le comprendra aisément, pour peu qu'on veuille se détacher de l'amour propre, & de l'estime dont chaque Nation particuliere est naturellement prévenue en sa faveur, pour rendre quelque justice à leurs sentimens, & à des manieres qui semblent être directement opposées à celles des Européens.

péens. Ces Arabes s'appellent Bedouïns, du mot *Bedouy*, [a] qui signifie champêtre en leur Langue, ou habitans du Desert; ce nom convient parfaitement à leur état, à leur profession, & à leur [b] origine,

a Badiat en Arabe signifie un desert, une solitude champêtre, d'où est formé le nom de Badavi, Bedouy, & Bedevi, habitant du desert, &c.

b Les Arabes en general ont deux origines, ils tirent la premiere de Jectan, arriere-petit-fils de Sem, dont les enfans ont peuplé la Peninsule, appellée depuis Arabie, du nom d'Iarab, l'un de ses fils, ou d'Arabat, nom d'une contrée qui est dans la même Peninsule. La seconde origine des Arabes est celle qu'ils tirent d'Ismaël, fils d'Abraham & d'Agar, qui vint s'établir dans le même païs parmi ces premiers & anciens Arabes, & fut le pere des Arabes Ismaëlites, dont quelques Tribus s'appliquerent au commerce & à l'agriculture, & les autres en plus grande quantité, occuperent les Deserts, & menerent le genre de vie qu'ils crurent convenir le mieux à leur condition & à leur origine; tels sont les Arabes Bedouïns dont il est ici question, lesquels ont succédé aux anciens Ismaëlites, habitans des deserts d'Arabie, que l'Ecriture appelle aussi Cedareniens, Agareniens, & quelquefois les Fils de l'Orient; les mêmes enfin que les Auteurs Profanes ont appellés Nomades, & Scenites, à cause de leur genre de vie, & de leur continuel campement sous des tentes; M. d'Herbelot prétend que les Arabes du Desert surpassent les autres Arabes en subtilité d'esprit, ce que ceux qui ont voïagé dans le Levant auront de la peine à lui accorder. Quoiqu'il en soit, les uns & les autres sont fort entêtés de la noblesse de leur extraction, singu-

ne, qu'ils prétendent tirer d'Ismaël fils d'Abraham & d'Agar; Cette illustre naissance dont ils se piquent extrémement, ne leur permet pas d'exercer les Arts Mechaniques, ni de cultiver la terre; ils ne travaillent point du tout, leur emploi est de monter à cheval, de nourrir leurs troupeaux, & de faire des courses sur les grands chemins : ils s'allient rarement aux Turcs, & aux Maures, (qu'ils considerent d'ailleurs comme leurs bâtards, & comme les usurpateurs de leur

gulierement ceux qui croïent descendre d'Ismaël en ligne directe, comme le prétendent nos Arabes Bedouïns, qui soutiennent que c'est en leur personne que s'accomplit la prédiction faite à Agar par un Ange dans le desert, touchant Ismaël son fils & sa posterité, prédiction conforme à la promesse que Dieu fit à Abraham, qu'Ismaël seroit le pere d'un grand Peuple, &c. Pour juger si les Arabes du desert sont bien fondés dans leur prétention, nous rapporterons ici ce que l'Ecriture nous apprend là dessus dans le XVI Chapitre de la Genese: *Dixitque Angelus Domini*, &c. *multiplicans*, *inquit*, *multiplicabo semen tuum*, *& non numerabitur præ multitudine. Ac deinceps*: *Ecce*, *ait*, *concepisti*, *& paries filium*: *vocabisque nomen ejus Ismael*, *& hic erit ferus homo*: *manus ejus contra omnes*, *& manus omnium contra eum*, *& è regione universorum fratrum suorum figet tabernacula*. Tout cela semble convenir parfaitement à nos Arabes.

leur heritage,) pour ne pas déroger à la noblesse de leur extraction.

Les Arabes dont nous parlons campent ordinairement dans les deserts auprès des eaux, & des pâturages pour la commodité de leur bêtail, & n'habitent point dans les villes ni dans les lieux où ils puissent être surpris, parce que leurs voleries les rendent ennemis de toutes sortes de Nations. Cela n'empêche pas qu'ils ne soient hospitaliers, bons & civils à leur maniere, & qu'ils ne gardent beaucoup de fidelité aux Etrangers, qui vont à eux de bonne foi: ils vivent sans façon & sans contrainte, peu de chose leur suffit pour vivre (comme ils disent) à la Bedouïne. Ce mot excuse tout, & leur tient lieu de tous les complimens, & de toutes les céremonies, ausquelles on est assujetti parmi les Nations polies & civilisées.

Les Arabes dont nous parlons, n'ont point de Roïaumes dont ils soient absolument les maîtres; mais ils sont gouvernés, comme j'ai dit, par des Emirs particuliers qui n'obéïssent point d'ordinaire les uns aux autres, à moins qu'ils ne soient d'une même famille. On a cependant donné la qualité de Roi des Arabes;

bes, au Prince de ceux qui ſont dans les deſerts, d'entre le Mont Sinaï & la Mecque, auquel les Turcs païent un tribut annuel, crainte qu'ils ne pillent la Caravanne des Pelerins de la Mecque, parce que cet Emir commande à une plus grande quantité d'Arabes, dans un païs plus étendu, & qu'il a beaucoup plus d'autorité que ceux qui ſont dans la Syrie, dans la Paleſtine, & dans les autres païs de l'Aſie & d'Afrique. Les Cheikhs obéïſſent aux Emirs. Ce ſont comme des Seigneurs particuliers, qui commandent à une moindre quantité d'Arabes devoüés à leurs familles, qui leur tiennent lieu de ſoldats, de ſujets & de domeſtiques. Ce mot Cheikh ſignifie Ancien, ou Vieillard; ils donnent auſſi cette qualité aux gens de Lettres, & à ceux qui ont quelque autorité ſur le Peuple, quelque jeunes qu'ils ſoient: ce qui ne s'accorderoit pas trop avec la ſignification propre du mot; mais comme c'eſt leur coûtume de donner le gouvernement aux plus âgés, ils ſuppoſent que s'ils ne ſont pas vieux par l'âge & par l'experience, ils le ſont par leur nobleſſe, & par le droit que la naiſſance leur a donné de commander aux autres.

Les

Les Arabes n'ont point d'autres armes qu'une lance, une épée, une masse de fer, & quelquefois une hache; ils ne se servent point de pistolets, de mousquets, ni de fusils, & moins encore de canons pour faire la guerre: ils ne se mettent point en peine non plus de se fortifier dans les villes, d'attaquer ou de se défendre dans les formes militaires; le bruit de la poudre les épouvante; ils abhorrent les armes à feu, & ne peuvent presque comprendre qu'elles puissent tuer les hommes sans les toucher. Ils sont bien montés ordinairement, & ils n'attaquent gueres, s'ils ne sont assurés de vaincre: ils se rendent toûjours les maîtres de la campagne, & la vîtesse dont ils décampent, quand le poste ne leur est pas avantageux, fait qu'il est mal aisé d'en venir à bout. On les a battus quelquefois, mais on n'a jamais pû les détruire. Le Grand Seigneur les laisse vivre dans son Empire, comme il leur plaît; & quand il en a besoin pour châtier quelques rebelles de leur voisinage, il les prie honnêtement de marcher; il leur fait même des presens pour cela, sans quoi ils mépriseroient ses ordres. Ces Emirs envoïent aussi quelques presens au Grand Sei-

Seigneur des plus beaux chevaux qui se rencontrent chez eux, & des autres raretés de leur païs; leurs voisins n'aiment pas à les avoir pour ennemis, & ils les ménagent par toutes les marques d'honnêteté & d'amitié qu'ils peuvent leur donner, afin d'entretenir la liberté du commerce, & la sûreté des chemins.

Il y a une infinité de Princes, & de familles Arabes, qui sont dispersées dans la Syrie, la Mesopotamie, la Palestine, les Arabies, l'Egypte, & la côte d'Afrique. On jugera par ce que je dirai de celles que j'ai connuës, que celles dont je ne parlerai pas, vivent à peu près de la même maniere.

Outre les Arabes Bedouïns, qui demeurent dans les deserts d'Egypte, & qui sont de la même race & de la même qualité de ceux dont je viens de parler, il y a une autre race de Bedouins, qui se sont habitués dans la ville d'Alexandrie d'Egypte, qui vivent à peu près comme ces Bohemiens, qu'on appelle en France Egyptiens. Ils campent entre le rivage de la mer & les murailles de la ville sous des tentes, où les hommes, les femmes, les enfans, & leurs bêtails logent ensemble, comme s'ils é-

 toient

toient en pleine campagne. Les femmes n'ont qu'une grande chemiſe bleuë pour tout habillement; les hommes & les gârçons un peu avancés, s'en font une d'une piece de bouracan blanc, & les petits enfans vont tout nuds dans quelque ſaiſon que ce ſoit.

Ces Bedouïns d'Alexandrie n'ont preſque point d'autre mêtier pour gagner leur vie que le loüage de leurs bourriques: c'eſt la ſeule voiture dont les Marchands Etrangers peuvent ſe ſervir dans les villes d'Egypte, pour aller à leurs affaires un peu éloignées; ils menent toûjours ces ânes au galop, & le Bedouïn qui court après, ne quitte preſque jamais la croupe, qu'il pique de tems en tems d'un aiguillon de bois. Il y a très-peu de Marchands en ce païs-là, qui n'aïent de ces jeunes Bedouïns pour ſervir dans leurs maiſons, ils ſont fidelles, & parlent la langue franque; c'eſt pour eux une grande commodité d'avoir ainſi des Truchemens en la perſonne de leurs domeſtiques, dont la plûpart parlent fort bien encore le Provençal.

Les Arabes, qui ſont dans l'Afrique, n'ont pas le même avantage que ceux d'Aſie, ils ſont mêlés entre les Maures,

&

& les peuples de la Numidie, du Biledulgerid, & des autres païs Meridionaux, dont ils prennent les habitudes & la maniere de vivre. Ceux qui sont dans le voisinage d'Alger, de Tunis, & de Tripoli, sont traités par les Turcs de la même façon qu'ils ont accoûtumé de traiter les Maures, c'est-à-dire avec beaucoup d'inhumanité, l'éloignement de leur centre affoiblit extrémement l'autorité qu'ils auroient par tout ailleurs. Il n'y a que leur langage qu'ils conservent dans toute sa pureté, & qui est le même que celui des Arabes Orientaux.

Il y a encore une autre Nation dans la Syrie & dans la Palestine, qui vit à peu près comme celle des Arabes Bedouins (excepté que leurs tentes sont faites de toile blanche). On les appelle a Turkmans: ils demeurent à la campagne, obéïssent au Grand Seigneur, & font un

 trafic

a Turkmans ou Turcomans, c'est-à-dire semblables aux Turcs, ce qui se doit entendre par rapport à leur origine, qui est à peu près la même que celle des Turcs, selon les Auteurs Orientaux. En Syrie on les appelle Amediens, parce que dès l'onziéme siecle un Calife arrêta les conquêtes des Turcomans, les chassa de la Mesopotamie, & les obligea de se retirer dans la Medie. Je parlerai plus particulierement des Amediens dans mon *Voyage du Mont Liban*.

trafic de toute ſorte de bêtail, dont ils s'enrichiſſent. Ils ſont propres dans leur Camp, couchent ſur de bons lits, mais ils ſont plus ſobres & plus ménagers pour la bouche que les Arabes, & mieux habillés auſſi. Ils ne volent point ſur les grands chemins, au contraire ils reçoivent agréablement tous ceux qui s'arrêtent chez eux, les logent & les nourriſſent ſans qu'il leur en coûte rien, & ils ſont d'un grand ſecours aux Etrangers qui voïagent dans leur païs, où il n'y a ni cabaret, ni hôtellerie. Les Orientaux diſent qu'il faut manger chez les Arabes, & coucher chez les Turkmans, pour marquer la bonne chere des uns & la commodité qu'on trouve chez les autres.

Au reſte tous ces Arabes vivent dans une ſi grande indifference *, qu'ils ſe ſoucient moins de connoître leur race que celle de leurs chevaux, à laquelle ils donnent

* M. d'Herbelot ne convient pas de cette indifference, il veut que tous les Arabes Iſmaëlites recherchent curieuſement & conſervent avec ſoin leurs genealogies, ce qui eſt difficile à croire, du moins à l'égard des Arabes du Deſert, qui ne ſe mettent gueres en peine que de la filiation generale de la Nation, qu'ils font remonter juſqu'à Iſmaël dont ils ſavent aſſez bien l'hiſtoire, &c.

nent beaucoup d'application: Il n'y a parmi eux que les Cheiks & les Emirs qui prennent quelque soin de connoître leur Génealogie. Je reserve tout ce qu'il y auroit de particulier à dire là-dessus pour les Chapitres suivans, ne m'étant proposé dans celui-ci que de toucher en général ce qui peut servir d'introduction à notre sujet.

Les Princes qui gouvernent ces Arabes, sont de plusieurs noms distingués, & sortent de differentes Maisons illustres dans la Nation. Je laisse celles que je n'ai pas connuës, pour m'attacher à celle de l'Emir Turabaye, avec qui j'ai demeuré assez long-tems pour la connoître, pour m'instruire de son gouvernement, & de toutes les autres choses dont je parlerai dans la suite.

Il n'y a proprement d'Esclaves parmi les Serviteurs des Emirs que des Negres, qui naissent dans le païs d'autres esclaves, ou ceux qu'ils achetent d'ailleurs, ou dont on leur fait present. Les Negres, que nous appellons Maures, sont appellés des Arabes *Aabd*, nom qui signifie également serviteur, & esclave dans le vulgaire: mais comme dans ce païs-là, aussi bien qu'en Espagne & en Portu-

tugal, on se sert d'Esclaves ; plusieurs croient qu'on ne doit expliquer ce mot que par celui d'Esclave: ce qui ne se doit seulement entendre que pour la fonction, parce qu'on n'a des Serviteurs & des Esclaves que pour servir: il seroit pourtant fort bien appliqué aux Negres, parce qu'ils naissent Esclaves en quelque part qu'ils soient hors de chez eux Ils ne parviennent à aucune autre charge qu'à celle d'Eunuque de quelque Dame de qualité: On choisit les plus laids & les plus difformes pour les mettre à cet usage, tant pour relever la beauté des femmes dont ils doivent être les compagnons inséparables, que pour ôter aux moins vertueuses les sentimens fragiles qu'elles pourroient avoir pour d'autres, qui seroient mieux faits.

Il est vrai que ces Eunuques n'ont autre chose de l'Esclave que le nom, car d'ailleurs ils jouïssent d'une entiere liberté pour tout le reste, & ils ont ordinairement toute sorte de credit dans la maison de ceux qu'ils servent; ils sont traités fort doucement, pour peu qu'ils soient raisonnables, & qu'ils aïent les inclinations honnêtes. Quand ils ne le sont pas, on se contente de les abandonner pour toute punition.

CHA-

CHAPITRE II.

De l'Emir Turabeye, Prince & principal Chef des Arabes du Mont Carmel; De sa Famille, & de son Gouvernement.

TURABEYE est un mot Arabe, qui signifie Poudre, ou Poussiere. C'est le nom de la famille des Princes de cette Nation, qui sont établis dans le Mont Carmel depuis un fort long-tems; elle a succedé à d'autres Seigneurs qui le possedoient avant ces Arabes. On n'a jamais su me dire dans quel tems ils ont commencé à regner; ni combien d'années leurs prédecesseurs ont été les maîtres de cette partie de la Galilée: c'est pourquoi je ne saurois parler ici que de l'état present de cette famille, & de ce que j'ai remarqué dans son Gouvernement, & dans ses manieres de vivre.

Ces Emirs ou Princes étoient au nombre de dix-huit, tant freres, cousins germains, que neveux, qui gouvernoient successivement le païs, par l'élection du plus ancien de la branche aînée, à la place de celui qui étoit mort. L'E-

mir Mehemet ſucceda à l'Emir Deben, ſon frere aîné, qui mourut en l'année 1660. C'étoit un homme d'eſprit, & d'un merite ſingulier; mais il n'étoit pas auſſi traitable que ſon cadet m'a paru l'être durant le tems que j'ai été chez lui.

L'Emir Mehemet étoit fort petit, & ſi maigre, qu'il n'avoit, pour ainſi dire, que la peau & les os, il trembloit inceſſamment de tous ſes membres, & ne raiſonnoit quelquefois qu'à propos interrompus, quand l'operation de l'Opium & du Berge le travailloit. Il en uſoit avec excès, & ne ſe nourriſſoit que de fruits cruds & de café; & tout ſon entretien & ſon occupation ne conſiſtoient qu'à fumer du tabac depuis le matin juſqu'au ſoir, & à rêver au milieu de ſes Courtiſans, en râclant & rognant un bâton blanc avec ſon coûteau.

Il ne laiſſoit pas de donner audience aux Etrangers, & de répondre juſte & de fort bon ſens aux propoſitions qu'on lui faiſoit; mais il faloit prendre ſon tems pour cela, ſes Courtiſans le laiſſoient rêver, & s'entretenoient entre eux juſqu'à ce que l'Emir leur donnât lieu de lui parler. Il avoit l'ame belle & gene-

reu-

reuse, & les inclinations portées au bien: son humeur étoit douce & liberale. Il vivoit moralement bien, & il regnoit dans le cœur de ses Sujets par la douceur, abhorrant le sang & toute sorte de violence; & quoique le plus rude châtiment n'aboutît chez lui qu'à faire mettre les entraves d'un cheval à celui qui auroit merité une punition plus rigoureuse, il étoit fort craint, promptement obéï, & servi avec tout le respect & toute la soumission possible. Il vivoit bien avec les Pachas de son voisinage, & ils ne lui envoïoient jamais des gens par civilité, ou pour affaires, qu'il ne les renvoïât avec des presens d'habits, & des chevaux, outre la bonne chere & les caresses qu'il leur faisoit dans le Camp. Il étoit d'un accès facile, homme de parole, & brave dans les occasions. Il étoit marié à une très-belle femme, fille d'un autre Emir de grande consideration, de laquelle il n'avoit point d'enfans; il auroit pû la repudier, & en prendre une autre; mais il l'aimoit trop pour cela: elle étoit fort vertueuse, & avoit tant de complaisance pour le Prince son époux, que sans lui rien demander, elle s'attiroit tous les jours de nouveaux

presens, en or, en argent, & en pierreries, dont elle faisoit part aux femmes qui la servoient, & à ses autres domestiques, ainsi qu'à ceux de son mari.

Ce Prince demeure ordinairement campé dans le Mont Carmel sous ses tentes, environnées de celles de ses Sujets, & toûjours au milieu des autres Emirs, qui en sont éloignés d'une ou de deux lieuës à l'entour.

Il tire le revenu des villages, & de tout ce qui aborde dans les ports de sa dépendance, dont le Grand Seigneur ne lui demande rien; à condition qu'il tiendra les chemins libres, & fera escorter les Courriers & les Caravanes des Marchands qui passent dans son païs. Autrefois les Arabes dépouilloient les Courriers du Grand Seigneur, qui alloient dans les Provinces de son Empire, & ils déchiroient leurs dépêches; mais cela n'arrive plus, depuis que le Sultan a donné ou confirmé ce gouvernement à l'Emir Turabeye, & qu'il l'a honoré de la qualité de Sanjak [a] Beghi; c'est-à-dire qu'il a le droit de faire combattre ses Troupes sous les étendarts du Grand Sei-

a Sangiak en Turc signifie banniere & étendart; Sangiak beghi, Seigneur de banniere; &c.

Seigneur, d'arborer un Toug, ou queüe de cheval, & d'avoir un certain nombre de hautbois, des tambours, des trompettes & des tymballes à la maniere des Pachas, qui en ont une plus grande quantité.

Quoique l'Emir Turabeye ne soit obligé à aucune redevance envers le Grand Seigneur, à cause de son gouvernement, qui lui est en quelque façon héreditaire, la Cour Othomane n'osant pas refuser son agrément aux successeurs de cet Emir; il ne laisse pas d'envoïer de tems en tems quelque present considerable en chevaux, & en chameaux, lorsqu'il en a d'une beauté & d'un prix extraordinaire: mais il n'envoïe aucun Arabe pour les presenter, parce que cette Nation ne se fie point aux Turcs, & ne veut pas se mêler avec eux pour quelque raison que ce soit. Ainsi ces Princes font remettre leurs presens à quelque Pacha de leurs amis, qui prend le soin de les faire passer à Constantinople. Les autres Emirs de cette famille campent à une ou à deux lieuës éloignés les uns des autres, avec une quantité d'Arabes dévoüés au service de chaque maison particuliere, dont ils s'appellent serviteurs, pour se distinguer

entr'eux ; & ce sont proprement les Troupes que chacun de ces Emirs commande quand ils combattent.

Celui des Emirs, qui est pourvû de la dignité de Sanjak Beghi, s'appelle parmi eux l'Emir tout court, les autres à qui on donne la même qualité d'Emir, sont distingués par leurs noms; ils obéissent au premier, & se rendent auprès de sa personne avec leurs Maisons, au premier ordre, lorsqu'il s'agit de quelque expedition: de sorte que quand ils sont tous ramassés, & joints ensemble, ils font un corps de quatre à cinq mille combattans; ce qui n'est pas peu de chose pour un païs d'environ quarante lieuës de circuit.

Outre les Arabes, qui composent la milice de l'Emir, il y a des Chrétiens & des Maures, qui habitent les villages du Carmel, qui cultivent la terre, & en recueillent les fruits; c'est ce qu'ils appellent *Rabaya* ou les Sujets de ce Prince: ils vivent doucement sous sa domination, en païant quelque chose au Cheïkh, que l'Emir commet à chaque village pour recevoir ses droits & ses revenus; ils sont grands ou petits selon que la recolte des grains est bonne ou mauvaise.

Les revenus de ce Prince ne sont pas con-

considerables: tout ce qu'il retire des villages & de ses Doüannes, ne sauroit monter à plus de cent mille écus tous les ans; il est vrai aussi qu'il ne fait presque point de dépense; il ne donne aucune solde à ses troupes. Le bled & la viande ne lui coûtent rien; il nourrit presque toutes les familles de son Camp de ce qui sort de sa cuisine: les Officiers qu'il emploïe ont leurs droits reglés. Il y a très-peu d'Arabes qui n'ait des troupeaux, & qui ne fasse quelque trafic de son bêtail: ainsi ils ne manquent de rien dans une condition qui nous paroîtroit miserable, autant qu'ils la trouvent douce, & pleine de tranquillité. La principale richesse de ces Emirs ne consiste qu'en chevaux, en chameaux, en bœufs, en moutons, en chevres, & en grains. Ils en troquent sur les ports de mer contre du café, du ris, des légumes, des toiles, du drap, & d'autres choses qu'ils n'ont pas chez eux; & outre ce qui leur en faut pour leur subsistance; ils en vendent encore, dont ils gardent l'argent dans leurs coffres, jusqu'à ce qu'ils aïent occasion de l'emploïer utilement. Ils changent en or tout l'argent monnoïé qu'ils ont de reste, & le tiennent caché dans leurs

tentes; ils en accumulent tant peu à peu, qu'insensiblement ils trouvent chez eux des sommes considerables, lorsqu'ils ne veulent pas les emploïer en bêtail, qui est leur grand fonds, & le plus solide.

L'Emir Turabeye professe la Religion Mahometane de bonne foi, & sans l'approfondir beaucoup; il n'y a chez lui ni Mosquée, ni aucun Ministre de cette Loi, & l'on fait la priere dans les tentes ou dehors; chacun des Emirs a un Secretaire qui écrit ses dépêches & ses commandemens, & quelquefois ils en ont deux qui leur servent aussi de Ministre, ou d'Imam, quand ils veulent prier Dieu en commun; ce qui n'arrive gueres que les Vendredis, & les jours du Ramadan, qui est le mois destiné à leur Jeûne.

L'Emir juge souverainement de tous les differens qui naissent parmi ses Sujets, & entre les autres Emirs de sa Famille. Il arrive rarement qu'ils punissent de peine capitale. La plus ordinaire est la pécuniaire, quand le cas le mérite, comme nous le dirons ailleurs.

L'Emir Turabeye n'a aucune maison dans le Mont-Carmel, si ce n'est un beau

beau Palais, bâti autrefois par l'Emir [a] Fekhreddin, Prince des Druses, qui y avoit regné quelque temps, où il pourroit être logé fort commodément, s'il vouloit faire quelque dépense pour le réparer; les appartemens sont grands, commodes, magnifiques, & disposés à leur usage d'une maniere fort agréable: mais outre que les Arabes ne sauroient s'accoûtumer à être enfermés, ils sont toûjours dans la défiance des Turcs, ils craignent d'être surpris par leurs voisins, & ils aiment mieux se tenir à la campagne. Ainsi ce beau Palais se détruit peu à peu faute de réparations.

Ces Emirs ne sont servis que par les mêmes Arabes qui campent autour de leurs Tentes: leurs femmes & les filles servent aussi les Princesses; ses jeunes garçons servent à presenter du café & du tabac

a L'Emir Fekhreddin, Prince des Druses, autrefois Souverain sur le Liban, & Maître de la Syrie maritime, grand Protecteur des Chrétiens, &c. C'est le même que le Sultan Amurath IV. fit mourir. Les Emirs ses Successeurs possedent encore un fort beau Domaine dans l'Antiliban du côté de Baruth & de Seyde. Ainsi ce que dit M. d'Herbelot, dans l'article des *Druses*, que leurs Emirs furent tous soumis & dépouillés par le Pacha du Caire en 1584. n'est pas exact.

bac à ceux qui visitent l'Emir ; on y voit rarement des Esclaves achetés, comme il y en a en Turquie & en Barbarie, à moins que quelques Corsaires ne viennent échoüer sur leurs côtes, ou qu'ils ne se laissent prendre par les Arabes. Alors ils se les vendent les uns aux autres à fort bon marché.

CHAPITRE III.

De la Religion des Arabes.

JE n'aurai pas beaucoup de choses à dire sur la Religion des Arabes, qui est la même que celle des Turcs ; les uns & les autres suivent la Loi de Mahomet, avec plus ou moins d'exactitude & de superstition ; elle est déja si connuë par tout ce que tant d'Auteurs en ont écrit, qu'il me paroît presque inutile de toucher ce sujet ; je m'attacherai seulement à ce que les Arabes pratiquent de particulier ; je parlerai de leurs superstitions & de leurs usages dans un autre Chapitre ; il suffira pour celui-ci de remarquer la maniere dont ils en usent sur la regulari-

larité de leurs exercices, & sur l'observance de cette Religion.

Les [a] Arabes ne s'appliquent gueres à approfondir les Mysteres de l'Alcoran : il n'y a ordinairement que les Emirs, les Chcikhs, & leurs Secretaires, qui sachent lire & écrire: le peuple se contente d'écouter ce qu'on leur en dit par occasion, & ne fait consister les preceptes de

a Quoique les Arabes du Desert, dont il est ici question, soient plus grossiers que les autres Arabes, il s'en trouve cependant d'assez spirituels, & qui se piquent de bien savoir leur Religion : celui, par exemple, dont les Auteurs Musulmans parlent, qui étant interrogé comment il pouvoit tant savoir de Hhadîts, ou de traditions de Mahomet, répondit; c'est que je suis semblable au sable du desert qui boit toutes les gouttes de pluye qui tombent, sans en perdre une seule: & cet autre, lequel interrogé comment il savoit qu'il y a un Dieu, de la même façon, répondit-il, que je connois par les traces marquées sur le sable, qu'il y a passé un homme, ou une bête; ajoutant que le Ciel avec ses Astres lumineux, la Terre avec ses productions, & la Mer avec ses flots, &c. font assez connoître l'existence, la grandeur, & la puissance de Dieu. Enfin un autre Arabe Bedouïn étant interrogé sur le même sujet, répondit: l'Aurore a-t-elle besoin de flambeau pour être vûë? Ce même Bedouïn voulant consoler un de ses amis sur quelque grande affliction, lui dit ces paroles: Il n'y a point d'autre recours ni d'autre refuge contre Dieu, que Dieu même.

de cette Loi, qu'à la Circoncision, au jeûne & à la priere; ils suivent au surplus la Loi de Nature, dans laquelle ils vivent moralement bien, reconnoissant d'ailleurs l'unité & l'immensité de Dieu, la recompense & la felicité dont les Bienheureux joüiront en l'autre vie, & les peines éternelles qui sont destinées aux méchans, de la maniere que Mahomet en a parlé.

Ils font circoncire leurs enfans mâles, lorsqu'ils sont dans un âge à pouvoir s'en ressouvenir: on en assemble une quantité pour le jour destiné à cette ceremonie, qui n'est pas grande parmi les Bedoüins: leurs parens les tiennent assis sur leurs genoux, tandis qu'un Barbier aïant arrêté le prepuce dans une espece de pincette, appropriée à cette operation, coupe avec son rasoir tout ce qui passe pardessus, & y met ensuite des poudres astringentes pour arrêter le sang, & pour cicatriser la plaïe, les assistans leur mettent du miel ou des confitures dans la bouche, pour les appaiser. On fait joüer les haut-bois, & battre les tambours, quand ils en ont, tant pour les divertir, que pour empêcher que les pleurs & les cris n'épouvantent, ou ne dégoûtent les au-

autres; car souvent cette crainte a été la cause que des hommes de quarante ans n'avoient pas encore été circoncis, & qu'ils ont été contraints par les Magistrats de se trouver parmi cette jeunesse, pour s'acquitter de leur obligation: ces jeunes enfans vont gaïement à la Circoncision, parce qu'ils n'en connoissent pas la douleur; & par le plaisir qu'ils ont de se voir revêtus pendant quelques jours de leurs plus beaux habits; les parens les adoucissent par quelque petit present, & par toutes les caresses qu'ils peuvent leur faire. Ils ne leur donnent point le nom dans le tems de la Circoncision; les peres les nomment comme il leur plaît dès le moment de leur naissance.

Les enfans des Emirs, des Cheikhs, & des autres personnes considerables, sont circoncis à peu près de la même façon, si ce n'est que les preparatifs sont plus grands, & les habits plus magnifiques: ils donnent à manger splendidement à ceux qui assistent à la ceremonie, à ceux qui viennent leur faire des complimens, & au peuple qui vient leur faire honneur & grossir l'assemblée: ils reçoivent aussi beaucoup de presens, que leurs Vassaux apportent pour témoigner leur

joïe. La Circoncision & le Mariage sont les deux principales occasions de la vie, qui donnent lieu aux réjouïssances, & aux divertissemens particuliers d'une famille.

Les Arabes jeûnent exactement les trente jours du mois, appellé *Ramadan*, & ne mangent ni ne boivent depuis le point du jour, jusques au coucher du soleil: alors ils commencent par boire de l'eau, & par prendre quelque rafraîchissement, & après avoir fait la priere, ils mangent le potage & les viandes qu'on leur a préparées, tant & aussi long-tems qu'ils veulent. Ils passent la plus grande partie de la nuit à tout ce qui leur peut faire plaisir, & ils dorment pendant le reste du jour, s'ils n'ont autre chose à faire; les jeunes gens & les vieillards peuvent se dispenser du jeûne, quand leur dévotion est au dessous de leur force: ils ne punissent pas corporellement comme les Turcs ceux qui rompent ce jeûne, & ils sont assez raisonnables pour croire qu'on n'est pas obligé à l'impossible.

A l'égard de la priere, chacun la fait en son particulier, sous sa tente, ou à la campagne, sans aucune affectation. Ils remarquent à peu près l'heure dans laquel-

quelle ils doivent la faire, & ils s'en acquittent les uns plûtôt, les autres plus tard, parce qu'ils n'ont point de tente dans leur Camp qui leur ſerve de Moſquée, ni des gens pour les y convoquer aux heures reglées, comme l'on fait plus commodément dans les villes, & dans les villages.

Mais les Vendredis, & les jours du Ramadan, les Emirs, les Cheikhs, & les autres principaux Arabes, font étendre des tapis, & des nattes au milieu du Camp, ou dans quelque lieu propre & agréable, & ils prient Dieu en commun: les Secretaires & les autres gens de Lettres qui s'y rencontrent, y font la fonction d'Imam, & s'il y en a quelqu'un qui ſoit capable de leur faire quelque exhortation, il eſt écouté avec beaucoup d'attention & de reſpect; après quoi chacun ſe retire. Les Turcs & les Maures prennent leur ablution regulierement avant que de faire leur priere: les Arabes, qui n'ont pas la commodité de trouver de l'eau à point nommé, ne ſe lavent que quand ils ſe rencontrent auprès des fontaines, & des rivieres. Ils ſe plongent quelquefois dans la mer, lorſqu'ils ont beſoin d'une purification plus for-

sorte, afin de se presenter à Dieu avec cette propreté exterieure que leur Religion demande.

Les Arabes, aussi bien que les autres Mahometans, font quelquefois des sacrifices à la naissance & à la circoncision d'un enfant, à l'entreprise de quelque affaire de consequence, pour en rendre le succès favorable, & ensuite de quelque péril dont ils seront échappés. Ils les font indifferemment sur les lieux où ils se trouvent, dans leurs maisons, aux champs, & sur le sujet auquel ils veulent attirer quelque bénédiction. Tout ce sacrifice ne consiste qu'en quelques bœufs ou quelques moutons, qu'on égorge en invoquant le nom de Dieu, après quoi ils les écorchent & ils distribuent la chair aux pauvres, afin qu'ils joignent leurs prieres, & leurs intentions à celles du bienfaicteur.

Les Chrétiens sont fort bien traités sous la domination de ces Arabes, ils les laissent dans une entiere liberté, & ne se mêlent aucunement de nôtre Religion, ni de nos exercices. Il n'y a point de danger chez eux à cet égard, comme il y en a parmi les autres Mahometans, qui font quelquefois des avanies à ceux

qu'ils

qu'ils accusent d'avoir dit du mal de leur Loi. Ils parlent souvent de Dieu, fort peu de la Religion, parce qu'ils n'en sont gueres bien instruits, & ils vivent dans une grande retenüe sur les vices qui causent tous les déreglemens de nos mœurs, comme l'on verra dans le Chapitre de celles des Arabes; ils ont de la fidélité dans leur Camp & dans leur commerce, quoique ce ne soit pas un crime parmi eux de voler & de dépouiller les passans, non plus qu'aux Européens d'aller à la chasse, & aux Armateurs de prendre sur mer les vaisseaux de leurs ennemis.

Une des raisons pour lesquelles les Arabes n'affectent pas une trop grande regularité dans leur Religion, (outre que leur état & leur vie champêtre ne leur permettent pas de s'appliquer à l'étude, pour en approfondir les mysteres, & les préceptes) c'est qu'ils comptent beaucoup sur les mérites de Mahomet, leur Prophete & leur compatriote, qui doivent suppléer, selon eux, à tous les défauts, & à toutes les nullités qu'il peut y avoir dans l'accomplissement de leurs obligations. Quoique les Turcs disent, pour montrer qu'ils sont plus religieux observa-

teurs

teurs de leur Loi que les autres, que Mahomet voïant du relâchement parmi les Arabes, déclara qu'il étoit véritablement issu de cette race, [a] mais qu'elle avoit dégeneré, & ne meritoit pas d'être au nombre de ses sectateurs.

CHAPITRE IV.

De l'hospitalité des Arabes dans leur Camp, & de celle de leurs Vassaux dans les villages qu'ils habitent.

CEux qui n'ont vû les Arabes que sur les grands chemins, & qui ne les connoissent que par leurs rapines, auront de la peine sans doute à s'imaginer qu'il

a Mahomet est véritablement issu de la race des Arabes Ismaëlites, selon tous les Auteurs Orientaux. Il nâquit à la Mecque dans une des plus anciennes Tribus du Païs. Son pere, disent ces Auteurs, étoit Abdallah, petit fils d'Abdal [illegible], & arriere-petit fils de Haschem. La genealogie du faux Prophete est continuée en remontant de Haschem jusqu'à Adnam, & d'Adnam jusqu'à Ismaël fils d'Abraham, en avoüant cependant que d'Adnam à Ismaël les traditions ne sont pas si sures & si authentiques que celles de la descendance depuis Adnam jusqu'à Mahomet.

qu'il y ait de la bonne foi & de l'hospitalité parmi eux : mais ils ne trouveront point si étrange qu'ils fassent des courses sur les passans, s'ils considerent que c'est le seul partage qui est échu à leur origine, & qu'ils se contentent de prendre les biens & les hardes sans faire aucun outrage aux gens qu'ils dépouillent, à moins qu'ils ne soient blessés par ceux qu'ils attaquent; car alors ils ne pardonnent pas le sang, & ils tuent tout ce qu'ils peuvent attraper. Mais quand on va chez eux de bonne foi, on y remarque des choses qui peuvent faire honte aux Nations de l'Europe, où l'on ne sauroit, pour ainsi dire, vivre qu'à force d'argent. Il n'en est pas de même chez les Arabes: un Etranger n'est pas plûtôt arrivé à leur Camp, qu'on le reçoit sous une tente ; un Arabe ne peut lui donner qu'une natte pour s'asseoir, & pour se coucher, parce qu'ils n'ont point de meubles plus commodes & plus précieux, à moins que sa qualité, ou la considération qu'on aura pour sa personne, n'oblige l'Emir, ou quelque Cheikh, à lui envoïer des matelats, des coussins, & des couvertures; mais il ne lui manque rien pour l'accueil & pour la bonne chere. Il

eſt entierement défraïé; ſes valets & ſon équipage ſont traités avec le même ſoin, ſans qu'il lui en coûte autre choſe pour tout remercîment, qu'un Dieu vous le rende, lorſqu'il prend congé pour ſe remettre en chemin. Ils commencent à recevoir l'Etranger par une infinité de complimens réïterés, pour lui témoigner la joie qu'ils ont de ſon arrivée; ils lui demandent de tems en tems l'état de ſa ſanté, l'Etranger y répond à ſa maniere; & après qu'ils l'ont fait aſſeoir, on lui apporte à manger. On lui ſert du café, & enſuite on lui preſente du tabac. Ils l'entretiennent le plus agréablement qu'ils peuvent, tandis que les femmes préparent les viandes neceſſaires pour le regaler, & que d'autres gens prennent le ſoin d'accommoder les chevaux, de ranger le bagage, & de pourvoir à toutes les choſes dont lui, ſa compagnie, & ſes domeſtiques peuvent avoir beſoin. On vient enſuite ſervir à manger; chacun prend ſa place autour des jattes pleines de ris, de potage, & des viandes qu'ils ont accommodées à leur maniere; perſonne ne parle durant le repas, & après qu'on a mangé, on porte le reſte aux domeſtiques; enſuite on ſert en-

encore du café & du tabac, & la conversation continue jusqu'à ce qu'il leur prenne envie de dormir ; alors chacun se retire chez soi, & on laisse l'Etranger avec ses gens dans une pleine liberté.

Si cet Etranger ne s'en va pas le lendemain, & qu'il veuille demeurer quelques jours dans le Camp, on a soin de le faire déjeûner dès qu'il est levé ; il reçoit des visites, on le méne à la chasse, aux exercices de la lance, à la promenade, aux villages, aux Camps des autres Emirs, & par tout où il peut trouver quelque divertissement ; il trouve par tout des gens qui le caressent, & qui lui témoignent de l'amitié, & quand il veut poursuivre son voïage, il remercie ses hôtes, & il monte à cheval avec ses gens sans autre céremonie. Alors on lui fait mille souhaits pour sa santé, & pour un heureux succès de ses affaires ; ils le prient de venir souvent les voir, & d'être assuré qu'il ne sauroit leur faire un plus grand plaisir.

Je croi que cela suffit pour faire connoître la maniere dont les Arabes traitent les Etrangers. Passons maintenant à ce qu'on fait dans les villages quand il y en ar-

arrive quelqu'un; car ces Païſans ſont plus ſouvent viſités que les Arabes, parce qu'ils ſont moins éloignés des grands chemins. Lorſque des Etrangers entrent dans un village où ils ne connoiſſent perſonne, ils demandent d'abord où eſt le Menzil, & qu'on les faſſe parler au Cheikh, qui en eſt comme le Seigneur, ou s'il ne l'eſt pas, il repréſente ſa perſonne, & le corps de la Communauté: après qu'on l'a ſalué, on lui ſignifie le beſoin qu'on a de dîner ou de ſouper, & de coucher dans le village. Le Cheikh témoigne alors qu'ils ſont les bien venus, & qu'on ne ſauroit lui faire un plus grand plaiſir; il ſe met à la tête des Etrangers, & les conduit au Menzil, où ils peuvent auſſi s'en aller deſcendre tout droit, ſi le Cheikh n'eſt point dans le village, & demander tout ce dont ils ont beſoin. Mais on n'eſt pas fort ſouvent dans cette peine, car dès que les villageois voïent venir des gens, ils en avertiſſent le Cheikh, qui va alors au devant d'eux, accompagné de quelques païſans, ou de ſes domeſtiques, & les aïant ſalués, il leur demande s'ils veulent dîner au village, ou s'ils deſirent y paſſer la nuit: ſi on leur répond qu'on ſe con-

contentera de manger un morceau en passant, & qu'on veuille se tenir dehors sous quelque arbre, le Cheikh s'en va, ou il envoïe ses gens au village pour leur faire apporter la collation, & peu de tems après on les voit revenir avec des œufs, du beurre, du lait caillé, du miel, des olives, & du fruit vert, ou sec, selon la saison, quand on n'a pas le tems de faire cuire de la viande: le Cheikh mange avec eux ordinairement, du moins il ne se dispense jamais de leur tenir compagnie, après quoi ils prennent congé, le remercient, & poursuivent leur route; & si c'est le soir, & qu'on veuille coucher au village, le Cheikh marche devant, & méne ses hôtes au Menzil, où ils doivent passer la nuit.

Le Menzil signifie lieu de descente: c'est un appartement bas de la maison du Cheikh, séparé de celui où il tient son ménage, s'il n'en a pas une toute entiere qui soit destinée pour loger les passans; car en ce païs-là il n'y a ni cabaret, ni hôtellerie: cet appartement est tout nud, n'y aïant ni lit, ni aucune sorte de meubles; il est disposé de maniere que la moitié de l'espace est occupée par un long & large banc de pier-

res, ou de terre, en forme d'estrade, où l'on met plusieurs nattes de jonc, sur lesquelles les passans étendent leurs tapis & leurs hardes pour coucher dessus; & l'autre moitié de ce lieu qui reste plus bas, sert à mettre les chevaux. On les attache par les pieds à des piquets, qui sont préparés pour cela, & on met ainsi les passans avec leur équipage dans un même endroit; afin qu'ils n'aient aucune inquiétude sur leurs montures, qu'ils les voïent manger & accommoder tandis qu'ils sont assis, & qu'ils se reposent, & que les valets soient toûjours auprès de leurs maîtres pour faire plus promtement tout ce qui leur est ordonné. Etant donc arrivés à la porte du Menzil, le Cheikh recommence les mêmes complimens, qu'il avoit déja faits aux Etrangers en les abordant, qui sont à peu près dans ces termes: *Vous soïez les bien venus, loüange soit à Dieu de quoi vous êtes en bonne santé; votre arrivée nous attire la benediction du Ciel; la maison & tout ce qu'elle contient est à vous, vous en êtes les maîtres.* Enfin après avoir redit plusieurs fois les mêmes paroles, les Etrangers descendent de cheval, & le Cheikh veut quelquefois lui-même tenir l'étrier de

de celui qu'il croit être le principal de la troupe, pour lui témoigner plus d'amitié & de distinction. On les fait entrer dans le Menzil, & on les entretient quelque tems debout, tandis que les villageois, aïant aidé les valets à décharger le bagage, viennent le ranger sur les nattes: le Cheikh y envoïe un tapis, des coussins, & des couvertures, s'il est assez accommodé pour en avoir chez lui; sinon il faut que les passans trouvent parmi leurs hardes dequoi y suppléer. Alors les besaces servent de coussins, ou de chevet; le hiran, qui est une piece de serge d'environ six aulnes de long, sert de matelas, (on la mèt en marchant sur la selle du cheval, pour être assis plus mollement, parce qu'elles sont de bois en ce païs-là) & s'étant couchés dessus, on se couvre avec ses hardes: voilà de quelle maniere on est logé & couché.

Le Cheikh fait d'abord apporter du café & du tabac pour regaler & pour amuser la compagnie, pendant qu'en sa presence on accommode les chevaux dans le Menzil, on les frotte, on les couvre, s'ils ont chaud, & on apporte de l'orge qu'on distribuë dans de petits sacs pour

le leur donner quand ils font repofés, & aprés qu'on les a fait boire. Il n'y a point d'auges dans ces fortes d'écuries, on attache le fac à la tête du cheval, & on le laiffe ainfi manger pendant la nuit.

Les femmes de la maifon du Cheikh, qui ont déja obfervé le nombre des gens qui font arrivés, ne manquent pas de faire tuer de la volaille, des moutons, des agneaux, ou un veau, felon la quantité de viande qu'il faudra pour fuffire aux hôtes, & à ceux qui leur feront compagnie; elles l'accommodent promtement en potage, en rôti, & en plufieurs fortes de ragoûts à leur maniere, qu'elles envoïent au Menzil par les ferviteurs du Cheikh, dans des jattes de bois, qu'ils placent en même tems fur un grand rond de paille coufuë en natte, qui eft leur table ordinaire; on met une quantité de pains plats fur le bord de ce rond, qui fervent auffi d'affiete.

Ces plats aïant été rangés avec plufieurs autres, où il y a des œufs, du fromage, du fruit, de la falade, du lait caillé aigre, des olives, & tout ce qu'ils ont à donner qu'ils fervent en même tems, afin que chacun mange felon fon goût;

goût, le Cheikh prie les Etrangers de s'asseoir autour de ce rond de paille, il s'y met aussi, avec les autres paisans les plus apparens du village, pour leur faire honneur. Ils mangent le ris dans le creux de la main; les Etrangers doivent porter des cuillieres de bois, parce qu'on n'en trouve point le plus souvent dans les endroits où ils s'arrêtent, sinon il faut qu'ils fassent comme les autres: on ne se sert point de coûteaux de table, la viande est toute coupée par petits morceaux: chacun met son mouchoir sur ses genoux en guise de serviette pour essuïer ses mains à la fin du repas, qu'on lave ensuite avec du savon.

Personne ne parle pendant le repas; on n'y sert que de l'eau à boire, jamais de vin, à moins qu'on ne soit logé chez les Chrétiens, sujets des Arabes, qui en font apporter dans des cruches, autant qu'il en faut pour mettre la compagnie en belle humeur; alors l'on chante & l'on rit, ce qu'on ne fait pas quand on n'a eu que de l'eau à boire: quand on a desservi, le Cheikh fait apporter du café & du tabac; on s'entretient serieusement pendant la soirée, jusqu'à ce qu'on ait envie de dormir. Dès que le Cheikh

s'en apperçoit, il se leve avec ses gens, donne le bon soir à ses hôtes, leur souhaitant un bon repos, & les laisse en liberté.

Le lendemain les chevaux aïant été pansés, le Cheikh vient donner le bon jour à ses hôtes, & leur fait apporter le déjeuné, tandis qu'on charge les hardes, & qu'on prépare tout ce qu'il faut pour partir. On sert encore du café & du tabac, après quoi on monte à cheval en remerciant l'hôte de sa bonne chere, & de ses honnêtetés. Le Cheikh les remercie de l'honneur qu'ils lui ont fait, les prie de le venir voir souvent, leur demande pardon de ne leur avoir pas fait un meilleur traitement, & qu'il leur plaise de recevoir sa bonne volonté. Il les accompagne avec de semblables complimens, des prieres & des benedictions pour leur santé & pour leur voïage, & les Etrangers leur répondent, en élevant la voix à mesure qu'ils s'éloignent; Dieu vous donne une belle famille avec toute sorte de biens & de prosperité, & vous rende au centuple le bien que vous nous avez fait; c'est de cette façon qu'ils se separent, & qu'ils prennent congé de leurs hôtes, sans leur rien donner: ce n'est pas

que

que si les Etrangers vouloient faire quelque present au Cheikh, ou donner quelque gratification aux domestiques, tout cela ne fut bien reçu. Les Européens, qui reçoivent de pareils traitemens dans leurs voïages, ne manquent gueres d'en user ainsi; mais ce n'est pas la coûtume des Arabes de se faire païer ce qu'ils donnent de bon cœur, & par un principe d'hospitalité.

La plûpart de ces Cheikhs sont exemts de tous impôts, à cause de la dépense qu'ils font pour loger & pour nourrir les passans: la communauté du village souffre cela agreablement pour cette consideration. Les Orientaux en general, & les Mahometans sur tout reçoivent avec plaisir tous ceux qui veulent manger à leur table. Il n'y a point de façon à faire pour cela; un Etranger qui aura faim, soit qu'il se trouve à la campagne, ou qu'il passe dans une ville, peut s'asseoir, sans ceremonie, par tout où il verra des gens qui mangent, & faire comme les autres, sans craindre d'être refusé, & se retirer en disant seulement; Dieu vous le rende: cela suffit pour toute sorte de remercîment.

CHAPITRE V.

Des Mœurs des Arabes.

CEUX qui croïent faire en un mot le portrait d'un homme feroce, cruel & brutal, en disant que c'est un Arabe, seroient bien détrompés s'ils voïoient par eux-mêmes les verités qu'ils trouveront dans ce Chapitre & dans les suivans. On donne aussi la qualité de Turc & de Barbare à ceux dont on veut exprimer la cruauté, & les mauvaises inclinations; cependant pour peu qu'on connoisse les peuples de ce nom, on revient aisément de ces fausses idées; on ne se trompe jamais quand on reflechit que le bien & le mal sont le partage de toutes sortes de Nations: nous ne sommes proprement distingués les uns des autres, que par la Religion, par les habits, par le langage, & par quelques manieres qui nous sont particulieres en apparence, & qui au fonds n'aboutissent qu'à la même fin. On reconnoît qu'elles sont communes à tous, lorsqu'on y fait un peu d'attention. Rien ne nous paroît vrai, & nous ne pouvons rien goû-

goûter, quand nôtre imagination est prévenuë: la reputation qu'on donne aux choses, en fait souvent le prix, & à moins qu'on ne les regarde avec des yeux indifferens, il est impossible d'en juger sainement.

Je laisse tout ce que j'aurois à dire sur les mœurs des Turcs & des Arabes en general: il y a quantité d'honnêtes gens dans leur païs, comme par tout ailleurs; je m'arrêterai en particulier à celles des Arabes du Desert, pour ne pas sortir de mon sujet, & je décrirai naïvement tout ce que j'en ai vû.

Les Arabes sont naturellement graves, serieux & moderés; ils affectent tant de sagesse dans leurs actions & dans leur contenance, que tout ce qu'il y a au monde de plus plaisant, ne sauroit presque les faire rire, quand ils sont parvenus à l'âge d'être mariés, & qu'ils ont la barbe assez longue pour ne paroître plus de jeunes garçons. Ils tiennent que ceux qui rient aisément pour la moindre chose, ont l'esprit foible & mal tourné, & que cet air gracieux, riant & enjoüé n'est agreable que sur le visage des filles & des jeunes femmes. Ils parlent fort peu & jamais sans necessité, toûjours

l'un après l'autre, ſans s'interrompre par aucune ſorte d'empreſſement, ce qui eſt bien oppoſé à la maniere de certaines gens qui parlent tous à là fois, & chez qui on paſſe ſouvent pour avoir de l'eſprit, quand on cauſe beaucoup. Si les Arabes voïoient cette affluence de paroles que nous emploïons dans nos complimens, & dans nos converſations, ce mouvement perpetuel de nôtre corps, ces pretendus agrémens exterieurs que nous appellons le bon air, & les geſtes qui accompagnent ordinairement nos actions; ils ne manqueroient pas de dire, qu'il y a de la folie dans notre tête. Ils ſont accoûtumés à ne faire non plus de mouvement que des ſtatuës, & s'ils pouvoient parler, pour ainſi dire, ſans remuer les lévres, ils croiroient être parvenus au plus haut degré de la ſageſſe: ils écoutent patiemment le babil des femmes, des enfans, & des grands cauſeurs, ſans les interrompre, ni leur répondre, quand même il dureroit depuis le matin jùſqu'au ſoir, ils voïent avec plaiſir les gens qui parlent vîte, d'un ton doux, égal, & qui n'eſt point précipité, qui s'énoncent aiſément, qui diſent beaucoup en peu de mots, qui ne choquent per-

personne par des paroles piquantes, qui n'emploïent ni raillerie, ni dérision, ni médisance dans les sujets de leurs entretiens. Ils prêtent beaucoup d'attention à ce qu'on leur dit, & quand quelqu'un parle dans une compagnie, ils ne l'interrompent jamais, & ne répondent que long-temps après qu'il a achevé tout ce qu'il avoit à dire.

Les conversations des Arabes sont fort honnêtes, on n'y entend rien dire de ce qu'ils croïent être contre la bienséance. Il est vrai que dans les occasions où ils doivent parler de quelque partie du corps, ils sont accoûtumés à les nommer toutes par leurs noms, & cela ne blesse pas la modestie : La médisance ne regne jamais parmi eux. Ils disent naturellement du bien de tout le monde, à moins qu'ils ne soient obligés d'avoüer les vices d'un scelerat, s'ils sont assez publics pour ne pouvoir plus les dissimuler. Ils ont même cette politesse de ne point démentir ceux qui déguiseroient la verité en leur présence, ou qui se serviroient d'une exaggeration trop forte, dans le recit de quelque histoire, qui leur paroîtroit peu vrai-semblable, ou incroïable. Ils applaudissent à ce qui nous feroit rire, & qui

qui nous obligeroit à dire d'abord qu'on ſe moque de nous, qu'on nous prend pour des niais, & que ce ſont des contes à dormir debout. La raiſon pourquoi ils en uſent ainſi, c'eſt, diſent-ils, qu'il ne faut jamais deſobliger perſonne, que le conteur ſait bien ſi ce qu'il dit eſt vrai ou faux; & que s'il ſe fait un plaiſir de le dire, pourquoi ne lui en fera-t-on pas un autre, qui ne coutera qu'un oui? que quand même la choſe ne paroîtroit pas veritable, il faut du moins faire ſemblant de croire qu'elle l'eſt, pour témoigner à un ami, ou à un étranger qu'on a de l'eſtime pour tout ce qui vient de lui.

CHAPITRE VI.

Obſervations particulieres ſur les Mœurs des Arabes.

LES Arabes & leurs Sujets vivent ſans façon, comme j'ai dit, & l'on eſt parmi eux en pleine liberté de faire honnêtement ce que l'on veut, ils ſont toûjours bons amis avec ceux qu'ils connoiſſent,

ſent, & qui de leur bon gré, ou pour des affaires les vont viſiter chez eux: ils ont une grande véneration pour le pain & pour le ſel, en ſorte que lorſqu'ils veulent faire une inſtante priere à quelqu'un, avec qui ils en ont mangé, ils lui diſent, par le pain & par le ſel qui eſt entre nous, faites cela: ils ſe ſervent encore de ces termes pour jurer en niant ou en affirmant une choſe.

Ce qu'on appelle bien acquis ou licite, eſt autant conſideré parmi eux, que le mal acquis ou l'illicite leur paroît déteſtable; ils ne mêlent point le bien gagné à la ſueur du front (pour me ſervir de leur maniere de parler) avec celui qui eſt provenu du vol, ou de l'uſure. Ils emploïent celui-ci à quelque choſe qui puiſſe lui faire changer de nature. Les Druſes * qui ne ſont gueres bons Mahometans, ne mêlent point auſſi l'argent qui vient du Turc, avec celui qu'ils auront reçu d'un Franc. Ils remarquent même ſi le ſac eſt de ceux dont les Turcs ſe ſervent; alors l'argent d'un François qui aura été dedans, en a gagné le mal, & eſt cenſé illicite; la raiſon de cela eſt qu'ils

* On ſait aujourd'hui que les Druſes ne ſont point Mahometans.

qu'ils ſont perſuadés que nôtre Roi eſt juſte, qu'il n'eſt point Tyran, que l'argent que nous avons eſt gagné licitement, par notre travail, que l'uſure eſt défenduë par notre Loi, & que celui des Turcs ne vient que des concuſſions, des tyrannies, des uſures & du ſang des pauvres; mais cela n'empêche pas qu'ils ne le prennent avec beaucoup d'avidité: ils ont des moïens pour rectifier toutes choſes.

Les Arabes ſont très-modeſtes dans leur contenance, ils ſont aſſis à terre devant les Emirs, & devant les Etrangers, & afin que leurs mains ne ſe portent, ſans y penſer, à quelque endroit indécent, ils peignent continuellement leurs barbes avec les doigts de la main droite; & ils mettent la gauche par deſſous le coude pour ſoûtenir le bras. Si un Emir, ou un Cheikh, ou un Etranger entre, ils ſe levent tous, leur cedent le haut bout, & ne s'aſſeïent jamais que les nouveaux venus ne ſoient aſſis.

La médiſance, comme nous avons dit, ni les emportemens de paroles, ne ſont point en uſage chez eux; ils diſent du bien de tout le monde; ils excuſent tout, & ils ſupportent les défauts d'autrui avec pa-

patience; lorſqu'il ſurvient quelque different entre eux, & qu'inſenſiblement ils ſe mettent en colere, ils reviennent d'abord, & ſe remontrent les uns aux autres leur devoir par de bons raiſonnemens, par des comparaiſons, & par des Sentences. Si quelqu'un par exemple s'eſt emporté juſqu'à traiter un homme de Cocu, d'excommunié, d'homme ſans honneur, qui ſont les injures les plus ordinaires, on les raccommode ſur le champ: & on les voit rarement ſe fraper, quelque ſemblant qu'ils faſſent quelquefois de tirer le poignard; enfin les Arabes ne s'enyvrent jamais, ils ne jouent que pour paſſer le tems, & ne jouent jamais d'argent; ils ſe traitent avec reſpect, & avec civilité; ainſi ils ſont toûjours bons amis, & ils vivent enſemble avec une grande union.

Il n'y a parmi eux que la haine du ſang, qui eſt irreconciliable: par exemple, ſi un homme en a tué un autre, l'amitié eſt rompuë entre leurs familles, & toute leur poſterité; elles n'ont plus de communication enſemble, plus de commerce, ni d'alliance; ſi elles ſe trouvent dans quelque interêt commun, ou s'il

s'il y a quelque mariage à propoſer, on répond honnêtement, vous ſavez qu'il y a du ſang entre nous, cèla ne ſe peut pas, & nous avons nôtre honneur à conſerver. Ils ne pardonnent pas là-deſſus, juſqu'à ce qu'ils ſoient vangés; mais ils ne s'empreſſent point pour cela; ils attendent leur tems, & l'occaſion de le faire bien à propos; c'eſt encore une raiſon qui les oblige de bien vivre enſemble, & à bannir de chez eux tout ce qui les peut porter à ces ſortes d'excès.

Les Arabes croïent quelquefois que quand on crache, c'eſt par mépris: ils ne le font jamais devant leurs ſupérieurs; ils ne ſe mouchent point, non plus que les Turcs, & leurs mouchoirs ne ſervent qu'à eſſuïer les mains, ou le viſage; ou à mettre ſur les genoux pour peigner leur barbe; ou quand ils mangent au lieu d'une ſerviette. En Barbarie, & dans certaines villes de l'Empire Othoman, on donne de petites taſſes pleines d'eau pour cracher dedans.

Malgré la prévention les Arabes ne ſont pas naturellement cruels, & il eſt rare que les Princes de cette Nation faſ-

ſent

ſent mourir quelqu'un ; ils haïſſent les Turcs comme des uſurpateurs du païs qu'ils poſſedent, & parce qu'ils ſont toûjours leurs ennemis, ils ne ſe pardonnent point, & ſe traitent, comme l'on dit, de Turc à Maure.

Ce qu'il y a de plus malhonnête parmi eux, c'eſt de lâcher des vents, c'eſt une eſpece de crime que d'en faire volontairement. Lors qu'il leur en échappe par malheur dans quelque compagnie, ils ſont regardés comme des gens infames, avec qui l'on ne veut plus avoir de commerce, & il eſt ſouvent arrivé que ceux qui avoient eu ce malheur, ont été obligés de s'abſenter, & de paſſer chez d'autres Peuples, pour n'être pas expoſés aux huées, & à toutes les ſuites d'une méchante réputation.

CHA-

CHAPITRE VII.

Du respect que les Arabes ont pour la barbe.

LEs Arabes ont tant de respect pour la barbe, qu'ils la considerent comme un ornement sacré, que Dieu leur a donné pour les distinguer des femmes. Ils ne la rasent jamais, & la laissent croître dès leur premiere jeunesse. Il n'y a point aussi de marque d'infamie plus grande que celle de la raser : c'est même un point essentiel de leur Religion, parce que Mahomet ne l'avoit jamais rasée, & c'est aussi une marque d'autorité & de liberté parmi eux, aussi bien que parmi les Turcs. Les Persans qui la rognent, & qui la rasent par dessus la mâchoire, sont reputés heretiques ; le rasoir ne passe jamais sur le visage du Grand Seigneur ; tous ceux qui servent dans son Serrail l'ont rasée, pour marque de leur servitude. Ils ne la laissent croître que quand le Sultan les a mis dans cette liberté qui leur tient lieu de récompense, & qui est toûjours accompagnée de quelque emploi pour servir hors du Serrail. De tous

ceux

ceux qui approchent ce Prince, il n'y a que le Bostangi Bachi qui ait le privilege de porter la barbe longue, parce qu'il est le chef des Jardiniers, qu'il leur commande absolument, & qu'il se tient auprès de la personne de l'Empereur, comme les Capitaines de nos gardes du Corps auprès de celle du Roi. Les jeunes gens, dont le sang est encore fol, (pour parler leur langage) rasent leur barbe, quoique libres, à cause que le feu de la jeunesse les fait appliquer aux folies du monde, plûtôt qu'à l'observance de la la Religion. Mais quand ils sont mariés, ou dès qu'ils ont un enfant, ils ne la coupent plus, pour montrer qu'ils sont devenus sages, qu'ils ont renoncé aux vanités, & qu'ils ne songent plus qu'à leur honneur & à leur salut.

Pour peu qu'on ait vû de Mahometans, on n'aura pas manqué d'observer qu'ils étendent un mouchoir sur leurs genoux, lorsqu'ils peignent leurs barbes; qu'ils ramassent superstitieusement tous les poils qui en tombent, & les plient dans du papier, pour les porter au Cimetiere, à mesure qu'ils en ont une certaine quantité.

C'est une plus grande marque d'infamie

mie de couper la barbe à quelqu'un, que parmi nous de donner le foüet & la fleur de lys. Il y a beaucoup de gens en ce païs-là qui préfereroient la mort à ce genre de ſupplice. J'ai vû un Arabe qui avoit reçu un coup de mouſquet dans la mâchoire, qui aimoit mieux ſe laiſſer mourir, que de permettre que le Chirurgien lui coupât la barbe pour le panſer. Il falut un ſi long-tems pour prendre ſa reſolution, que les vers y paroiſſoient déja, & que la gangrenne s'y alloit mettre; il ne ſe montra jamais quand elle fut coupée, & quand il ſortit enfin, il avoit toûjours le viſage couvert d'un voile noir, afin qu'on ne le vît pas ſans barbe, & cela juſqu'à ce qu'elle fût revenuë à ſon premier état.

Quand ils ont une fois raſé la tête, ſans toucher à la barbe, c'eſt-à-dire dès qu'ils ſont mariés, ou qu'ils ſont peres, tout le monde leur fait des complimens, & leur ſouhaite mille bénedictions; ils ne la ſauroient plus raſer ſans offenſer leur Religion & leur honneur; ils ſeroient même châtiés en Juſtice, comme d'un crime, ſi cela leur étoit arrivé.

Les femmes baiſent la barbe à leurs

maris, & les enfans à leurs peres, quand ils viennent les saluer; les hommes se la baisent reciproquement, & des deux côtés lorsqu'ils se saluent dans les ruës, ou qu'ils arrivent de quelque voïage. Ces baisers sont réïterés de tems en tems parmi les complimens qu'ils se font les uns aux autres à peu près en ces termes: Comment vous portez-vous? J'avois bien envie de vous voir, loüé soit Dieu, Dieu vous garde, Dieu soit content de vous, vous vous portez bien. Ils répetent tout cela une vingtaine de fois, tant l'un que l'autre, en se tenant par les mains. Dès que les Arabes voïent quelqu'un un peu âgé, avec la barbe rasée, ils ne manquent jamais de lui dire cette imprécation: *Que la malediction de Dieu soit sur le pere, qui a engendré ce visage imparfait.* Ils disent que la barbe est la perfection de la face humaine, & qu'elle seroit moins défigurée si au lieu d'avoir coupé la barbe, on en avoit coupé le nez.

Quand les Turcs voïent parmi nous des vieillards nouvellement venus d'Europe, avec la barbe & la moustache rasée, ils en sont scandalisés, & disent entre eux: N'est-ce pas là un forçat de

galere, n'eſt-ce pas qu'on l'a diffamé dans ſon païs, & qu'il eſt venu ici afin qu'on ne le reconnoiſſe pas : ou bien, voïez ce vieux pécheur, qui fait le jeune garçon pour ſe faire aimer, il faut avouer que le vice dure auſſi long-tems que la vie : Y a-t-il rien au monde qui reſſemble mieux à un vieux ſinge que ce viſage-là ? & autres choſes ſemblables. Ils admirent ceux qui ont une belle barbe, & leur portent envie ; voïez, je vous prie, diſent-ils, il ne faut voir que cette barbe pour croire que c'eſt un homme de bien, & que Dieu l'a favoriſé de ſes graces. Que ſi avec tout cela un homme à belle barbe fait quelque choſe de mal à propos, ils diſent : Quel dommage de cette barbe ! cette barbe eſt à plaindre : s'ils veulent faire quelque correction, ils diront pluſieurs fois ; ſoïez honteux de votre barbe, la confuſion ne tombe-t-elle pas ſur votre barbe ? S'ils prient quelqu'un, ou s'ils font des ſermens pour nier ou pour affirmer quelque choſe, ils diſent : Par votre barbe, par la vie de votre barbe, accordez-moi cela : Cela eſt, ou cela n'eſt pas ; ils diſent encore pour remercîment, Dieu veuille conſerver votre benîte barbe, Dieu

Dieu veuille verser ses bénedictions sur votre barbe; & dans les comparaisons: Cela vaut mieux que sa barbe.

Ils disent encore en proverbe: à telle barbe, tels ciseaux: comme nous disons, à bon chat, bon rat; ils ont toûjours les mains à la barbe, comme j'ai déja dit, dans les assemblées & dans les conversations; ils la peignent avec les doigts par contenance, en écoutant ce qu'on dit. Si celui qui parle ne peut pas éviter de dire quelque parole indécente, comme de nommer quelque partie du corps par son nom, &c. il dit, *avec votre permission*, *Messieurs*, & alors chacun ôte à l'instant la main de sa barbe, pendant que l'autre suspend ce qu'il va dire, les auditeurs répondent alors *Isaddal*, comme nous dirions, continuez quand il vous plaira, &c.

Une des principales céremonies dans les visites sérieuses, est de jetter de l'eau de senteur sur la barbe, & de la parfumer ensuite avec la fumée du bois d'aloès, qui s'attache à cette humidité, & lui donne une odeur agréable. Les Mahometans ne manquent gueres de peigner leur barbe en finissant la priere, & d'y passer plusieurs fois les mains dessus, a-

vant que de ſe lever pour les raiſons que j'ai dites.

Il n'y a rien de plus plaiſant que de voir les Arabes du commun devant un miroir. * Ils ſe voïent dedans ſans ſe connoître, parce qu'ils ne ſe mirent jamais chez eux, ils trouvent leurs figures ridicules, & rient de toute leur force, voïant que leur image dans la glace fait les mêmes grimaces & les mêmes actions que la ſurpriſe & l'étonnement leur font faire. Leur méchante humeur les prend d'abord après, croïant qu'il y a quelqu'un derriere la glace qui les contrefait pour ſe moquer d'eux. Ils regardent derriere le miroir, ou bien ils paſſent la main pour l'attraper ; & le badinage va ſi loin, qu'il faut enfin retirer le miroir pour empêcher qu'il ne ſoit caſſé. J'en ai vû d'aſſez ſauvages pour croire que c'étoient effectivement des hommes, que les Francs avoient cachés dans le verre. Ceci n'arrive pourtant, comme j'ai dit, qu'aux derniers des païſans. Ceux qui ſont auprès des Emirs,

* Nous avons ſouvent vû la même choſe des païſans Druſes de l'Antiliban chez le Conſul de Seyde, & quelque choſe de plus à l'égard des tableaux, dont ils croïent les figures animées, &c.

Emirs, voïent assez de miroirs, pour n'en être pas surpris.

CHAPITRE VIII.

De la superstition des Arabes & des Turcs, à l'égard des chiens & des chats.

LES Arabes, comme les Turcs, n'aiment gueres les chiens, & ne les souffrent que pour garder le Camp pendant la nuit; ils ont cependant une espece de charité pour les chiennes qui ont chienné; pour les autres chiens, ils les nourrissent bien, les flatent de paroles, mais ils ne les touchent pas, & ne les laissent point approcher, parce qu'ils sont au nombre des animaux immondes; ils les chassent quand ils sont mouillés; car si une goute d'eau tomboit sur leurs habits, ils ne pourroient plus faire leur oraison. Ceux qui aiment la chasse accommodent ce point de Religion à leur plaisir, & disent que les levriers & les chiens couchans sont exceptés, parce qu'ils sont toûjours à l'attache, qu'on ne leur laisse rien manger de sale; ils pen-

ſent la même choſe des petits chiens, parce qu'ils ſont tenus avec beaucoup de propreté & de ſoin. Perſonne ne fait de mal aux chiens, & ſi on en tuoit quelqu'un de propos deliberé, on en ſeroit châtié en Juſtice.

Les Arabes ont fort peu de chats, & ils ne ſont point chez eux d'une auſſi grande conſideration que parmi les Turcs. Les dévots Muſulmans diſent que Mahomet aimoit extrémement ces animaux, qu'ils appellent Saints; qu'il leur a obtenu de Dieu des graces ſingulieres, comme de n'aimer pas à être mouillés, ni à ſalir leurs pattes, d'enterrer leurs ordures, de ne rien toucher de ſale, de manger & de boire proprement, de ne montrer jamais le deſſous de leurs pattes, d'être fiers comme les tigres & les lions, de ne connoître perſonne, de ne point ſouffrir de familiarité, quelque bien qu'on leur ait fait, de voir clair dans la nuit, d'avoir les yeux brillans dans les tenebres, & d'être les ennemis jurés des rats, qui ſont parmi eux des animaux des plus immondes. Ils diſent encore que Dieu leur a donné des yeux doubles, avec deux ſortes de paupieres. Les premieres qui ſont les externes, ſe fer-

ferment quand le chat veut dormir; les internes couvrent la prunelle des yeux, quand il veut méditer sur l'Alcoran, ou le réciter par cœur, &c.

CHAPITRE IX.

De la Justice des Arabes, & de ses formalités.

IL n'y a point d'Avocats ni de Procureurs de profession dans tout l'Empire Othoman; les Parties plaident elles-mêmes leur cause devant un seul Cady, ou Juge, qui est établi dans les Villes & dans les Bourgs qui sont un peu considérables, parce que les Juges discernent mieux le vrai d'avec le faux, par la naïveté avec laquelle chacun leur représente son droit. Les Cadis sont si subtils & si pénétrans, qu'ils tirent des conjectures assurées de leur maintien, de leurs actions, de leurs réponses, & de leurs raisonnemens. Les procès ordinaires ne durent gueres plus d'une heure; ils jugent sur les pieces, sur les témoins, sur le serment du défendeur, quand le de-

mandeur ne peut produire ni l'un ni l'autre. Les Mahometans jurent sur l'Alcoran, les Chrétiens sur l'Evangile, & les Juifs sur le Pentateuque de Moïse, que ces Juges ont toûjours dans leurs Bureaux; ils leur font laver les mains avant que de leur donner le livre; ils mettent la main gauche dessous, & la droite dessus; ils font leur serment sur la verité de ce que ces Livres contiennent, & prennent Dieu à témoin qu'ils ne jurent point à faux. Il n'y a qu'un seul Greffier auprès du Cady, qui écrit en deux lignes l'extrait du procès dans un Regiſtre; les questions que le Cady fait aux Parties, avec la déposition des témoins. Celui qui a gagné le procès doit païer les Epices sur le champ, avec les frais; c'est ordinairement la dixiéme partie de la chose plaidée, & celui qui est condamné païe ce qu'il doit, sans sortir de chez le Cady, s'il a dequoi, & s'il n'a rien, & que la Partie ne lui donne pas du tems pour le païer, on le met en prison; mais après y avoir demeuré cent & un jour, la Loi lui permet d'en sortir comme insolvable. Le creancier ne peut plus le poursuivre, mais il peut le dépouiller par tout où il le trouvera de ses

ses habits, qui excederont la somme reglée par le Jugement. Il y a des Sergens qui vont appeller les Parties sans verges ni bâtons; quand ils ont dit à quelqu'un; *on vous demande à la Justice de Dieu*, il s'y en va de lui même sans aucune resistance, s'il ne veut commettre une rebellion, & se rendre criminel.

Les Arabes n'ont ni Juges ni Greffiers de cette qualité, à moins qu'ils ne fassent choix du plus lettré qui se trouvera dans le Camp pour être Cady. L'Emir juge souverainement de tous les differens, sur la déposition des Parties & des témoins, quand ils n'ont point de papiers, le tout verbalement, & sans rien écrire. Son Jugement est executé sur le champ, & quand il a une fois ordonné quelque chose, il est obéï sans appel. Un Cheikh juge dans les lieux où l'Emir n'est point, mais ce n'est pas en dernier ressort. Ils vont le moins qu'ils peuvent devant l'un & l'autre; ils s'adressent plûtôt au premier venu, ou à plusieurs personnes desinteressées pour juger de leurs démêlés. Ils plaident doucement & civilement, representant leur droit aux gens qu'ils ont choisis pour leurs Juges, sans criailler & sans s'interrompre. Il n'y a pendant

leur procès ni démenti, ni invective, ils en demeurent toûjours à là décision des Arbitres; ils font ce qui leur est ordonné, & restent ensuite les meilleurs amis du monde.

Comme ils n'ont d'ordinaire aucune possession dans les terres où ils habitent, leurs procès ne peuvent gueres venir que du commerce qu'ils ont ensemble, en vendant, en achetant, ou en troquant leur bétail & leurs denrées. Ils observent cette formalité singuliere de mettre une poignée de terre sur ce qu'ils échangent, & ils disent devant des témoins: *Nous donnons terre pour terre*; ainsi ils ne ne peuvent plus revenir à rompre le marché, ni se faire des procès là dessus. Ils en mettent sur les chevaux, sur les bœufs, sur les moutons, & sur les autres animaux, pour n'être plus sujets à aucune garantie.

Quand ils ont quelque chose à demander à l'Emir, ils vont premierement faire écrire par son Secretaire un petit morceau de papier, où l'ordonnance est toute dressée, ils la portent au Prince, qui après l'avoir luë, y applique son cachet avec de l'encre, lors qu'il a accordé à quelqu'un ce qu'il lui demande; s'il ne l'ac-

l'accorde pas, il lui rend le papier déchiré, & le renvoïe; ainsi ils abregent le tems qu'il faudroit pour presenter un placet, pour en avoir la réponse, & pour solliciter l'ordonnance dont j'ai dit la teneur dans la Relation de mon voïage. Ils donnent eux-mêmes ces billets au Prince avec la main droite, après les avoir baisés, quand il donne audience; mais lorsqu'il est chez les femmes, & que l'affaire presse, celui qui porte le billet marche à reculons jusqu'à une porte de la tente, qui est bouchée avec des broussailles. Il se tient tout contre, aïant le dos tourné vers la porte; il passe la main droite par dessus son épaule, & tient ainsi son Placet, jusqu'à ce qu'un garçon aïant avancé la sienne, prend le Placet & le porte à l'Emir. Il demeure dans cette posture jusqu'à ce qu'on le lui rende; s'il est déchiré, c'est comme nous avons dit, une marque que l'Emir ne lui accorde rien. En ce cas il s'en va en disant seulement: Dieu vous donne longue vie; mais s'il a ce qu'il desire, il commence une infinité de remercîmens & de bénedictions, en haussant la voix à mesure qu'il s'éloigne de la tente, afin qu'on le puisse entendre du de-

dans. Ils ne tournent jamais le visage vers la tente des femmes par respect, & pour marquer qu'ils n'ont aucun dessein de les voir. Ces billets ne sont pas plûtôt presentés à ceux à qui ils s'adressent, qu'ils sont acceptés, & executés sur le champ.

De la maniere dont ils vivent entre eux, il leur arrive rarement des affaires criminelles. L'Emir pourroit en ce cas faire donner des coups de bâton, pendre, brûler, empaler, décapiter, ou couper la barbe: mais comme ils n'ont ordinairement que des affaires civiles, je n'ai point vû d'autre châtiment, que celui de mettre les fers aux pieds de ceux qui l'ont mérité par quelque desobéïssance, ou pour d'autres faits qui n'en demandent pas de plus rigoureux.

CHAPITRE X.

Du bien, & du revenu des Arabes.

TOUT le bien, & toutes les richesses des Arabes, comme j'ai dit ailleurs, ne consistent qu'en bétail; ceux du Mont-

Mont-Carmel ont outre cela le revenu des Villages, & des Terres qu'ils font cultiver par les Païsans, dont ils sont les Seigneurs, & ne se mêlent que d'ordonner & de leur faire fournir toutes les choses qui leur sont necessaires, comme des bœufs pour le labour, des grains, & des légumes pour les familles; ils transportent les fruits, les cotons, & les cendres à saint Jean d'Acre, à Caifa, & à Tartoura, qui sont des ports de Mer où les Marchands les viennent acheter, & l'argent qu'ils en retirent est porté à l'Emir, ou à ses femmes, qui lui en rendent compte.

Les Princes & les Cheikhs [a] ont de l'argent, & le gardent sans le faire paroître, jusqu'à ce qu'ils aïent une extrême necessité d'en donner pour des affaires pressantes: ils le changent tant qu'ils peu-

[a] Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Arabes du Desert possedent de l'or & de l'argent, soit par le commerce, soit par les dépouilles; il est aisé à leurs Princes d'amasser des tresors. Du tems de Pline les richesses des Parthes & des Romains fondoient, pour ainsi dire, chez ces Arabes, faisant de l'argent de tout ce qu'ils pouvoient enlever dans les Deserts, ou sur les côtes de la Mer, sans jamais rien rendre par voïe de rachat, ou autrement. *Pline, liv. 6. Chap. 28.*

peuvent en or pour le tranſporter plus aiſément. Ils en enterrent & en cachent beaucoup en de certains endroits, où il ſe perd ordinairement, quand ils meurent ſans avoir le loiſir de le declarer à leurs ſucceſſeurs.

Les Arabes du commun n'ont que leur bêtail, & quand ils ont beſoin d'habits, de linge, de ris, ou de quelque autre choſe, ils vont vendre des bœufs, des moutons, ou des chevaux, & en emploïent l'argent aux choſes les plus preſſées ; ainſi ils n'en gardent point pour ne pas le perdre, ou faute d'avoir dequoi le ſerrer.

Les Emirs & les Cheikhs prennent chez les Marchands qui ſuivent le Camp, les toileries, les étoffes, les bottes & les ſouliers ; & quand il y en a pour une ſomme conſiderable, ils les païent en bétail, en grains, & quelquefois en argent comptant.

Le bled eſt à fort bon marché parmi eux, ils recueillent dans les villages de l'orge pour nourrir les chevaux ; ils ont de la viande chez eux tant qu'ils en veulent ; la terre leur fournit des fruits ; ils font paître leur bétail dans des prez qui viennent naturellement, & ſans en pren-

dre

dre aucun soin. Les chameaux vivent de peu, & le plus souvent avec de petites boules de farine, ou des noyaux de dattes. Les Arabes n'ont qu'une miserable tente de poil de chevre que leurs femmes filent à loisir; ils n'ont ni meubles, ni hardes que celles dont ils ne sauroient se passer; leurs familles se nourrissent de ris & de laitage. Ainsi ils ne font presque point de dépense, & vivent heureusement, & sans ambition.

Il n'y en a point de plus heureux que ceux qui ont beaucoup de filles, c'est la premiere richesse de la maison: ils reçoivent de l'argent & du bétail de ceux qui les veulent épouser, & se débarassent ainsi avec profit de leurs grandes familles.

CHAPITRE XI.

Des Chevaux des Arabes.

IL n'y a point d'Arabe, quelque miserable qu'il soit, qui n'ait des chevaux. Les Arabes se passeroient plûtôt des choses les plus necessaires, que de monture pour aller à leurs affaires, pour chercher

cher

cher fortune ſur les grands chemins, & pour s'échapper de leurs ennemis.

Ils montent ordinairement les cavalles comme plus propres au métier qu'ils font; l'experience leur a appris qu'elles reſiſtent mieux à la fatigue, à la faim & à la ſoif, que les chevaux; elles ſont plus douces, moins vicieuſes, & leur rapportent tous les ans un poulain, qu'ils vendent d'abord, ou ils le nourriſſent, s'il eſt beau, & de bonne race, pour en faire de l'argent quand il eſt en état d'être monté: leurs cavalles ne henniſſent point, ce qui leur eſt fort commode dans les embuſcades qu'ils font, pour ſurprendre les paſſans, & ils les accoûtument ſi bien à être enſemble, qu'elles demeurent quelquefois un jour entier, & en grand nombre, ſans s'incommoder les unes les autres.

Les Turcs au contraire n'aiment point les cavalles, les Arabes leur vendent les chevaux qu'ils ne veulent pas garder pour étalons, à cauſe de l'incommodité qu'ils en reçoivent dans leurs troupes; ils ne ſont point fixes dans un même lieu; ils ſont tous gens, qui vont & qui viennent où le ſervice les appelle, leurs chevaux ſont entiers, & il leur ſeroit impoſſi-

poſſible de les gouverner, s'ils ſentoient des cavalles parmi eux. Un Arabe ne paſſeroit pas pour honnête homme, s'il n'avoit une cavalle pour ſa monture, ils l'appellent *Serras*, qui eſt le nom generique des chevaux, & ils appellent un cheval *Hhuſſan*, qui ſignifie ſeulement étrillé, ou un animal étrillable. Les Turcs au contraire, ſe font un deshonneur de monter des cavalles, diſant qu'il n'y a rien de ſi noble qu'un cheval, qu'un Cavalier, qui doit faire ſon païs de tout le monde, ne doit point s'embarraſſer d'aucune ſorte de femelle, ni de tout ce qui peut être compté chez lui comme une eſpece de ménage.

J'ai dit que le commun des Arabes ne ſe ſoucie pas de ſa genéalogie : pourvû qu'ils connoiſſent leurs peres & leurs grands peres, c'eſt aſſez; ils ne ſavent pas ordinairement le nom de leurs predeceſſeurs ni de leurs familles; mais ils ſont très-curieux de celle de leurs chevaux. Il y en a qu'ils appellent *Kehbilan*, qui ſont les Nobles, d'autres *Aatiq*, qui ſont d'ancienne race & meſalliés; après ceux-là vient la derniere eſpece nommée *Guidich* comme nous dirions un cheval de charge, ou par mépris

pris une roſſe; on a ceux-ci à fort bon marché; les ſeconds ſont plus chers, on les vend pourtant au hazard, ſans prouver leur race. Ceux qui s'y connoiſſent bien, en trouvent d'auſſi beaux & d'auſſi bons que de la premiere ſorte, & dont ils ne font pas moins de cas; ils ne font jamais couvrir les cavalles du premier rang que par un étalon de la même qualité, ils connoiſſent par une longue habitude toutes les races des chevaux, qui ſont parmi eux, & chez leurs voiſins, ils ſavent le nom, le ſurnom, le poil, & les marques de tous les chevaux & de toutes les cavalles en particulier; & quand ils n'ont pas chez eux des chevaux nobles, ils en empruntent chez leurs voiſins, moïennant quelque argent, pour couvrir leurs cavalles, & cela en preſence de témoins qui en donnent une atteſtation ſcellée & ſignée pardevant le Secretaire de l'Emir, ou quelque autre perſonne publique, où toute la géneration avec le nom des animaux, eſt citée dans les formes. On appelle encore des témoins quand la cavalle a pouliné, & on fait une autre atteſtation, où ils mettent le ſexe, la figure, le poil, les marques du poulain & le tems de ſa naiſſance,

ce, qu'ils donnent à celui qui l'achete. Ces billets donnent le prix aux chevaux, & on les vend cherement ; les moindres valent cinq cens écus à paier comptant, ou à échanger contre d'autre bétail selon le marché qu'ils en font. L'Emir Turabeye avoit une cavalle qu'il ne voulut pas donner pour cinq mille écus, à cause qu'elle avoit marché trois jours & trois nuits sans manger ni boire, & qu'elle l'avoit tiré par ce moïen des mains de ceux qui le poursuivoient. Il n'y avoit effectivement rien de plus beau que cette cavalle, tant pour sa taille, sa figure, son poil, & ses marques, que pour sa douceur, sa force & sa vîtesse. On ne l'attachoit point quand elle n'étoit point sellée & bridée, elle entroit par toutes les Tentes avec une petite pouline qu'elle avoit, & s'en alloit ainsi visiter tous ceux qui avoient accoûtumé de la baiser, de la caresser, & de lui donner quelque chose; elle passoit souvent pardessus quantité d'enfans qui étoient couchés sous les Tentes, & regardoit long-tems où elle mettroit ses pieds en entrant ou en sortant, pour ne leur pas faire de mal.

Il y en a peu de ce prix-là, mais beaucoup

coup de mille écus, de douze cens, de seize cens, & de deux mille; & comme il y a bien du profit à faire sur les poulains qu'elles rapportent, leurs Maîtres se mettent en societé avec d'autres Arabes, ils retirent leur part de la somme qu'elle a été prisée dans leur marché à raison de trois, quatre, ou cinq cens écus chaque jambe, (c'est ainsi qu'ils traitent.) Ceux qui n'en ont pas de ce prix, s'associent deux, trois ou quatre, & en achetent une; celui qui la garde & qui s'en sert, est obligé de la nourrir, & quand elle a pouliné, & que le poulain est en état, ils le vendent, & en partagent le prix entre eux.

Un Marchand de Marseille, qui résidoit à Rama, étoit ainsi en societé d'une cavalle avec un Arabe, appellé Abrahim Abou Voüassés. Cette cavalle appellée *Touysse*, outre sa beauté, sa jeunesse & son prix de douze cens écus, étoit de cette premiere race noble: ce Marchand avoit toute sa genéalogie avec sa filiation de tous lès quartiers, de pere & de mere, à remonter jusqu'à cinq cens ans d'ancienneté, le tout par actes publics & dans la forme que j'ai dite. Abrahim alloit souvent à Rama, pour savoir des nou-

nouvelles de cette cavalle qu'il aimoit cherement; j'ai eu plusieurs fois le plaisir de le voir pleurer de tendresse, en la baisant, & en la caressant; il l'embrassoit, il lui essuïoit les yeux avec son mouchoir, il la frottoit avec les manches de sa chemise, il lui donnoit mille benédictions durant des heures entieres qu'il raisonnoit avec elle : mes yeux, lui disoit-il, mon ame, mon cœur, faut-il que je sois assez malheureux pour t'avoir venduë à tant de maîtres, & pour ne te pas garder avec moi; je suis pauvre, ma Gazelle, tu le sais bien, ma mignonne, je t'ai élevée dans ma maison tout comme ma fille, je ne t'ai jamais battuë ni grondée, je t'ai caressée tout de mon mieux, Dieu te conserve, ma bien aimée, tu es belle, tu es douce, tu es aimable, Dieu te préserve du regard des envieux, & mille autres semblables discours. Il l'embrassoit alors, lui baisoit les yeux, & sortoit à reculons, en lui disant des adieux fort tendres.

Cela me fait souvenir d'un Arabe de Tunis, où je fus envoïé pour l'execution d'un Traité de Paix, qui ne voulut pas nous livrer une cavalle, que nous avions

avions achetée pour les Haras du Roi. Quand il eut mis l'argent dans le ſac, il jetta les yeux ſur ſa cavalle, & ſe mit à pleurer; ſera-t-il poſſible, dit-il, qu'après t'avoir élevée dans ma maiſon avec tant de ſoin, & après avoir exigé de toi tant de ſervices, je te livre en eſclavage chez les Francs, pour ta récompenſe; non, je n'en ferai rien, ma mignonne, là-deſſus il jetta l'argent ſur la table, embraſſa & baiſa ſa cavalle, & la ramena chez lui.

Comme les Arabes n'ont qu'une Tente pour leur maiſon, elle leur ſert auſſi d'écurie; la cavalle, le poulain, l'homme, la femme & les enfans s'y retirent, & couchent tous les uns parmi les autres. On y voit les petits enfans endormis ſur le ventre, ſur le col de la cavalle, & ſur celui du poulain, ſans que ces animaux les incommodent. On diroit qu'ils n'oſent ſe remuer de peur de leur faire du mal. Ces cavalles ſont ſi accoûtumées à vivre dans cette familiarité, qu'elles ſouffrent toute ſorte de badinage. Les Arabes ne les battent point, ils les traitent doucement, ils les careſſent, ils parlent & raiſonnent avec elles, & en prennent un très-grand ſoin; ils les laiſ-

ſent

ſent toûjours aller au pas, & ne les piquent jamais ſans neceſſité ; mais auſſi dès qu'elles ſe ſentent chatouiller le ventre avec le coin de l'étrier, elles partent de la main, & vont d'une telle viteſſe, qu'il faut que le Cavalier ait la tête bonne pour n'en être pas étourdi, auſſi-bien que du vent qu'elles font ſouffler aux oreilles, par la violente agitation de l'air. Ces cavalles ſautent les ruiſſeaux & les foſſés, auſſi légerement que des Biches; & ſi le Cavalier vient à tomber dans le tems qu'elles ſautent, ou dans le plus fort de leur courſe, elles s'arrêtent tout court, & leur donnent le tems de ſe relever, & de remonter deſſus.

Tous les chevaux des Arabes ſont d'une taille médiocre, fort dégagés, & plûtôt maigres que gras. On les penſe ſoir & matin fort ſoigneuſement; ils ont de grandes étrilles dont ils ſe ſervent avec les deux mains, puis les frottent avec un bouchon de paille, & une épouſſette de laine, juſqu'à ce qu'il ne reſte pas la moindre craſſe ſur la peau, ils leur lavent les jambes, le crin & la queuë, qu'ils laiſſent toute longue & qu'ils peignent rarement, pour ne pas rompre le poil; ils ne mangent rien de

tout

tout le jour, pendant lequel on leur donne à boire deux ou trois fois, & tous les ſoirs au coucher du Soleil, on leur donne un demi boiſſeau d'orge bien net, dans un ſac qu'ils leur paſſent à la tête comme un licol; ils mangent pendant la nuit, & on les laiſſe avec le ſac juſqu'au lendemain matin qu'ils achevent de manger, s'il y reſte encore quelque choſe. Ils leur font tous les ſoirs de la litiere de leur propre fumier, après qu'il a été deſſeché au Soleil, & briſé entre les mains; ils tiennent que ce fumier attire la malignité des humeurs & les ſauve du farcin; ils l'amoncelent dès le matin, & l'arroſent avec de l'eau fraîche dans les grandes chaleurs de l'Eté, afin qu'il ne s'échauffe pas & n'engendre de la corruption.

Ils mettent leurs chevaux au verd au mois de Mars, quand l'herbe eſt aſſez cruë: c'eſt alors qu'ils font couvrir leurs cavalles, & elles ne mangent plus d'herbe de toute l'année non plus que de foin: ils ne leur donnent jamais de la paille que pour les échauffer, quand elles ont été quelque tems ſans avoir envie de boire, l'orge ſeul eſt toute leur nourriture.

Ils

Ils coupent les crins à leurs poulains, dès qu'ils ont un an ou dix-huit mois, afin qu'ils deviennent plus beaux, & ils les montent à deux ans, ou à deux ans & demi tout au plus: ils ne les attachent point jusqu'alors, après quoi ils demeurent sellés & bridés depuis le matin jusqu'au soir à la porte de la Tente: ils les accoûtument si bien à voir la lance, que quand elle est une fois fichée à terre, & qu'on les a mis tout auprès, ils ne bougent de là sans avoir d'attache; ils tournent tout autour sans la perdre jamais de vuë.

Ces chevaux ne sont pas souvent malades: les Arabes sont tous bons Ecuïers & connoissent leurs maladies, & tout ce qui est necessaire pour les guerir & pour les gouverner: de sorte qu'ils n'ont besoin ordinairement des Maréchaux que pour leur forger des fers: ces fers sont d'un fer doux & souple, battus à froid, & toûjours deux doigts plus courts que la corne du pied; ils rognent sur le devant tout ce qui excede, afin que rien ne les embarrasse en courant.

Les Arabes & les Turcs ont une grande foi aux Ecritures superstitieuses, & à certaines Oraisons qui préservent, selon

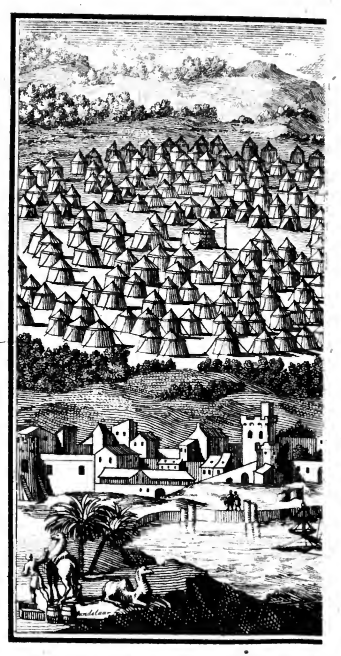
eux, de plusieurs accidens: ils plient ces Talismans dans un papier fait en triangle, les enferment dans une bourse de cuir de la même figure, & le passent au col de leurs chevaux: c'est encore pour empêcher l'effet des yeux de l'envie: je m'exprime ainsi pour ne pas trouver en François des termes qui rendent litteralement ceux des Arabes: le *Ceouclami* des Provençaux est justement ce qu'ils veulent dire. Ils leur pendent aussi au col deux défenses de Sanglier jointes par la racine, avec un cercle d'argent, qui leur fait former un croissant fort agréable, & c'est pour les préserver du farcin. Les Turcs entretiennent encore pour ce sujet des Marcassins, ou des Boucs dans leurs écuries, pour attirer, disent-ils, tout le mauvais air.

J'ai vû des chevaux Arabes qui aimoient si fort à sentir la fumée du tabac, qu'ils couroient après ceux à qui ils voïoient allumer la pipe. Ils prenoient un si grand plaisir quand on leur en soufloit au nez, qu'ils se levoient après en avoir tiré, & montroient les dents comme ils font ordinairement lors qu'ils ont senti l'urine de quelque cavale. On voïoit en même tems de l'eau distiller de

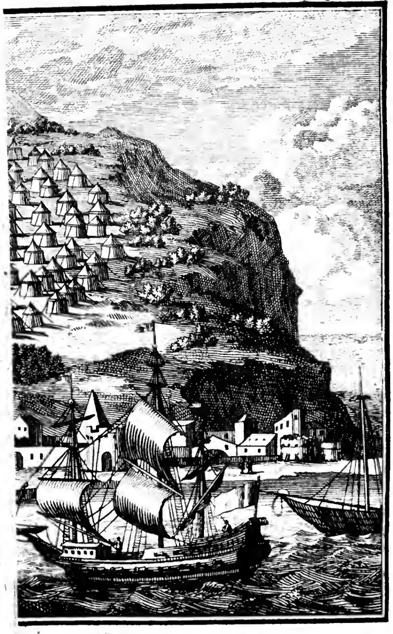
leurs yeux & de leurs naſeaux. Je ne ſai ſi en conſiderant l'inſtinct qui les porte à rechercher cette fumée, on peut croire qu'elle leur faſſe du bien. Il y a des chevaux qui hochent continuellement la tête, quand ils ſont attachés pendant le jour; les Mahometans croïent qu'ils liſent, lorſqu'ils font ce mouvement, & que ces animaux étant nobles, genereux & propres aux progrès de leur Religion, le Prophete Mahomet leur a obtenu des bénedictions de Dieu, & une capacité occulte pour lire ou pour reciter tacitement tous les jours quelque Chapitre de l'Alcoran ; c'eſt la viſion des devots perſonnages de cette Religion, qui ſe font ainſi des myſteres à plaiſir de tout ce qu'ils voïent, & dont ils ne ſauroient donner de raiſon. Dès que le cheval a couvert une cavalle, ils jettent vîtement de l'eau froide ſur la croupe de la femelle, & en même tems un homme tire l'étalon par le licol, & lui fait faire en ſautant deux ou trois tours autour de la cavalle, pour lui remplir l'imagination du cheval au moment de la conception, aïant les mêmes opinions que nous avons ſur les cauſes de la reſſemblance.

Les selles des chevaux sont de bois, couvertes de maroquin, elles n'ont point de panneaux comme les nôtres. Ils se servent au lieu de cela d'un feutre piqué, qui va justement entre la selle & le dos du cheval, avançant environ d'un demi pied sur la croupe; les étriers sont fort courts, ensorte qu'un homme est assis à cheval comme sur une chaise, il se releve en courant par dessus la selle & s'y appuïe sur les étriers, pour asseoir le coup avec plus de vigueur; le bas de ces étriers est plat, large & quarré; leurs coins sont pointus & tranchans, ils s'en servent pour piquer les chevaux en guise d'éperons; ils leur déchiquettent ainsi la peau, ce qui rend les chevaux si sensibles, que pour peu qu'on les chatouille par cet endroit, ils donnent tout ce qu'on leur demande.

CHA-



Camp des Arabes sur le Mont



Carmel du Cote de la Ville de Caifa.

CHAPITRE XII.

Des logemens des Arabes, de leurs meubles, & de leur maniere de camper.

LES Arabes n'ont point d'autres logemens que leurs tentes, qu'ils appellent maisons ; elles sont toutes noires, d'un tissu de poil de chevre, que les femmes filent, & dont elles sont aussi les Tisserans. Ces tentes sont tenduës d'une maniere que l'eau de la pluïe coule aisément par dessus, sans les pénétrer. Toutes leurs familles, leurs ménages, & leurs écuries logent dessous, particulierement en hyver.

Celles de l'Emir sont de la même étoffe, & ne different d'avec celles de ses Sujets, que par la grandeur. Ces Princes en ont toûjours deux, une pour eux, & une pour leurs femmes ; il y en a encore d'autres petites tout auprès, où logent les domestiques qui y font la cuisine, & le ménage de la maison : la disposition du Camp est ronde, quand le terrain le permet ; les tentes du Prince sont au milieu, & celle des Arabes tout autour, laissant environ trente pas de

diſtance entre celles-ci & celles de l'Emir, tant par reſpect que pour n'être pas à portée de voir les femmes.

[a] Ils campent d'ordinaire ſur le haut des collines qu'ils appellent *Rouhha*, c'eſt-à-dire grand air, où il n'y a point d'arbres qui les puiſſent empêcher de découvrir de loin tous ceux qui vont, & qui viennent, afin de n'être pas ſurpris, n'aïant rien que cela à craindre. Ils ont des ſources d'eau vive, ou des ruiſſeaux dans les vallons, & des pâturages pour la ſubſiſtance de leur bétail; ils décampent de là quand il n'y en a plus, & vont ſe poſter dans un autre lieu de quinze en quinze jours, tout au plus d'un mois à l'autre. Ils demeurent tout l'Été ſur ces collines, en avançant toûjours vers le Septentrion; & lorſque l'Hyver commence à revenir, ils s'en vont de même peu à peu vers le Midi juſ-

a Tout cet Article décrit parfaitement bien la maniere de camper des Arabes Bedouïns, & les lieux les plus propres à dreſſer leurs tentes, maniere ſi ancienne que lorſque le Prophete Iſaïe, chap. 13. parle de la déſolation de Babylone, il fait entendre que les environs de cette fameuſe Ville ſeront tellement détruits, que les Arabes n'y pourront pas même dreſſer leurs tentes, & qu'ils n'y trouveront ni pâturage, ni abri. *Nec ponet ibi tentoria Arabs, &c.*

jusqu'à Cesarée de Palestine, & hors de l'enceinte des montagnes du Carmel; ils campent dans des vallons ou sur le rivage de la mer, où il y a quelques arbrisseaux, à l'abri du vent, & sur le sable, pour n'avoir point l'incommodité des bouës, les hommes, & le bétail logent alors tous pêle mêle, pour être plus chaudement.

Les Princes ont des tentes d'audience, & d'autres pour leur logement; elles sont de toile blanche, couvertes comme celles des Turcs, mais beaucoup plus legeres, & plus aisées à porter & à tendre.

Il y a toûjours plusieurs Marchands de Damas qui suivent le Camp de l'Emir; ils ont des huttes blanches toutes pleines de caisses & de coffres remplis de toutes sortes de toiles, d'étoffes, de bottes, de souliers, de selles, de brides, & de toutes les choses dont les Arabes peuvent avoir besoin: Ils vendent comptant, ou troquent leurs marchandises contre les denrées du païs, sur lesquelles ils profitent beaucoup. Ils fournissent tout ce qu'il faut pour les maisons des Emirs, qui païent avec beaucoup de ponctualité tout ce qu'ils leur

ont promis; ils s'en rapportent de bonne foi au memoire que les Marchands leur donnent, lesquels prennent des grains & du bêtail en païement, quand cela les accommode reciproquement. C'est une espece de merveille de voir que ces Arabes, qui volent sur les chemins, soient si gens de bien dans le Camp, où tout est ouvert, & rien ne ferme. Les Marchands quittent souvent leurs tentes, & laissent leurs marchandises étallées, sans qu'il en arrive jamais le moindre accident.

Les Arabes du commun n'ont pour tout meuble dans leurs maisons que des nattes, sur lesquelles ils couchent, quelques couvertures, & rarement des coussins; ils se servent d'une pierre pour chevet, qu'ils mettent par dessus la natte. J'en ai vû en Eté qui couchoient dehors sur la terre, couverts seulement de leurs chemises, qu'ils trouvoient le matin toute mouillée du serain; d'autres se couchoient tout habillés parmi de petits cailloux, & se couvroient seulement le corps, & le visage avec leur Aba, ou manteau; les ustensiles consistent en quelques chaudrons ou marmittes, en deux ou trois gamelles, en un

petit

petit moulin à bras, & en quelques cruches, avec des sacs de poil de chevre, pour serrer leurs hardes.

Les Princes sont beaucoup mieux meublés, ils ont des matelas, des tapis, & des couvertures de toutes sortes. Il y en a de très-belles, piquées d'or & de soïe, avec du coton, d'autres d'étoffe de soïe à fleurs d'or & d'argent, ou en tissu, ou en broderie; ils ont des coussins de velours, de drap, & de satin comme ceux des Turcs, qui sont parfaitement beaux; ils cousent de beaux draps blancs aux couvertures, & en ont d'autres raïez de plusieurs couleurs pour mettre pardessous: ils n'en mettent point de blancs, parce que, comme j'ai déja dit, cette couleur étant la marque de leur Religion, ils ne la veulent pas profaner, quoi qu'en ce païs-là on ne couche gueres sans calleçon de toile, & cela par modestie; car c'est un affront signalé qu'on fait aux gens de leur montrer quelque nudité, & principalement le derriere: ils tiennent même que celui à qui on a fait cet affront, a perdu sa Religion, & doit faire d'abord une nouvelle profession de foi. C'est pour cette raison que les enfans ne nâ-

gent pas sans calleçon; on ne leur donne pas le foüet à l'Ecole, comme parmi nous, ils les châtient avec des coups de verges sur la plante des pieds; c'est aussi une indécence d'être devant les gens avec les mains croisées derriere le dos, ou même en se promenant tout seul. On n'oseroit être ainsi devant un Seigneur, & moins encore devant un Juge; il les faut avoir jointes & croisées sur le ventre, si l'on ne veut être châtié pour avoir manqué de respect. On ne pardonne point cela aux gens du païs; ils sont plus indulgens pour les Francs, parce que l'on suppose qu'ils n'en savent point la coûtume, quoiqu'on ne laisse pas d'en avoir du dépit.

Ils ont des coffres & des paniers couverts de peau, pour serrer & pour transporter leurs hardes; leur vaisselle est de cuivre étamé; mais ils n'en ont pas beaucoup; celles du commun sont de grandes jattes de bois, dans lesquelles ils servent le potage & les viandes, ils n'ont proprement que les choses dont ils ne peuvent se passer. Ainsi ils ne sont gueres plus de deux heures à détendre leurs tentes, & à décamper, quand il faut fuir ou changer de lieu. On charge

ge tout cela en très-peu de tems sur des chameaux, & sur des bœufs; les hommes montent à cheval, les Princesses sur des cavalles & sur des chameaux, que leurs servantes menent par le licol: les femmes de leurs Sujets vont doucement à pied, portant les enfans qui ne sauroient marcher, & conduisent le bétail, & la maison tout ensemble: les hommes ne s'embarrassent point de tout cela, ils marchent avec les Princes, & se tiennent toûjours en état de combattre.

Comme les Arabes sont toûjours en campagne, & le plus éloignés qu'ils peuvent de toute sorte d'habitation, & qu'il n'y a dans les lieux qu'ils occupent ni ruë, ni maison pour s'adresser aux gens à qui l'on a affaire; ils marquent les chemins par les mêmes termes dont nous nous servons sur la mer, hors qu'ils ne connoissent que les quatre vents principaux. Par exemple, si l'on va chercher quelqu'un dans le Camp, ils répondent, il a tiré au Midi, au Septentrion, à l'Orient, ou à l'Occident; on n'en peut apprendre autre chose, quand ceux à qui l'on s'adresse ne savent pas précisément le lieu où il est.

Dès que l'Emir est couché, il n'y a plus de lumiere dans le Camp, afin de n'être pas vûs de loin par les ennemis; il est vrai aussi qu'on n'oseroit y aborder la nuit, car il y a une si grande quantité de chiens qui veillent toûjours, & qui rodent de côté & d'autre, qu'il n'en faudroit qu'un qui aboïât pour éveiller, & pour assembler tous les autres. Ces chiens ne sont pas accoûtumés à voir aller des gens dans le Camp à heure induë, & je croi qu'ils dévoreroient tout ce qui en voudroit approcher.

Les Turcomans campent tout de même que les Arabes, avec cette difference que leurs tentes sont blanches, qu'ils sont mieux meublés, & qu'il ne leur manque rien de tout ce qui est necessaire pour la commodité de la vie.

CHAPITRE XIII.

De l'emploi & du métier des Arabes.

J'AI déja dit que les Arabes ne se mêlent que de leur bétail, de suivre leurs Princes, d'aller à la guerre, & d'ex-

d'expolier les paſſans ; ils ne leur font point d'autre mal, quand ils ſe dépouillent volontairement, & qu'ils donnent toutes leurs hardes ſans réſiſtance, & ſans leur donner la peine de mettre pied à terre. Ceux qui voïagent dans ce païs-là, ne ſe mettent jamais en chemin ſans être munis d'armes à feu, qui eſt le ſeul moïen pour aller en aſſûrance. Les Arabes ne les attaquent point, quand ils les voïent en état de pouvoir ſe deffendre, mais ſeulement lorſqu'ils croïent être les plus forts, & aſſurés de vaincre.

Dès qu'ils apperçoivent quelqu'un en chemin, ils ſe couvrent le bas du viſage juſqu'aux yeux avec leur Turban ou Buſtmani, qui pend ſur leurs épaules, afin de n'être pas connus ; ils levent la lance & viennent deſſus à toutes jambes ; ils diſent d'abord en leur Langue : *Dépouille-toi, maudit,* [a] *ta tante eſt toute nuë,* (ils

[a] Cette expreſſion eſt emploïée pour ne point dire ma femme, ce qui eſt une grande indecence chez les Arabes. d'ailleurs ils ſuppoſent une eſpéce de parenté entre les Voïageurs qu'ils dépouillent, & eux, en mettant toute la préeminence de leur côté, à cauſe d'Iſmaël, fils aîné d'Abraham, dont ils ſe diſent deſcendre, & en ſe plaignant du mauvais partage qui leur

(ils veulent dire par ces paroles : ma femme n'a rien pour s'habiller.) Quelle justice y a-t-il que tu sois mieux habillé qu'elle ? Ils tiennent toûjours la lance devant la poitrine du pauvre Voïageur, jusqu'à ce qu'ils aïent eu ce qu'ils desirent ; ils lui laissent quelquefois un calleçon, ou la chemise, lorsqu'après s'être dépouillé de bon gré, il les prie de ne pas le renvoïer tout nud. Ils lui laissent encore la monture, parce qu'ils n'en ont que faire, & qu'on les pourroit reconnoître par le cheval, & ils ne veulent pas aussi laisser un homme en chemin tout dévalisé sans quelque voiture pour le ramener chez lui : si le cheval du dépouillé a une bonne selle, & d'autres bons harnois, ils les échangent contre ceux qu'ils ont, s'ils valent moins : enfin on le laisse aller sans le maltraiter ; mais si ce passant s'est défendu, où s'il les a blessés, il ne lui pardonnent point le sang, & ils en tuent d'autres tout autant qu'ils en peuvent attraper, c'est toûjours un bonheur d'en être quitte pour des habits, quand on est assez malheureux pour tomber entre leurs mains.

Ils

leur est échu dans la succession de leur pere commun.

Ils n'ont pas plûtôt vû échoüer quelque bâtiment de mer sur leurs côtes, qu'ils courent au pillage; les naufrages appartiennent de droit à l'Emir; les Arabes se contentent de la dépouille des matelots & des passagers. Il échoüa dans le tems que j'étois avec eux un batteau de Tartoura, qui venoit de Jaffa. Il étoit chargé d'une quantité de caisses qu'on y avoit envoïées de Jerusalem, pleines de Croix & de Chapelets, qu'un Religieux Espagnol appellé Frere Alfonse, devoit porter en Espagne. Il y avoit aussi des hommes & des femmes qui venoient de Rama & de Jerusalem, qui furent dépouillés; & qui s'en alloient par terre, en se couvrant du mieux qu'ils pouvoient: les femmes se cachoient de tems en tems dans les broussailles qui sont sur le bord de la mer. Le Frere Alfonse fit bien des instances aux Arabes pour se faire rendre au moins un calleçon, mais ils ne l'entendoient point. Il s'opiniâtra à leur demander par signes quelque chose pour se couvrir, sans en rien obtenir; ce qui l'obligea de s'en aller comme les autres, voïant que la nuit approchoit. Les femmes qui avoient marché devant, le voïant venir

de

de loin, se cacherent toutes derriere des arbrisseaux, & le Frere Alfonse passa tout auprès sans les avoir vûës: mais dès que ces femmes le virent si proche d'elles, elles crierent misericorde, croïant que c'étoit encore quelque Arabe qui les suivoit tout nud à mauvaise intention, parce qu'il étoit fort brun & fort hâlé, & qu'il avoit la barbe longue. Ce Religieux avoit beau parler, elles étoient si allarmées, qu'il n'auroit jamais été reconnu sans les autres passagers, qui revinrent sur leurs pas pour les secourir; ils poursuivirent leur route tous ensemble, & ils marcherent éloignés les uns des autres de quatre-vingts pas jusqu'à la pointe du Cap Carmel; les femmes, & les autres Pelerins allerent à Caiffa, pour prendre des habits; & le Frere Alfonse monta au Couvent des Carmes; il heurta à la porte, & le Frere Jean Carle du Mont-Carmel, qui étoit déja fort vieux, aïant regardé par un trou, le prit aussi pour quelque Turc errant, qu'on appelle Derviche, & il en eut une si grande fraïeur, qu'il se retira dans sa chambre sans lui rien dire; le pauvre Frere Alfónse cria tant, & si long-tems, qu'enfin le Pere Supérieur

alla

alla lui parler, & le fit entrer, après lui avoir jetté un habit pardessus la muraille. Il s'en alla le lendemain à Acre chez les Religieux de son Ordre, & de là à Seyde, où il attendit d'autres caisses de Chapelets pour continuer son voïage d'Espagne. Cependant les Arabes qui avoient jetté toutes les croix dans la mer, firent provision de Chapelets, & les donnerent à leurs femmes. Tout cela fut distribué au camp de l'Emir dès ce même soir; elles s'en étoient parées, & il n'y avoit ni femme ni fille qui n'en eût des douzaines entieres au col & aux bras.

Dans le tems que les Marchands François demeuroient à Acre, il y avoit toûjours quelque Marchand de ceux qui aimoient la promenade, qui revenoit tout nud à la maison. Les Arabes se mettoient en embuscade derriere les monceaux de sable qui sont auprès du rivage de la mer, & ils venoient même se cacher jusques dans les ruines de la ville, prenant si bien leur tems, que les François se trouvoient dépouillés avec une diligence merveilleuse. Voilà le métier ordinaire des Arabes, ils ne croïent pas offenser Dieu en volant sur les chemins, &

& quand ils reviennent au Camp, ils racontent leurs avantures. Ils disent: J'ai gagné un manteau, une chemise, ou un habit, au lieu de dire, je l'ai dérobé: le changement de terme change aussi chez eux la circonstance de l'action. Ils prennent [a] Ismaël pour leur garant, & disent que leur [b] pere n'aïant eu aucune part au patrimoine de sa maison, Dieu

a Ismaël fils d'Abraham, eut douze fils, desquels sont descenduës les 12. Tribus qui composoient toute la nation des Arabes, appellés d'abord Ismaëlites. Les Arabes du desert se disent être de ces mêmes Tribus. L'Ecriture sainte s'accorde fort bien avec Strabon & les autres Auteurs profanes, sur la division des Arabes en 12. Tribus, & elle nous apprend leur origine dans la Genese.

b Quoique les Arabes du desert soient assez ignorans, ils savent parfaitement bien l'histoire de leur pere Ismaël, & les principales traditions des Orientaux sur ce sujet. Agar, qu'ils appellent Hagiar, & les Turcs, la Mere par excellence, ne fut point selon eux, la concubine d'Abraham; mais sa femme legitime, laquelle lui donna Ismaël son fils aîné, dont le partage fut toute l'Arabie, en quoi, malgré la dureté de son pere, il eut, disent-ils, de l'avantage sur Isaac son cadet, à qui la Terre de Chanaan beaucoup moins riche & étenduë que l'Arabie, échut en partage. Avec tout cela les Arabes Bedouins se croïent fort maltraités, & se dédommagent tant qu'ils peuvent sur toute la posterité d'Isaac, & sur tous les autres hommes en general.

Dieu lui avoit donné la campagne en partage, & la permission de prendre du bien par tout où il en pourroit trouver.

Les femmes s'occupent à filer de la laine, pour faire des Abas, & du poil de chevre, dont elles font la tissure de leurs tentes; à faire la cuisine, le ménage de la maison, à tondre le bétail, &c. elles pansent quelquefois les chevaux, les sellent & les brident, & celles qui sont un peu considerées dans le Camp, vont servir la Princesse, chantent pour la divertir, & passent ainsi leur vie.

Leur maniere d'aller à la guerre est assez expliquée dans la Relation de mon voïage au Camp de l'Émir Turabeye, où j'ai parlé aussi des armes dont ils se servent, & de la peur qu'ils ont des armes à feu; ils ne laissent pas de fondre quelquefois sur leurs ennemis la lance à la main, en mettant devant leurs yeux les manches de leurs chemises, comme si elles devoient resister au plomb, mais c'est plûtôt pour ne pas voir le feu, & afin que rien ne puisse ébranler leur résolution. Il y en a quelques-uns qui se servent de boucliers pour parer les coups de la main gauche, tandis qu'ils frappent

de

de la droite. Ils se servent de leurs chevaux & de la lance avec tant de dexterité, qu'ils ne manquent presque jamais ceux contre qui ils la dardent. Ils la ramassent à terre sans quitter l'étrier, & la prennent aussi quelquefois en l'air, avant qu'elle soit tombée; ils évitent le coup qu'on leur porte avec un bâton crochu qui détourne la lance de leurs ennemis, & leur sert aussi pour la reprendre lorsqu'elle est à terre, & qu'ils ne veulent pas se donner la peine de descendre, ou de la prendre avec la main. Ils savent se cacher derriere le corps du cheval, quoiqu'il coure à toutes jambes, en s'appuïant du pied sur l'étrier du côté qu'ils se panchent, qui est toûjours le gauche; ils tiennent le crin d'une main avec les rênes de l'autre, & du pied droit ils embrassent la selle d'une maniere qu'on ne les sauroit voir: ils marchent tous de front, autant que le terrein leur peut permettre de s'étendre, & ils ne défilent jamais sans necessité. Si un cheval veut faire de l'eau, tous les Cavaliers s'arrêtent jusqu'à ce qu'il ait achevé, c'est une espece de civilité parmi eux d'en user ainsi: c'est aussi pour marcher dans leur ordre accoû-

coûtumé, & pour ne se pas séparer en chemin.

Les Emirs, qui sont Sangiakbeghi comme Turabeye, c'est-à-dire qui ont droit d'arborer l'Etendard du Grand Seigneur, peuvent avoir à la tête de leurs Troupes une queuë de cheval, de grands drapeaux, des tambours, des hautbois, des timballes, & des trompettes ; mais en moindre quantité que les Pachas. Ceux qui ne sont pas Sangiakbeghi, n'ont qu'une banniere generale, comme nos drapeaux d'Infanterie, qu'ils portent à cheval. J'ai déja parlé de la maniere avec laquelle ils combattent, & de leur façon de camper ; c'est pourquoi je n'en dirai rien dans ce Chapitre.

On ne voit presque jamais marcher les Arabes qu'à cheval, rarement à pied, & jamais sur l'eau. Ils ne voudroient pas s'embarquer sur un Navire, ni sur un Batteau pour passer seulement une Riviere. Ils aiment mieux la passer à gué, quelque grand détour qu'il leur faille faire pour rejoindre leur chemin.

[a] Ils ont des Espions par tout leur voi-

a Tout cet article jusqu'à la fin du Chapitre, prouve parfaitement ce que nous avons dit ailleurs, que

voisinage, & dès qu'ils ont découvert le dessein qu'on a de les attaquer, ils décampent en moins de deux heures, & marchent tout d'un tems menant avec eux leur bétail & leurs familles, avec leur bagage chargé sur des bœufs, sur des mulets, ou sur des chameaux. Ils se retirent incessamment dans les Deserts, & ils ne s'arrêtent que pour faire repaître les animaux, dans les lieux où ils trouvent des eaux & des pâturages. Ils sont si accoûtumés à la fatigue & à cette sorte de vie, qu'il est impossible aux autres

que les Arabes, dont il est ici question, sont une Nation que les plus fameux Conquerans n'ont jamais pû subjuguer, au contraire les plus grands Princes ont eu besoin de leur secours dans certaines expeditions: ce fut par leur moïen que l'armée de Cambyses, destinée contre les Juifs, passa heureusement par les deserts qui separent l'Egypte de la Palestine: un Prince Arabe y fit trouver le secours le plus necessaire; savoir une grande quantité d'eau portée dans des outres sur des Chameaux. Herodote, l. 3. ch. 9. & 88. Quand on trouve dans l'histoire des Victoires, ou des avantages remportés sur les Arabes; & des Empereurs qui en ont pris le nom d'*Arabique*, cela ne regarde point nos Arabes du Desert; Nation invincible & capable d'arrêter & de détruire de grandes Armées: de puissans Princes l'ont éprouvé plus d'une fois, & sur tout les Princes Croisés, &c.

tres Nations, quelque puiſſantes qu'elles ſoient de les vaincre. Il faut trop de tems à leurs ennemis pour ſe préparer à les ſuivre, leurs chevaux ne ſauroient reſiſter à la faim autant que ceux des Arabes y reſiſtent. Ils leur font paſſer des deux ou trois jours à marcher continuellement ſans manger & ſans boire; les Turcs n'oſeroient s'engager trop avant dans les Deſerts, & dans des lieux inconnus, où il n'y a que les Arabes qui ſachent les routes & les endroits où l'on peut trouver de l'eau, & du fourage. Toutes les proviſions qu'ils porteroient avec eux ne ſuffiroient pas pour le tems qu'ils mettroient à les pourſuivre & à s'en retourner: les Arabes ont leurs chevaux ſellés & bridés à la porte de leurs tentes depuis le matin juſqu'au ſoir, leur lance eſt fichée tout auprès. Ils ſont tous campés & ramaſſés dans un même lieu, & ils font voir par la diligence avec laquelle ils décampent, qu'ils ſont toûjours prêts à partir au moindre ſignal.

CHA-

CHAPITRE XIV.

Du pain, de la boiſſon, & des viandes des Arabes.

LEs principales nourritures des Arabes ſont le laitage, le miel, l'huile, le ris & les autres legumes, & les viandes de bœuf, de mouton, de chevre, de poule: ils mangent de trois ſortes de pain, qu'ils cuiſent à meſure qu'ils en ont à faire, parce qu'ils le paîtriſſent ſans levain, & il n'eſt bon à manger que du jour qu'il eſt cuit. Celui qui reſte du jour précedent n'eſt plus bon que pour les chiens: voici la premiere maniere. C'eſt d'abord de moudre le bled avec un petit moulin qu'ils ont dans leurs huttes, & dont ils ſe ſervent lorſqu'ils ſont dans des endroits où il n'y a pas de moulin à eau, (car pour des moulins à vent il n'y en a point en ce païs-là.) Ils font du feu dans une grande cruche de grez, & lorſqu'elle eſt échauffée, ils détrempent la farine dans de l'eau comme nous le faiſons pour faire de la cole à chaſſis, & ils l'appliquent avec le creux de la main ſur le dehors de

de la cruche, cette pâte presque coulante s'étend & se cuit en un instant, la chaleur de la cruche en aïant desseché toute l'humidité, le pain s'en separe mince & delié comme nos gaufres; cette cuisson se fait si vîte qu'en fort peu de tems on en a une quantité suffisante.

La seconde sorte de pain se cuit sous la cendre, ou entre deux braziers de fientes de vaches allumées, qui brûlent d'un feu lent, & cuisent le pain tout à loisir. Ce pain est épais comme nos gâteaux, la mie en est fort bonne quand elle est mangée le même jour, mais la croûte est noire & brûlée, elle conserve une odeur de fumée, & un goût de la matiere dont elle est cuite; il faut y être accoûtumé, ou avoir bien faim pour s'en accommoder. Ce n'est pas seulement chez les Arabes qu'on se sert de cette espece de pain, & de la fiente de vaches pour le cuire, les Païsans s'en servent aussi; & tous les Villageois qui sont dans des lieux où il n'y a gueres de bois, prennent grand soin d'en faire leur provision.

Les petits enfans les ramassent toutes fraîches, & ils les appliquent contre les murailles pour les faire sécher; ils en dé-

tachent la quantité dont ils ont besoin pour cuire du pain ou pour se chauffer; elles brûlent peu à peu, & conservent long-tems un feu semblable à celui des mottes des Tanneurs; on en fait de petites mottes qu'on laisse sécher au soleil. On fait la même chose de l'écorce des bois emploïés à la tannerie des cuirs. Les Villageois ne laissent pas d'avoir aussi du bois pour faire leur cuisine & pour les fours; mais les Arabes n'ont pas la même commodité, ils n'en font aucune provision, n'étant pas toûjours dans un même lieu, & d'ailleurs ils n'ont pas le moïen de le transporter. Ils campent sur des sables en hyver, & sur des montagnes dégarnies de bois en été.

La troisiéme sorte de pain, qui est la meilleure & la plus propre, se fait en échauffant un four, ou une grande cruche à demi pleine de certains petits cailloux polis & luisans, sur lesquels ils jettent la pâte étenduë en forme de galete. Ce pain est blanc & de bonne odeur; mais il n'est bon aussi que du jour qu'on le fait, à moins que la commodité des lieux ne leur donne le tems d'y mettre du levain pour le conserver plus long-tems. Cette maniere de cuire le pain est

eſt la plus ordinaire dans toutes les villes de la Paleſtine, & dans les villages où il y a des fours.

Les Arabes boivent ordinairement de l'eau, que leurs femmes vont querir avec des cruches & des outres, aux ſources contre leſquelles ils ſont ordinairement campés ; ils ne laiſſent pas de boire du vin juſqu'à s'enyvrer, quand ils en trouvent, quelque défenſe que Mahomet leur en ait faite: ils ne ſont pas fort ſcrupuleux ſur cela : ils diſent même que c'eſt proprement un conſeil de leur Prophete, à cauſe des accidens qui en peuvent arriver, plûtôt qu'un veritable precepte de leur Religion. Ils boivent rarement à table, mais quand ils en ſont ſortis, ils prennent de l'eau, ou dans une cruche, ou dans une outre. Ils ont encore une boiſſon compoſée d'abricots, de raiſins & d'autres fruits ſecs, qu'ils mettent infuſer dans l'eau dès le jour précedent, ils la ſervent à table avec les viandes dans des jattes, & ceux qui ne veulent pas ſe lever pour boire de l'eau, puiſent de celle-ci avec une cuillere, qui leur ſert auſſi pour manger le fruit infuſé.

Ils ſe ſervent encore d'une autre boiſ-

ſon, qui eſt une eſpece de tiſane faite avec de l'orge & de la régliſſe ; mais ils n'en uſent pas ſouvent.

Le Cherbet, ou Sorbet ne ſe trouve parmi les Arabes que chez les Princes & chez les Cheikhs ; on en donne par regale dans les viſites, & dans d'autres occaſions particulieres, comme nous faiſons en France de la Limonade & d'autres liqueurs.

Le Café eſt la ſeule choſe dont les Arabes ne ſauroient ſe paſſer, particulierement ceux qui uſent de l'Opium & du Berge : il leur en faut neceſſairement tous les matins à leur déjeûné & à l'iſſuë de leurs repas ; outre les viſites qu'on fait & qu'on reçoit, où il faut donner ou prendre du café, avant que d'entrer en converſation. On le boit meilleur chez les Bedouïns que chez les Turcs, ceux-ci en font piler une grande quantité qu'ils conſervent dans des ſacs de cuir ; mais ils ne ſauroient ſi bien le ferrer qu'il n'y entre de l'air, & que ſa force ne ſe perde quand ils le gardent trop long-tems. Les Arabes n'en accommodent jamais que quand ils en veulent prendre : ils font vîte rôtir la graine ſur une poëſle, la mettent toute chaude dans un mortier fait

fait d'une piece de bois creusée, l'écrasent autant qu'ils le peuvent avec le bout d'un bâton, & la font bouillir tout en même tems dans un cocquemar plein d'eau, qui bout tandis qu'on prépare la graine, & de cette maniere on prend le café avec tout son sel, & avec toute sa vertu.

Un des principaux regales qu'ils aïent pour leur déjeuné, c'est de la crême, ou du beurre frais, mêlé dans un plat de miel. Cela ne paroît pas s'accommoder fort bien ensemble; mais l'experience apprend que ce mêlange n'est pas mauvais, ni d'un goût désagréable, pour peu qu'on y soit accoûtumé.

Les Arabes mangent rarement du rôti; quand on en fait chez les Emirs, on passe les poulets dans une broche de bois, qu'on tourne sur deux piquets fourchus fichés en terre, & en tournant on les arrose avec du beurre au lieu de lard. On rôtit tout de même des chevreaux & des agneaux tout entiers; & pour le mouton ou le bœuf, on le coupe tout par petits morceaux, gros comme des noix, on met dessus du sel & du poivre, puis les aïant passés dans des brochettes de fer longues d'un pied, on

les fait rôtir ſur un petit feu de charbon qu'on met dans un rechaut, & ils les ſervent avec de l'oignon haché. Ils font encore des étuvées de bœufs & de mouton, qu'ils laiſſent cuire à petit feu & dans ſon jus, dans une marmite bien bouchée; ils mettent auſſi un agneau ou un chevreau tout entier ſur un feu de ſarments dans un chaudron couvert & luté pardeſſus, qu'ils font cuire de la même façon; on les farcit encore avec du pain, de la farine, de la graiſſe de mouton, des raiſins ſecs, du ſel, du poivre, du ſaffran, de la mente, & d'autres herbes aromatiques. On les laiſſe ſur le feu juſqu'à ce qu'ils ſoient extrémement cuits. Toutes ces ſortes de ragoûts ne ſe font que dans les feſtins, & pour les bonnes tables, comme celles des Princes: les apprêts les plus communs & les plus ordinaires des Arabes ſont ſeulement du bouilli avec du potage au ris, & du ris en Pilau.

Ce Pilau n'eſt autre choſe que du ris, qui a bouilli un peu de tems dans un bouillon de viande, ou dans de l'eau chaude avec du ſafran, des raiſins ſecs, des pois chiches & de l'oignon juſqu'à ce qu'il ſoit à moitié cuit; on le retire du

du feu, & on le laisse tout auprès bien couvert pour le faire enfler, & on y ajoûte du beurre, roussi dans une poële, avec du poivre, & quelquefois du sucre, & on le sert dans un plat dressé en pyramide. Quelquefois quand ceux qui sont assis tout autour pour manger le Pilau n'ont point de chandelier, ils fichent la chandelle sur la pointe du Pilau, sans que le suif qui s'y mêle en fondant par la chaleur du ris leur donne le moindre dégoût: mais ce n'est que parmi les plus grossiers.

Ils coupent la viande dont ils veulent faire du potage par petites pieces: ils en font quatre d'un poulet, six ou huit d'une poule, & les font bouillir dans une chaudiere: ils mêlent un peu de ris, de farine & du persil dans le bouillon, & ils versent le tout dans une grande gamelle. C'est leur potage qu'ils appellent en leur Langue *Chorba*.

Les Bedouïns, aussi bien que les Turcs & les Maures, qui sont dans les villes & les villages, se régalent du mets appellé *Coubebi*. Ce sont des balottes de viande pilée avec du bled, du sel & du poivre, qu'ils font bouillir après les avoir arrondies comme de grosses savon-

nettes. Ils les servent dans un plat avec du lait aigre, & s'en font un ragoût fort delicieux.

Ils font leur provision de bled bouilli & desseché au soleil, qu'ils appellent *Bourgoul*, pour le manger pendant l'année cuit avec de la viande, comme nous faisons quelquefois du ris: ils font encore une autre provision de *Courcousson*, qui n'est autre chose que de la farine arrosée avec de l'eau, laquelle à force d'être remuée devient toute en petits grains, comme des têtes d'épingles, & ils l'aprêtent avec de la viande ou avec du beurre de même que le ris. On s'en sert beaucoup plus en Barbarie, que chez les Arabes.

Leur beurre n'est guere bon, & sent toûjours un peu le suif. Ils le tirent à force de battre le lait dans une outre mal propre, qu'on acheve de remplir du lait qui reste dedans, & c'est leur fromage: il est blanc, d'un très-méchant goût, & ils n'en font point d'autre: ils boivent du lait doux, & en font quelquefois du potage, mais dès qu'il est caillé, ils le font aigrir avec le suc d'un herbe qu'ils y mettent, afin qu'il soit plus rafraichissant. Ils en versent aussi

sur

ſur le pilau, & le mangent mêlé enſemble : il faut être fait à ces ſortes de ragoûts pour s'en accommoder.

Les féves, les lentilles, & les autres legumes ſont cuites ordinairement avec de l'huile : ils mangent les olives ſalées, cueillies dans leur maturité, lorſqu'elles ſont bien noires, & après y avoir mis de l'huile.

Les fruits dont ils mangent le plus ſouvent, ſont des figues, des raiſins, des dattes, des pommes & des poires, qui leur viennent de Damas, des abricots ſecs & frais dans leur ſaiſon, des melons & des paſteques ou melons d'eau, dont ils ſe ſervent en été, au lieu de l'eau pour ſe deſalterer.

L'uſage du Tabac à fumer eſt ſi grand parmi eux, qu'il n'y a ni grand, ni petit de l'un & de l'autre ſexe qui n'en prenne extraordinairement; il leur ſert de contenance dans les compagnies, & d'entretien quand ils ſont ſeuls : c'eſt leur recreation après le repas, leur medecine lorſqu'ils le prennent à jeun, & ils reçoivent toûjours leurs amis en leur en preſentant d'abord qu'ils entrent chez eux.

CHAPITRE XV.

De la façon de manger des Arabes.

LA table des Emirs, des Cheikhs, & des autres perſonnes de conſideration, eſt un grand rond de cuir mis par terre ſur une nate comme celle des Turcs. Leur vaiſſelle eſt de cuivre, leurs cuilleres de bois, & les taſſes dans leſquelles on ſert à boire, ſont d'argent, de porcelaine, de faïence, ou de cuivre jaune : les Maîtres & les gens égaux ſont aſſis autour de la table les jambes croiſées à la maniere de nos Tailleurs, & ceux qui doivent du reſpect ſont à genoux, & ſe repoſent ſur leurs talons. Ils ne mettent jamais de nappe, les plats ſont ſervis ſur le cuir, qui eſt bordé de galettes, & de cullieres. Il y a autour de ce rond de cuir une longue piece de toile de lin raïé d'environ une demie aulne de largeur, dont on ſe ſert en guiſe de ſerviete. On prend toute ſorte de viande avec la main au lieu de fourchette, & on ne touche rien que de la main droite, & jamais de la gauche ; parce que celle-ci eſt deſtinée à ſe laver après les

les necessités naturelles; ils ne se servent point de couteaux, la viande étant toute coupée par pieces, & cuite à un point qu'on la peut rompre aisément avec les doigts, ils en prennent dans les plats & la mettent sur le pain, comme nous la mettons sur nos assiettes, ou bien ils la mettent sur le cuir. Le potage, le bouilli, le rôti, l'entremets, les salades, les fruits & tous leurs ragoûts sont servis en même tems; on y mange sans boire, à moins qu'un extrême besoin ne les oblige à demander de l'eau, & ceux qui ont fini, se levent en disant: *Elhhemdi lillah*, Loüange à Dieu (pour toute action de graces,) ils vont boire, & ensuite se laver les mains avec du savon; les places des premiers sont d'abord occupées par ceux qui étoient debout autour de la table: ainsi ils s'y mettent tous à leur tour, & la table reste jusqu'à ce que chacun ait mangé. Les Princes se levent de la même maniere, se retirent dans certains endroits où on leur porte à laver, & ensuite on leur sert du café & du tabac, pour laisser manger leurs domestiques jusqu'aux derniers de tous; ceux-ci plient la table, & l'emportent à la cuisine, ils essuient

leurs mains à deux mouchoirs, qu'ils portent paſſés dans leur ceinture, l'un pour la table, & l'autre pour l'uſage que j'ai dit; ils ne s'en ſervent qu'à cela parce qu'ils ne ſe mouchent preſque jamais ni ne crachent, plûtôt par une habitude qu'ils s'en ſont faite, par un principe de civilité & de propreté, que par aucune raiſon qu'on puiſſe imaginer.

Il n'en eſt pas de même pour le commun des Arabes, quoiqu'on leur apporte à manger de la cuiſine des Emirs, ils n'ont ni table, ni nappe; on leur ſert trois ou quatre gamelles ou grandes jattes de bois, mal propres & fort groſſierement travaillées, d'environ un pied & demi de profondeur & de deux de diametre, pleines de potage avec la viande dedans, du pilau, & d'autres ſortes de ragoûts. Les Arabes s'aſſeïent à l'entour en cette maniere, que les épaules de l'un tournent directement vers la poitrine de l'autre, & toutes les mains droites vers les plats, les gauches ſont tournées en dehors, & ne leur ſervent que pour s'appuïer lorſqu'une trop grande quantité de ſurvenans les oblige à être dans cette ſituation incommode; ils n'ont

n'ont auſſi ni couteaux, ni cuilleres, ni fourchettes; ils mangent le potage dans le creux de la main, prennent le pilau ou le ris à poignée, le preſſent dans la paume de la main, & en font une pelote, qui leur remplit entierement la bouche, & s'il leur reſte quelque choſe dans la main, ou ſur la barbe, ils la ſecoüent dans le plat ſans autre ceremonie. Tous ceux qui ſont debout à l'entour, prennent les places de ceux qui ſe levent, & les valets qui mangent tous les derniers, mettent les jattes les unes ſur les autres, & les emportent chez l'Emir. Ceux qui ont mangé vont boire à grands traits dans une cruche qu'ils ſe donnent les uns aux autres: & au défaut de cruche, ils boivent dans une outre, & s'étant ainſi abbreuvés reciproquement, ils lavent leurs mains avec de la terre, quand ils n'ont pas du ſavon, & s'eſſuïent à leurs mouchoirs. Ils ſe mettent enſuite par petits pelotons pour boire du Café, pour manger du fruit, ou pour fumer du tabac; ils pourroient bien avoir des cullieres, & chacun porter la ſienne pour s'en ſervir; mais ils n'y trouveroient pas leur compte avec ceux qui mangent avec la main, ou par neceſſité, ou par pareſ-

ſe, & beaucoup le font par devotion, diſant que Mahomet a donné des Indulgences à ceux qui mangeroient avec les trois doigts de la main, qui eſt la fourchette naturelle que Dieu leur a donnée pour ſe ſervir à table.

CHAPITRE XVI.

Des Habits des Arabes.

IL y a peu de difference entre les habits des Turcs diſtingués & ceux des Emirs Arabes. Ils ſont ordinairement de drap, de laine, & de ſoïe, & il n'y a que l'ouverture des manches qui les diſtingue entre eux. Ces Princes, & les Cheikhs principaux ont pour leur habit d'hiver un caleçon de toile, & une chemiſe fine, dont les bouts des manches taillées en pointe pendent juſqu'à terre, un *Caftan* de ſatin ou de moire, fait comme une ſoutanne, qui va juſques au milieu de la jambe, avec des manches larges, il eſt ceint d'une ceinture de cuir large d'environ un demi pied, brodée d'or & de ſoïe, & garnie de plaques d'orfévrerie, avec des agrafes, ou des

des chaînes pour la ſerrer, ou pour l'élargir; ils y pendent un petit coûteau garni d'argent & de pierreries. Ils ont de petits poignards longs d'un pied & demi, un peu courbés, qu'ils paſſent à cette ceinture, le fourreau eſt de [a] chagrain, garni d'or ou d'argent, & le manche fait comme la moitié d'une croix pattée, eſt d'argent maſſif, & s'il eſt de quelque bois eſtimé, ou de quelque matiere précieuſe, comme de Rinoceros, &c. on ſe contente de l'orner de plaques d'or ou d'argent avec des pierreries. Sous ce Caftan, & pardeſſus le caleçon de toile, ils mettent un *Chakchier* ou pantalon de drap rouge, dont le pied eſt de maroquin jaune. Ces pantalons doivent toûjours être de couleur rouge, de pourpre, ou de violet, & jamais de verd, à cauſe que Mahomet a aimé cette couleur, & que ſes deſcendans portent le Turban verd, ils croiroient de la profaner en la mettant à cet uſage. Ils traitent les Perſans d'heretiques, à

a *Sagri* eſt un mot Perſan, qui ſignifie la croupe d'un cheval ou d'un mulet; les Perſans & les Turcs en préparent la peau avec une certaine graine, & ils appellent auſſi cette peau préparée *Sagri*, d'où les Européens ont fait le mot de *chagrain*.

à cause qu'ils mettent des pantalons & des caleçons verds. Leurs Babouches, faites en pantoufles du même maroquin, leur servent de souliers, ils les quittent quand ils veulent s'asseoir, & marcher sur les tapis. Au lieu de manteau, ils ont une longue veste de drap, à manches, fourrées de quelque belle peau de Martre zibeline, ou de ventre de Renard, & quelquefois sans fourrure, lorsqu'il ne fait pas beaucoup de froid: ils ont aussi des Abas de drap rouge, verd, ou d'autre couleur, garnis d'un galon d'or & d'argent sur les épaules, & de quelques roses en broderie, & de boutonnieres sur le devant; ces Abas se font en cousant les deux côtés du drap de toute sa largeur, comme si on en vouloit faire un sac, puis ils fendent le devant pour le mettre sur les épaules, en évuidant l'endroit qui doit passer autour du col, ils laissent deux ouvertures dans les coins pour y passer les bras, & cet habit est proprement pour porter à cheval.

Leur Turban est d'une piece de mousseline, mise autour d'un bonnet de velours cramoisy, piqué avec du coton, dont les bouts tissus d'or ou d'argent pendent

dent derriere le dos, & forment une maniere de panache.

Ils ne portent jamais de sabre, que quand ils vont à quelque expedition, ils montent à cheval avec de petites bottines de maroquin jaune, sans bas, fort legeres, & cousuës en dedans, avec lesquelles ils peuvent aussi marcher à pied, & courir même, sans que l'eau les puisse pénétrer.

Ils mettent aussi quelquefois des vestes de dessous, de toile fine de diverses couleurs, piquées avec du coton. Les Grands parmi les Turcs s'en servent pour affecter la pauvreté & la modestie, & font porter le satin, le tabis & le velours à leurs valets, qui sont toûjours pour le moins aussi bien habillés que leurs maîtres.

Leurs habillemens d'Eté sont aussi de drap, sans fourrure, quelquefois d'un simple camelot uni ou raïé; la robe de dessous est de toile de coton blanche, ou de couleur: ils ne mettent de pantalon que pour monter à cheval, & ils restent avec le caleçon de toile seul, ou avec de petites chaussettes de drap rouge, quand ils ne veulent point être nuds pieds, comme ils le font le plus souvent pour plus grande commodité. Les

Les Dames ont des caleçons & des chemiſes de mouſſeline brodées de ſoïe aux extrémités & ſur les coutures, de petites camiſoles de drap d'or, de ſatin, ou d'autres étoffes de ſoïe, qui ne joignent que par deux boutons au deſſous d'une petite ceinture d'or & d'argent doré, ou d'un tiſſu d'or & de ſoïe, avec des agrafes d'or & d'argent; le haut de la camiſole eſt ouvert tout le long de la poitrine avec des boutons aux côtés, dont elles ne ſe ſervent jamais pour ne pas preſſer leur ſein, & pour le faire un peu paroître par le milieu, les manches ſont ſerrées & courtes juſqu'au deſſus du coude, d'où les manches de la chemiſe ſortent & pendent juſqu'à terre. Elles ont auſſi des *Caſtans* faits comme des camiſoles, dont elles ſe couvrent en Hyver, hors qu'ils deſcendent juſqu'à terre; elles trouſſent les pointes de devant, & les paſſent dans les côtés de la ceinture, tant pour marcher plus librement dans la maiſon, que pour faire voir la broderie en fleurs, qui eſt ſur le caleçon & ſur la chemiſe. Leurs veſtes de deſſus ſont des Abas de ſatin, ou de velours, comme celles des hommes, & quelquefois de brocard d'or, dont elles ſe font des

des habits pour mettre auſſi par deſſus. Les hommes ne portent jamais de drap d'or & d'argent, pour ne pas imiter les femmes, à qui ces étoffes ſont affectées; les femmes vont nuds pieds ſur des tapis, lorſqu'elles ſont dans la maiſon. Leurs babouches ſont petits & façonnés; elles mettent de petites bottines pliſſées quand elles veulent ſortir. Leur ornement de tête eſt un bonnet d'or ou d'argent, fait comme une maniere d'écuelle ou de gobelet, entouré d'une mouſſeline brodée d'or & de ſoïe, avec un bandeau de gaze de couleur qu'elles lient ſur le front: lorſqu'elles ſortent, elles mettent pardeſſus tout cela un grand voile de mouſſeline, qui leur couvre la tête, le viſage, la gorge, & les épaules, & deſcend juſqu'au deſſous de la ceinture.

Les Arabes du commun n'ont pour tout habillement qu'une groſſe chemiſe à longues manches, un caleçon de toile, un Caftan d'une groſſe toile de coton, une ſangle ornée de cuir, où eſt paſſé un poignard de la même figure que ceux des Princes, mais il n'y a point d'autre ornement que de petites pieces de monnoïe d'argent, clouées autour du manche,

che, & le fourreau eſt de chagrain tout ſimple: leur manteau eſt un Aba de bourracan, raïé de blanc & de noir.

Ils mettent auſſi en Hyver des fourrures de *Turemaux*, ce ſont des veſtes compoſées de pluſieurs peaux de petits agneaux, paſſées en couleur de frangipane, & couſuës les unes contre les autres, ils mettent le poil en dedans quand il fait beau, & en dehors quand il pleut: la pluïe coule ſur la laine ſans pénétrer juſqu'à la peau, & quand elle eſt mouillée, ils n'ont qu'à ſecoüer la veſte, l'eau la quitte & ſéche à l'inſtant. Ils ont auſſi de grandes robes de toile bien blanche, faites comme des chemiſes qu'ils mettent pardeſſus leurs autres habits en Eté, quand il fait grand chaud.

Ils ont, comme nous avons dit, les pieds nuds dans les bottes, lorſqu'ils ſont à cheval, & dans le Camp ils les mettent auſſi de même dans des babouches, qui ont des quartiers & des oreilles pour les attacher à la façon de nos ſouliers, ces babouches n'ont qu'une ſemelle fort mince, & ſont ſans talons.

Leur habillement de tête ordinaire eſt un

un Turban de mousseline blanche, qui entoure un simple petit bonnet de drap rouge, il en pend un bout en forme de panache, & l'autre qui est beaucoup plus long est passé autour du col pour le garentir des ardeurs du soleil : ils mettent souvent ce Turban avec le Bustmani dont nous avons parlé au commencement.

Les femmes du commun n'ont ordinairement qu'une chemise de toile bleuë pour tout habillement, & une ceinture de corde ou de toile, & un Aba pardessus, avec un voile sur la tête, dont elles s'enveloppent le col, & se couvrent le bas du visage jusqu'au nez. Les filles en ont un autre qui leur couvre tout le visage hors les yeux, ainsi elles voïent sans être vûës; elles vont nuds pieds en Eté, & en Hyver elles sont chaussées avec des babouches faites à peu près comme celles des hommes ; elles portent des camisoles piquées avec du coton, lors qu'elles n'ont pas dequoi avoir des vestes longues & complettes.

Les corps, dont nos femmes se servent pour conserver la taille, & pour soutenir le sein, ne sont point en usage par tout l'Orient, & moins encore parmi

mi celles des Arabes, ce qui les rend de mauvaiſe grace, particulierement les nourrices, dont le ſein pendant leur donne un air tout à fait déſagreable, & les incommode même à la longueur du tems, faute de mettre dequoi le ſoutenir.

CHAPITRE XVII.

De la beauté des femmes Arabes, de leurs parures & de leurs ornemens.

LES Princeſſes & les autres Dames Arabes, qu'on m'a montrées par le coin d'une tente, m'ont paru fort belles, & bien faites; on peut juger par celles-ci & par ce qu'on m'en a dit, que les autres ne le ſont gueres moins; elles ſont fort blanches, parce qu'elles ſont toûjours à couvert du ſoleil. Les femmes du commun ſont extrémement hâlées, outre la couleur brune & bazannée qu'elles ont naturellement; je les ai trouvées fort laides dans toute leur figure, & je n'ai rien vû en elles que les agrémens ordinaires qui accompagnent une grande jeu-

jeunesse. Ces femmes se piquent les levres jusqu'au sang avec des aiguilles, & mettent pardessus de la poudre à canon mêlée avec du fiel de bœuf, qui pénetre la peau & les rend bleuës & livides pour tout le reste de leur vie; elles font de petits points de la même façon aux coins de leur bouche, aux côtés du menton, & sur les joues. Elles noircissent le bord de leurs paupieres d'une poudre noire, composée avec de la tutie, que les Arabes appellent *Kehel*, & tirent une ligne de ce noir, en dehors du coin de l'œil, pour le faire paroître plus fendu; car en general la principale beauté des femmes de l'Orient, est d'avoir de grands yeux noirs, bien ouverts, & relevés à fleur de tête.

Les Arabes expriment la beauté d'une femme en disant qu'elle a les yeux d'une [a] *Gazelle* : toutes leurs chansons amou-

[a] La Gazelle est une bête fauve, fort commune dans le Levant & dans l'Afrique. Les Orientaux l'aiment beaucoup, à cause de sa douceur & de sa gentillesse, quand elle est une fois privée : Son nom Arabe est *Gazal*, nom qui signifie aussi des vers amoureux d'une certaine mesure. Il est parlé dans l'Histoire du Mahometisme de deux Gazelles d'or dont un Roi de Perse fit present au Temple de la Mecque.

amoureuses ne parlent que des yeux de Gazelle; & c'est à cet animal qu'ils com-

que. L'Auteur de la Bibliotheque Orientale dit que les Grecs & les Latins ont appellé cet animal *Dorcas*; quoique Pline n'en fasse aucune mention, & il trouve mauvais que les deux Maronites, Traducteurs de la Geographie du Cherif Edrisi, aïent rendu en Latin le mot de Gazal, qui se trouve dans la Description du Païs des Negres, par celui de Cerfs, qui ne se trouvent point, dit Monsieur d'Herbelot, dans toute l'Afrique, en ajoûtant que Virgile, avant les Traducteurs d'Edrisi, étoit tombé dans la même faute. Il semble cependant qu'on peut justifier les savans Maronites, tant parce qu'ils n'ont point connu de terme Latin pour exprimer le nom Arabe de *Gazal*, qu'à cause que la Gazelle est à peu près faite comme une Biche. D'ailleurs il n'est pas bien sûr que dans toute l'Afrique il n'y ait point de Cerfs, & que Virgile ait fait une faute à cet égard. Des Voïageurs m'ont assuré qu'il y en a, & nos François en ont trouvé dans l'Isle Maurice, au retour de l'Arabie Heureuse, suivant la Relation de ce Voïage page 146. Pline dit, livre 8. chapitre 22. que ces animaux traversent fort bien les mers, & qu'ils passent d'un païs à un autre très-aisement. *Maria tranant gregatim nantes porrecto ordine*, &c. *Hoc maximè notatur à Cilicia Cyprum trajicientibus*, &c.

Je viens d'apprendre de Monsieur de la Perusse, ci-devant Gouverneur du Cap Negre, que les Cerfs sont fort communs sur toute cette côte de la Barbarie. Herodote livre 4. dit que les Cerfs & les Sangliers sont peut-être les seules bêtes sauvages, qui ne naissent point dans la Libye, c'est apparemment ce qui a trompé Monsieur d'Herbelot.

comparent toûjours leurs maîtresses, pour faire tout d'un coup le portrait d'une beauté achevée. Effectivement il n'y a rien de si mignon, ni de si joli que ces gazelles; on voit sur tout en elles une certaine crainte innocente qui ressemble fort à la pudeur & à la timidité d'une jeune fille. Les Dames & les nouvelles mariées noircissent leurs sourcils, & les font joindre sur le milieu du front.

Elles se piquent aussi les bras & les mains, formant plusieurs sortes de figures, de fleurs, de fontaines, &c. se barbouillent les mains & les pieds d'une encre tannée, & teignent enfin leurs ongles d'une couleur rougeâtre, qu'elles font avec une terre verte appellée *Khena*. Les Arabes en teignent aussi la queuë, & le crin de leurs chevaux blancs: c'est parmi eux une espece d'ornement.

Elles ont les oreilles percées en plusieurs endroits, avec autant de petites boucles ou anneaux; les Dames distinguées y attachent des perles & des pendans d'or & de pierreries. Les femmes du commun y mettent de petits grains de verre, dont elles se font aussi des braf-

ſelets & des anneaux de verre de toutes les couleurs, faits exprès pour paſſer dans les bras, & ſur les chevilles des pieds. Les Dames en mettent d'argent, & les Princeſſes d'or maſſif. Elles ont d'autres gros anneaux creux, ou plûtôt des cercles garnis de petits anneaux qui pendent à l'entour. On remplit ces creux de petits cailloux, qui ſonnent comme des grelots lorſqu'elles marchent : ces gros anneaux ſont ouverts par un endroit en forme de croiſſant, par où elles paſſent le plus menu de la jambe. Enfin ces anneaux qu'on appelle *Khalkhal*, & une quantité de pendeloques plattes, attachées au bout de leurs cheveux, nattés en long par derriere, ſont autant de ſonnettes qui avertiſſent que la maîtreſſe du logis, ou d'autres femmes paſſent; alors les domeſtiques ſe tiennent dans un certain reſpect, les autres perſonnes ſe cachent, ou ſe retirent pour ne pas les regarder.

Les Princeſſes mettent quantité de bagues d'or & de pierres précieuſes aux gros doigts des pieds. Ces ſortes de bagues ſont plattes & larges pardeſſus, & ce qui paſſe pardeſſous eſt rond & fort délié. Les autres femmes en ont d'argent,

gent, d'étain, ou de cuivre. Il y en a beaucoup qui ont une narine percée, où elles paſſent un grand anneau d'or, d'argent, d'étain, de plomb ou de cuivre, ſelon leur qualité. C'eſt une galanterie des Arabes de baiſer la bouche de leurs femmes à travers ces anneaux, qui ſont quelquefois aſſez grands pour enfermer toute la bouche dans leur rondeur.

Les femmes de qualité qui ont quantité de perles, les mettent au col, ſur les bonnets, & ſur leurs couvrechefs. Elles ont encore des chaînes d'or paſſées au col, & pendantes ſur le ſein avec des bandelettes de gaze de couleur, dont elles attachent & arrêtent un bonnet d'or ou d'argent maſſif. Cette gaze eſt bordée de ſequins, & d'autres pieces de monnoïe d'or, qui pendent autour du front, & des deux côtés des joues. Les femmes du commun y attachent de petites monnoïes d'argent, dont elles couvrent ſouvent tout le bandeau en forme d'écailles de poiſſon, & c'eſt un des principaux ornemens du viſage.

Elles ont auſſi de la couleur bleuë préparée, dont elles font des mouches ſur leur viſage, & ſur celui des petits en-

fans, tant pour en relever la beauté, que pour arrêter les yeux des gens sur cette couleur, afin, disent-elles, que la malignité des Enchanteurs ne passe jamais jusqu'à leur personne pour leur faire du mal.

CHAPITRE XVIII.

Des amours des Arabes, & de leurs mariages.

COMME les Arabes n'ont aucune communication avec les femmes, ni avec les filles d'autrui, ils ne sauroient être amoureux que par imagination, ou sur le rapport qu'on leur en fait. Ils ne les approchent point, & ne les voïent en public que par hazard, & un peu de loin ; le visage des jeunes filles est toûjours couvert d'un voile, ou de quelque petit linge ; les garçons prennent de l'amitié pour elles par les agrémens ordinaires du port, de la taille, de la voix, & de tout ce qu'ils peuvent observer sur l'exterieur de la personne, lors qu'elles passent devant eux, ou qu'ils ont occasion

ſion de parler un moment à elles. Ils cherchent alors le moïen de les voir ſans être vûs; ils ſe cachent dans une tente aux endroits où elles doivent paſſer, ou derriere des brouſſailles auprès des fontaines, lorſqu'elles vont puiſer de l'eau; car c'eſt là qu'elles cauſent ordinairement avec leurs compagnes à viſage découvert. Quand les filles ont quelque inclination pour les garçons qui les recherchent, elles leur donnent aſſez l'occaſion de les voir, en laiſſant tomber le coin du voile qu'elles tiennent avec les dents, lorſqu'elles paſſent devant eux, & en le reprenant tout auſſi tôt, comme ſi c'étoit par hazard que leur viſage ſe fût découvert, & que le voile leur eût échappé; les garçons ſe cachent quelquefois dans les huttes de leurs parens, & des autres femmes qui peuvent favoriſer leur entrevûë; alors on fait venir la fille avec ſa mere, ſous quelque prétexte, & l'amant a tout le tems de la conſiderer; s'il la trouve à ſon gré, il la fait demander en mariage à ſon pere par quelqu'un de ſes parens. On traite du prix de la fille que le gendre doit païer au beaupere en chameaux, en moutons, ou en chevaux, parce que les Arabes

 ne

ne gardent point d'argent comptant, & que tout leur bien n'est qu'en bétail. Il faut proprement qu'un garçon qui veut se marier achete sa femme, & les peres parmi les Arabes ne sont jamais plus heureux que quand ils ont beaucoup de filles. C'est la premiere richesse de la maison, ainsi lorsqu'un garçon veut traiter lui-même avec la personne dont il veut épouser la fille, il lui dira: voulez-vous me donner vôtre fille pour cinquante moutons, pour six chameaux, ou pour douze vaches, &c.? S'il n'est pas assez riche pour faire de semblables offres, il lui proposera de la donner pour une cavale, ou pour un jeune poulain, le tout enfin selon le mérite de la fille, & la consideration de sa maison, & selon le revenu de celui qui veut se marier. Lorsque l'on est d'accord de part & d'autre, on fait dresser le contrat par la personne que les Arabes ont choisie entre eux, pour faire l'office de Cadi ou de Juge, & s'il ne se trouve personne, c'est par le Secretaire du Prince, à qui ils font part de leurs conventions, s'ils sont gens assez considerés pour cela. Le Cadi ou le Secretaire écrit le nom des témoins au bas du contrat après celui des parties,

&

& cela suffit pour toutes sortes de formalités. Les pauvres gens qui ne peuvent pas païer les frais du Contrat, prennent seulement des témoins, & se marient verbalement, en païant sur le champ ce dont ils sont convenus ensemble. Alors les parens du garçon & de la fille mangent, & se réjoüissent ensemble, reçoivent des complimens, & prennent un jour pour faire la cérémonie : les femmes menent la mariée au premier village où il y a des étuves, elles la lavent, & lui mettent ses plus beaux habits, & lui parfument les cheveux, avec du storax, du benjoin, de la civette, & d'autres semblables senteurs, lui noircissent le bord des paupieres & les sourcils, lui mettent des couleurs broyées sur le visage, qui est déja graissé d'une essence, sur laquelle on jette de la poudre d'or, comme celle que nous mettons sur l'écriture, lui rougissent les ongles avec du Khena, & avec une certaine encre elles lui tracent des figures, de fleurs, de fontaines, de maisons, de cyprès, de gazelles, & d'autres animaux sur toutes les parties du corps. Elles la parent aussi de bagues, d'anneaux, & de toutes les pieces de

monnoïe d'or & d'argent qu'elle peut avoir selon sa qualité, & ses moïens; elles la montent ensuite sur une cavale, ou sur un chameau couvert de tapis, & orné de fleurs & de verdure & la menent dans cet équipage au lieu où elle doit être mariée, en chantant ses loüanges, & les souhaits qu'elles font pour la prosperité de son mariage. Les hommes de leur côté menent le garçon aux étuves, l'habillent de tout ce qu'il a de plus propre, & le ramenent à cheval en cérémonie, & lorsqu'ils sont tous rendus au lieu de l'assemblée, les hommes & les femmes se mettent à table dans des huttes separées, font le festin des nôces, & reçoivent des complimens, qui ne consistent qu'en des souhaits d'une belle famille, de beaucoup d'enfans, de toute sorte de bonheur & de prosperité. Les hommes se réjoüissent sans bruit assez sérieusement, & avec beaucoup de moderation dans toutes ces cérémonies: les femmes au contraire dansent, chantent, crient, & joüent d'un tambour de basque, publiant hautement la beauté & les avantages de l'épousée, jusqu'au soir qu'elles la menent dans la tente qu'on leur a préparée. Chacun prie Dieu qu'il

qu'il veuille préſerver les deux amans des yeux d'envie, & de tous les ſorts que les méchants pourroient jetter ſur ce mariage. Quand la nuit eſt venuë, elles vont preſenter la fille au futur époux, qui l'attend ſeul, & aſſis dans une tente ſéparée, la regardant venir à lui ſans ſe remuer, & ſans lui rien dire; elle ne lui dit mot auſſi. Les femmes qui la conduiſent font un compliment au marié, qui ne leur répond rien, ſe tenant toûjours aſſis d'un air grave & ſérieux, & ſans faire aucun mouvement; juſqu'à ce que la fille s'étant proſternée devant lui, il lui met une piece d'or ou d'argent ſur le front. Cette cérémonie ſe fait trois fois ce même ſoir-là; & à meſure qu'on change d'habits à l'épouſée, on la preſente à l'époux, qui la reçoit de la même façon, & avec la même gravité. C'eſt une eſpece de magnificence en Orient de dèshabiller ſouvent la mariée, & de lui donner en un ſeul jour tous les habits qu'on lui a faits pour ſes nôces. Les femmes qui ſont de la fête, s'en font un plaiſir, auſſi bien que les hommes, qui font ſouvent changer d'habits aux mariés par la même raiſon: mais à la troiſiéme fois que la

fille est presentée, le marié se leve, l'embrasse, & la porte lui-même dans la tente où ils doivent coucher. Les femmes l'abandonnent alors, & la laissent aller avec son mari dans un appartement où il y a deux petits lits à terre sur des nattes, l'un auprès de l'autre, où les mariés se couchent pour un quart d'heure de tems. Aprés la consommation du mariage ils se lavent l'un l'autre avec de l'eau froide, changent d'habits, & le marié sort ensuite avec un mouchoir ensanglanté à la main, qu'il va montrer aux parens, & aux amis assemblés. Il reçoit de nouveaux complimens, & passe le reste de la nuit avec eux à se réjouïr, sans rentrer dans sa chambre, parce que l'épousée a passé aussi chez les femmes pour le même sujet. Elles chantent & dansent jusqu'au soir autour de la chemise de la mariée. Dès le grand matin on les mene aux étuves, de même que le jour précédent. La fête dure tout le reste de la journée, & ensuite chacun se retire chez soi, & les mariés commençent à vivre en ménage. Tous les parens assistent à la nôce, hors le pere de la fille, qui sort de la mai-

son

ſon le même ſoir, par une bizarre délicateſſe qui ne permet pas de ſe trouver chez lui, tandis qu'on met ſa fille à coucher avec un homme. Les peres ſe font de cela une affaire d'honneur, comme d'expoſer en public les chemiſes des mariées, le lendemain des nôces, pour marque de la virginité de la fille, dont ils ont répondu à l'époux, & à toute la famille.

Les Princes, & les autres perſonnes de conſideration ſe marient à peu près de la même façon, les cérémonies en ſont plus grandes, les habits & les ornemens plus magnifiques, les preſens plus conſiderables, & les formalités plus particulieres.

On voit des Arabes qui ont les bras marqués par des coups de coûteau qu'ils ſe donnent quelquefois, pour témoigner à leurs maîtreſſes ce que la rigueur & la violence de l'amour leur fait ſouffrir. Nous nous contentons de chanter: Je me meurs, je languis, je ſoupire: ces bonnes gens ſont plus pathetiques que nous, ils vont ſouvent au fait, & executent réellement ce que nous avons accoûtumé de mettre dans nos chanſons.

Il n'eſt pourtant pas ſans [a] exemple qu'une pareille choſe ſoit arrivée parmi nous ; avec cette difference que les Arabeſſes ont pitié de voir poignarder leurs amans, & que nos Dames s'en ſont ſouvent moquées.

On prend quelque ſoin des Princeſſes quand elles accouchent ; les autres femmes n'y font pas beaucoup de façon ; je ne ſai ſi elles ſentent moins de mal que les autres, ou ſi elles le ſupportent plus courageuſement, mais elles accouchent en chemin & par tout où elles ſe trouvent comme ſous leurs tentes. Quelques momens après qu'elles ſont délivrées, elles prennent l'enfant, lui lient le nombril, & le vont laver à la premiere fontaine. Elles le mettent enſuite ſur une natte tout nud, ou avec très-peu de langes, & le laiſſent ſe mouvoir & crier comme il veut, juſqu'à ce que de lui-même il ſe leve & puiſſe marcher : (ce que leurs enf.ns font ordinairement dans l'année :) & en les élevant ainſi,

a L'Auteur cite pour exemple de ſon tems, Monſieur Clauzier, Ecuyer de Monſieur le Comte de Cruſſol, qui ſe poignarda, dit-il, pour Madame des Boulayes, Demoiſelle de Madame de Cruſſol.

ainſi, il meurt beaucoup moins de ces enfans que de ceux qui ſont mieux ſoignés.

Les Arabes qui ſont habitués à Alep, ſe marient d'une plaiſante maniere : après qu'ils ont fait les cérémonies ordinaires aux autres Arabes, l'époux fait un tour dans la Ville revêtu de ſes plus beaux habits, précedé des hautbois & des tambours, ſuivi des garçons de la nôce; les hommes qui ſont parens, ou amis du marié, ſont armés de gros bâtons, & le conduiſent enſuite à la porte de la maiſon de la mariée, où ils trouvent une quantité de femmes qui ont pareillement de gros bêtons à la main pour leur en défendre l'entrée. Le marié ſe preſente pour y entrer de force, & les femmes lui déchargent des coups de bâtons ſur la tête & par tout; les garçons ne les parent pas toûjours avec aſſez d'adreſſe, enſorte que le marié ſe trouve ſouvent bleſſé juſqu'à effuſion de ſang. Il entre enfin malgré ces coups, on le panſe, s'il eſt bleſſé, & on l'enferme enſuite avec l'épouſe, pour venger, diſent-ils, ſon ſang par un autre, & ils obſervent enſuite tout ce que j'ai marqué ci-devant, après la conſommation du mariage.

Les Turcomans ont une autre maniere; car dans le tems que le garçon vient demander une de leurs filles, & qu'ils sont demeurés d'accord de toutes choses, ils lui disent: ma fille est allée aux champs querir du bois, & de l'eau; elle a été seule à garder les moutons & les vaches, je l'ai laissée sur sa bonne foi, je ne vous réponds de rien; si vous vous en contentez, je vous la donne telle que vous la voïez, avec ses vertus & ses vices. Cette protestation les met à couvert de toutes les choses qu'on ne pardonneroit point parmi les Arabes.

Les Arabes du commun ne se marient qu'à une seule femme, ils sont fort retenus sur la galanterie, & sur tous les vices des Orientaux. Les Emirs peuvent avoir des filles achetées pour leurs concubines. Leurs Sujets en auroient aussi s'ils avoient assez de bien pour les entretenir, & des logemens pour les mettre séparément d'avec la femme legitime. La Loi le permet ainsi pour éviter quelque chose de pis; ils ne considerent point ceux qui aiment la pluralité des femmes, & qui sollicitent celles d'autrui. Ils estiment beaucoup la continence, & ceux qui ne parlent jamais

mais des femmes dans les converſations. Ils ſont ſi ſages & ſi diſcrets là-deſſus, qu'ils n'oſeroient parler d'aucune débauche, ni écouter des diſcours qui ſente le libertinage. L'Emir Turabeye, lorſque j'étois dans ſon Camp, envoïa querir à Damas des filles débauchées, qu'ils appellent comme nous filles de joïe, pour ceux qui n'avoient pas aſſez de vertu pour garder le Célibat. Il les fit tenir à deux portées de mouſquet loin du Camp, dans des tentes ſéparées, où elles étoient ſervies & entretenuës aux dépens de l'Emir. Ce Prince obligeoit cependant ceux qui alloient les viſiter, à les païer ſelon la taxe qu'il avoit impoſée, ſavoir quinze ſols pour chaque viſite. C'étoit principalement afin que ceux qui ne pouvoient ſe paſſer de femmes, n'allaſſent pas ſolliciter les femmes ou les filles de leurs voiſins, qui vivoient avec beaucoup de ſageſſe & de retenuë. Quoique ce commerce fût toleré dans le Camp de l'Emir, on ne laiſſoit pas de montrer au doigt ceux qui s'y abandonnoient, & de les tenir pour des gens de mauvaiſe vie, & qui ne faiſoient aucun cas de l'honneur.

Les

Les Arabes ne parlent point de leurs femmes, auſſi on ne leur en parle jamais qu'indirectement, & ſous d'autres noms, c'eſt leur ancienne coûtume, à laquelle la jalouſie a donné lieu. Ils diſent, ma maiſon, & ceux de chez nous, ppur dire ma femme & mes filles. Quand on veut s'informer de leur ſanté, ou leur faire des complimens dans une Lettre, on dit; comment ſe porte vôtre maiſon, & ceux de vôtre maiſon, &c.. Quand on nomme les mâles, on dit, vos enfans bien aimés. Ils croiroient manquer de reſpect à ceux pour qui ils ont de la conſideration, s'ils leur parloient directement des femmes, ſans s'excuſer par quelque formule; ils diront, par exemple, ſauf vôtre correction ma femme eſt venuë, ou ma femme (parlant avec reſpect) ne ſe porte pas bien. Quelquefois auſſi quand elles ſont belles ou jeunes, ils ne les nomment point du tout; ils diſent ſeulement, ma vieille eſt venuë, ma vieille eſt malade; c'eſt pour éviter que l'œil, ou la malice des envieux ne leur faſſe du mal, comme ils croïent ſouvent qu'il en arrive aux enfans qui deviennent ſecs & languiſſans, par les regards de certaines gens.

gens. Ainsi quand on voit un bel enfant, on feroit un mauvais compliment à ses parens si on louoit sa beauté, ou son embonpoint ; au contraire il faut leur dire : ô qu'il est laid ! ô qu'il est vilain ! ó qu'il est maigre ! & tout ce qu'il y a de plus fâcheux, & de plus contraire à la verité. Les Turcs, & les Grecs ont la même superstition sur ce mal prétendu que les [a] yeux communiquent, & il n'y a pas même jusques aux hommes qui ne se défendent de ces complimens qu'on leur fait sur leur santé & sur l'embonpoint.

Les Arabes, comme les autres Orientaux, aiment beaucoup leurs enfans, & ils en prennent le nom dès qu'ils en ont quelqu'un. Si un homme appellé Mahomet, a un fils appellé Aly, il quitte son nom, & se fait nommer Abou Ali (le pere d'Ali) & la femme se nomme aussi la mere d'Aly ; ils jurent par la vie de leurs enfans, ils supplient les gens pour l'amour de leurs enfans, & les remer-

a L'erreur de croire que les yeux de certaines gens sont dangereux, n'est pas nouvelle, les Anciens en étoient prévenus, & leur superstition étoit grande là-dessus : *Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.* Virgile, &c.

mercient, en priant Dieu qu'il les leur conserve ; ils ne manquent pas de mettre des saluts & des souhaits pour les enfans dans les Lettres qu'ils s'écrivent les uns & les autres. Ce n'est pas seulement pour les enfans qu'ils ont de la tendresse, elle s'étend encore sur les jeunes animaux, & ils les caressent de même à cause de leur innocence.

CHAPITRE XIX.

De la jalousie des Arabes.

LES Arabes ont la jalousie en partage, autant & plus qu'aucune autre Nation de l'Orient, & par rapport à cela ils ont des usages singuliers, quelquefois même tragiques & barbares. Parler à quelqu'un de cornes, & de Cornards, c'est parmi eux un affront & une injure atroce, ils ne nomment point les boucs & les chevres par leur nom par cette raison-là, ils les appellent des moutons, afin de s'exprimer plus honnêtement. Le terme de Cocu est aussi une injure chez eux, & on s'en sert à l'égard des garçons

çons & des filles, comme à l'égard des hommes mariés. On n'est point appellé de ce nom-là par la débauche d'une femme, mais bien par celle d'une sœur; leur raison est qu'une femme n'est pas de leur sang, qu'ils la gardent tant qu'elle est sage, qu'ils la répudient lorsqu'elle ne l'est pas, & que le Mariage étant rompu, ils n'ont plus rien de commun avec elle: mais une sœur, disent-ils, est du même sang, & nul ne peut éviter qu'une sœur débauchée ne soit sa sœur. Au reste les Arabes ne craignent gueres l'iufidelité de leurs femmes, car personne ne cherche à les solliciter, n'étant pas naturellement trop engageantes, & quand elles auroient le dessein de tromper leurs maris, il leur seroit assez difficile de l'éxecuter; leurs tentes sont ouvertes de tous côtés, les enfans & les parens sont tous logés ensemble, & on n'oseroit sortir la nuit; car on auroit à sa suite cinq ou six cens chiens, qui aboïeroient jusqu'au jour; ainsi il faut que les femmes soient vertueuses malgré qu'elles en aïent; outre que ne l'étant pas, elles seroient exposées à la cruauté, que l'honneur dont les Arabes se piquent, exige ordinairement de la

part

part de leurs maris ou de leurs parens.

Les Arabes ne sont pas les seuls, qui se font une espece d'honneur de cette cruelle jalousie. * Les Druses qui habitent les montagnes, & qui n'ont aucune Religion, en sont blessés à un point que si quelqu'un leur avoit dit: comment se porte vôtre femme, ou vôtre fille? vôtre femme, ou vôtre fille vous saluent, elles se portent bien. Ah, ah! diroient-ils, voici des gens qui ont vû ma femme ou ma fille, apparemment ils les connoissent; & la premiere chose qu'ils feroient pour la prétenduë conservation de leur honneur, ce seroit d'aller les égorger, & ensuite ils chercheroient l'occasion de se défaire de l'homme qui leur auroit fait ce compliment. Les Arabes ne se vengeroient pas ainsi de sang froid en pareille occasion, à moins qu'il n'y eût des circonstances plus fortes & plus particulieres. Ils laissent aller leurs femmes & leurs filles où bon leur semble, sans rien craindre; ils ne les enferment point; mais si elles venoient à abuser de cette liberté, il n'y a

* Voyez ce que nous avons dit des Druses & de leur Religion dans une note sur le Chapitre I.

a pas lieu de douter que le pere ou le mari ne se fît justice lui-même, en étouffant les sentimens de la nature, & n'aïant d'attention qu'a la vengeance de cette sorte d'honneur. Parmi quantité d'exemples que nous avons là-dessus, en voici un assez recent, & qui est aussi funeste que veritable.

HISTOIRE TRAGIQUE de la fille d'Abou Rebieh Arabe, habitant de la ville d'Alep.

UN Bedouïn d'Alep, appellé Abou Rebieh, avoit un fils qui servoit les François, & une jeune fille fort bien faite, & assez belle pour une Bedouïne. Cet homme étoit extrémement jaloux de l'honneur de sa famille, & de celui de toute sa race. Il avoit plus qu'un autre cette folie en partage, craignant toûjours que sa fille ne le dèshonorât, quelque soin qu'il prît d'observer sa conduite; il ne la perdoit presque point de vûë, jusque là qu'après la mort de sa mere, il la faisoit coucher auprès de lui; mais soit que cette grande contrainte eût operé un effet contraire, ou que la fille fût de complexion amoureuse, tou-

toute la vigilance du pere ne put empêcher qu'elle n'eût un Amant, & qu'enfin elle ne devînt grosse. Quelques incommodités dont le pere s'apperçut bien-tôt, lui donnerent de la défiance. Un matin qu'elle étoit endormie sur la terrasse de la maison; (car on y couche en Eté dans le Levant) Abou Rebieh s'avisa de la découvrir entierement, & il reconnut la verité de la chose; il ne dit rien à sa fille, jusqu'à ce que la voïant prête d'accoucher, il lui demanda en particulier qui étoit celui à qui elle avoit eu à faire; la fille nia toûjours, & dit à son pere qu'elle étoit hydropique, qu'elle ne connoissoit point d'homme, & qu'elle ne savoit rien de tout ce qu'il lui vouloit dire. Abou Rebieh fit tout ce qu'il pût pour découvrir l'affaire; mais il lui fut impossible d'en venir à bout: la fille n'avoua jamais rien ni par la douceur, ni par les menaces; elle demeura ferme jusqu'au jour de l'accouchement qu'elle ne put plus dissimuler. Le pere n'avoit pas voulu l'inquieter jusqu'alors, crainte des accidens, qui auroient pû l'empêcher d'en faire un exemple. Il la traita au contraire fort doucement: cependant il cacha à tous ses parens,

rens, & à tous ses amis le malheur qui arrivoit dans sa famille, & quelque tems après que la fille fût relevée, il donna l'enfant à nourrir à une villageoise, feignant de l'avoir trouvé sur les chemins, & il dit à sa fille qu'il en usoit ainsi pour cacher son deshonneur; la pauvre malheureuse crut d'en être quitte pour cela; mais Abou Rebieh pensoit bien differemment. Il s'en alla un matin trouver le Cadi, ou le Juge en chef de la ville d'Alep, pour lui demander la permission de tuer sa fille, & il lui en dit la raison. Le Cadi fut si étonné de cette proposition, qu'il le renvoïa en le traitant de fol, & en lui disant que la Justice de Dieu ne laisseroit pas un crime de cette nature impuni, & que s'il le commettoit, il seroit châtié rigoureusement; il le chassa enfin & ne voulut pas l'écouter davantage. Abou Rebieh eut là-dessus un si grand dépit, qu'il alla vendre tout ce qu'il avoit de bien & de hardes dans sa maison, il en mit l'argent dans un sac, & vint le jetter aux pieds du Pacha d'Alep en lui disant : Seigneur, je viens vous donner tout le bien que j'ai au monde, il ne me reste plus que l'honneur, donnez-moi la

per-

permiſſion de tuer ma fille, qui a perdu le ſien & celui de ſa Nation, afin que je puiſſe réparer par ſa mort le tort qu'elle a fait à toute ſa race, ou faites-moi mourir, car je ne ſaurois ſurvivre à mon malheur. Le Pacha fut ſi ſaiſi d'horreur d'entendre cette réſolution, qu'il voulut le renvoïer avec ſon argent; mais l'Arabe ſe jetta à ſes pieds fondant en larmes, & faiſant de vives inſtances, ſans que le Pacha pût jamais conſentir à cette inhumanité: au contraire ce Gouverneur fit tout ſon poſſible pour l'adoucir, le conſoler, & pour lui ôter ce noir deſſein de l'eſprit. Abou Rebieh connut bien qu'il ne lui ſeroit jamais permis de l'executer, & que le Pacha touché de compaſſion pourroit bien lui faire enlever ſa fille, ce qui ſeroit encore pis pour lui. Il reprit donc ſon argent, & il ſe retira, laiſſant le Pacha quaſi perſuadé qu'il pardonneroit à ſon enfant. Mais Abou Rebieh ne perdit point de tems; il alla prier tous ſes parens, & ſes amis à dîner le lendemain chez lui, & il emploïa la plus grande partie de ſon argent à tout ce qu'il falloit pour faire un feſtin des plus magnifiques ſelon leur condition. Pendant qu'on

qu'on faisoit la cuisine, & que les conviés s'entretenoient ensemble, Abou Rebieh monta dans la chambre de sa fille, l'égorgea comme une pauvre brebis, & mit la tête dans un plat, qu'il couvrit, & qu'il rangea lui-même dans un coin de la cuisine pour être servi le dernier. On mit les viandes sur la table; Abou Rebieh s'assit, & mangea comme les autres, une heure durant: vers la fin du repas il dit aux Conviés: Messieurs, que meriteroit, à vôtre avis, un enfant qui auroit deshonoré sa maison, sa Nation, & toute sa race? Ils lui répondirent qu'il meriteroit la mort. Il rêva un moment, & puis il ordonna qu'on lui apportât le plat qui étoit couvert; il continua ensuite, & leur dit: Je ne doute pas que vous ne soïez assez bons pour vous contenter du méchant repas que je vous ai donné, eû égard à ma condition; mais voici un autre mets qui vous sera sans doute plus agréable, & dont vous devez être bien satisfaits; là-dessus il découvrit le plat. Toute la compagnie fremit d'horreur à l'aspect de cette cruauté, les uns quitterent la table, les autres devinrent comme immobiles, & tout y fut en desordre. Abou

Monsieur Bonin, qui étoit Consul à Alep dans le même tems qu'elle arriva.

CHAPITRE XX.

De Plaisirs, & des divertissemens que prennent les Arabes.

LEs Arabes ne sont pas dans un état, ni dans des lieux, à pouvoir jouïr des plaisirs qu'on trouve ordinairement dans les villes. Ils s'en font un très-particulier de vivre à la campagne, & d'y mener une vie libre & sans grand embarras, ils y trouvent du repos & de la douceur, exemts d'ambition & d'envie de changer jamais d'état.

Les hommes (comme j'ai dit ailleurs) passent leur tems à monter à cheval, pour se promener d'un village à l'autre, ils prennent garde à leur bétail; ils vont à la chasse du sanglier, qu'ils tuent à coups de lance; ils forcent les liévres & les gazelles, avec de grands levriers qu'ils nourrissent soigneusement pour cela; ils ont des oiseaux de proïe dressés

pour la perdrix, & ceux qui ſont accoûtumés à tirer, tuent auſſi les autres oiſeaux à coups de fuſil, mais il y en a très-peu qui s'en ſervent parmi eux.

Ils ſe viſitent les uns les autres, & paſſent des journées entieres à prendre du tabac & du café, & à s'entretenir des affaires du tems, & de toutes les hiſtoires qu'ils ſavent: comme ils ſont naturellement fort ſerieux, ces ſortes de converſations ſont leurs divertiſſemens les plus ordinaires. Ils parlent de la guerre, de leurs courſes, de ce qui leur eſt arrivé pendant leur vie, & de ce qu'ils ont entendu dire à leurs peres, leſquels leur ont laiſſé les traditions de leurs Ancêtres; ils n'ont preſque point de livres, & ne s'amuſent point à lire. Ils ne connoiſſent ni cartes, ni dez, & rien de tout ce qui peut exciter quelque paſſion, n'eſt en uſage parmi eux: ils ne joüent ni argent, ni meubles, ils ſe contentent de voir l'évenement de la perte ou du gain. Les jeux des Echecs, ceux des Dames, & du *Mangala* ſont les ſeuls auſquels ils ſe divertiſſent.

Ce *Mangala* eſt composé d'une table de bois, où il y a douze creux faits comme

me les coupes d'une petite balance, dans chacun desquels ils mettent six petites pierres, ou autant de féves, ou de coquilles. Les deux joueurs vuident successivement chacun un trou, & ils font le tour du *Mangala* en mettant une pierre à chacun des autres creux, & lorsque la derniere forme un nombre pair avec celles qui s'y trouvent, on prend toutes les pierres; & celui qui en a davantage à la fin du jeu, a gagné la partie.

Ils montent à cheval avec l'Emir, & s'exercent au jeu des Geriddes, ou des Roseaux dont nous avons déja parlé. Ils s'accoûtument par cet exercice à se tenir bien à cheval, & ils dressent leurs chevaux par le même moïen, à l'usage qu'ils ont accoûtumé d'en faire.

Les divertissemens des femmes ne consistent qu'à se visiter, à causer ensemble, à chanter, & à faire le ménage de la maison. Elles n'ont point l'usage de la musique, elles chantent naturellement d'un ton uni, assez lent & langoureux, avec de grandes pauses, & des reprises en même tems; leurs instrumens sont des violons, des tambours, des tambours de basque & des cliquettes, ils en mettent

aux deux mains en danſant. Ces cliquettes ſont deux petites pieces de bois bien dur, comme de l'ébene ou du bouis, rondes & longues comme deux petits cervelas: elles en tiennent une piece avec le pouce, & l'autre avec le reſte des doigts; elles les choquent en ſerrant la main avec tant d'adreſſe, qu'elles leur font faire le même effet que font nos caſtagnettes: c'eſt avec cela & avec le tambour de baſque qu'elles marquent la cadence. Les tambours ſont d'une piece de bois creuſée, & de la grandeur d'une culliere à pot, le manche en eſt fort long, & il n'y a ordinairement que deux ou trois cordes d'airain, ou de boïau, ſur leſquelles elles forment toutes ſortes de tons; les violons ſont quarrés, & le deſſus eſt de parchemin, ils n'ont qu'une ſeule corde de crin pareille à celui de l'archet; le manche en eſt fort long, ces poils au reſte frottés avec de la réſine, font un ſon aſſez lugubre & ſombre. Ils ont encore des flutes de bois & de roſeaux; les premieres ſont à peu près comme les nôtres; celles de roſeaux ſont fort longues, & leur ſon ſe forme en ſoufflant à l'embouchure, d'une maniere que la moitié du vent en-

tre dans la flute, & l'autre moitié passe par dehors. Ils accordent fort bien tous ces instrumens ensemble, & ils s'en servent chez les Princes, & dans toutes les occasions où les Arabes se réjouïssent.

Les hommes, ni les femmes en general, ne dansent point en public, ils croïent cet exercice malhonnête: il y a cependant des gens parmi eux qui en font métier, & qui vont danser par tout où l'on veut pour de l'argent. Ces danseurs n'ont point de pas reglés, & dansent moins des pieds, que des mains, & de tout le reste du corps; l'oreille les conduit, & toute leur maniere de danser ne consiste qu'en gestes, en contorsions, & en minauderies burlesques, toûjours en jouant des cliquettes.

CHAPITRE XXI.

De la maniere dont les Princesses Arabes se visitent.

LE seul plaisir que les femmes peuvent prendre chez les Arabes, est celui de la conversation qu'elles ont ensemble sous leurs tentes: les lieux où elles sont campées ne leur fournit rien d'agreable, qui puisse les obliger d'en sortir. Et comme elles se font un honneur de ne pas se montrer, celles dont la qualité les distingue du commun, ne vont point se promener dans les villages & dans les autres lieux un peu éloignés du Camp, où elles pourroient se divertir, s'il leur étoit permis de se communiquer à toutes sortes de gens.

Les Princesses ne sortent ordinairement de leurs tentes que le soir aprés le Soleil couché; & si c'est plûtôt, les voisins se cachent par respect, comme j'a idit, & les laissent dans la liberté de prendre l'air pour quelques momens, tout le reste de la journée se passe dans les tentes, où elles demeurent enfermées.

On

On ne sauroit entrer dans le détail de leurs occupations, tout ce qu'on peut en juger par leurs éclats de rire, c'est qu'elles causent volontiers, & qu'on les entretient par des récits fabuleux. Elles font quelquefois de petits voïages d'une ou de deux lieuës, pour visiter les autres Princesses; aucun homme ne les accompagne, & c'est assez pour toute leur garde de savoir que ce sont des femmes, pour n'en approcher en aucune façon.

J'ai vû arriver de ces Dames au Camp de l'Emir Mehemet, qui venoient visiter la Princesse sa femme: la derniere qui y vint étoit montée sur un chameau, couvert d'un tapis, & orné de fleurs, une douzaine de femmes marchoient en file devant elle, tenant d'une main le licol du chameau; elles chantoient les loüanges de leur maîtresse, & des chansons qui marquoient leur joïe, & le bonheur qu'elles avoient d'être attachées au service d'une si belle & si aimable Dame. Elle étoit parée de tous ses atours, couverte d'un grand voile blanc depuis la tête jusqu'aux pieds, en gardant un silence profond & tel que sa qualité le demandoit; celles des servantes qui mar-

choient devant, & qui étoient les plus éloignées de sa personne, venoient à leur tour se mettre à la tête du chameau, & prendre le licol auprès de la Princesse, lorsqu'elle avoit marché une vingtaine de pas, cedant cette place aux autres, comme étant le poste d'honneur. La femme de l'Emir envoïa les siennes au devant, & elles se joignirent aux autres, qui par honneur cederent entierement le licol, & se mirent derriere le chameau, marchant en cet ordre jusqu'à la tente, où elle descendit, appuïée & soûtenuë par les femmes, qui étoient allées au devant d'elle. Alors elles chanterent toutes ensemble la beauté, la naissance, & les belles qualités de cette Princesse. La femme de l'Emir sortit en même tems de sa tente pour la recevoir, accompagnée du reste de ses gens; elle la prit par la main, & la mena dans sa maison, où la collation étoit déja préparée. Les Princesses se baiserent plusieurs fois, & leurs femmes firent la même chose entr'elles, après s'être retirées un peu à l'écart.

Après les complimens ordinaires, les Dames se mirent à table, & y furent long-tems, pendant que les suivantes

qui



La Princesse Epouse du Grand Emir.

qui ne ſervoient point, continuoient leur chant, & de tems en tems elles pouſſoient des cris de joïe faits d'une maniere qui n'eſt uſitée que dans ce païs-là. Ces cris ſe font par un battement de la langue contre le palais, qui dure tout autant qu'on a de la reſpiration, en diſant d'un ton glapiſſant: Lu, lu, lu, lu, lu, fort vîtement articulé: ceci ne ſe fait jamais que pour témoigner une joïe extraordinaire, & pour quelque choſe de conſiderable. Tous les hommes décampent alors des environs de cette tente; l'Emir même n'y entre point, tant que les Dames d'une autre famille y demeurent, pour leur laiſſer la liberté entiere de ſe réjouïr entre elles.

Après que la Princeſſe eût été regalée de café, de tabac, & de ſorbet, & qu'on lui eût verſé de l'eau de ſenteur ſur le viſage, & ſur les cheveux, on la parfuma avec la fumée du bois d'Aloès, qui brûloit dans une caſſolette, faite à peu près comme un de nos encenſoirs, qu'on mettoit ſur le voile dont on lui avoit enveloppé la tête exprès; elle ſe leva enſuite, on la remit ſur ſon chameau, & elle s'en alla dans le même ordre, ſans être reconduite, & ſans au-

cune autre cérémonie. On ne reconduit point les gens en Orient, & ceux qui s'en vont, partent toûjours ſans dire adieu, & cela pour s'épargner, dit-on, la douleur ou le regret de la ſéparation. C'eſt tout le contraire lorsqu'on arrive, car alors on met tout en uſage pour perſuader aux hôtes le contentement, la joïe, & le plaiſir que l'on a de les recevoir.

La maniere dont les femmes ſe ſaluent ordinairement, eſt de ſe baiſer au front, au menton, & aux deux joües; elles ſe prennent enſuite par la main droite, qu'elles portent à la hauteur de la bouche, & chacune baiſe pluſieurs fois ſa propre main, parmi les complimens qu'elles ſe font, tant que leurs mains ſont jointes. Les femmes qui ſont au ſervice des Dames baiſent la main de leur Supérieure & des Princeſſes lorſqu'elles leur font la faveur de le ſouffrir, & de ne permettre pas qu'elles leur baiſent les pieds, ou le bord de la robe. Elles vivent enſuite en particulier avec beaucoup de familiarité; pour tout le reſte, chacune d'elles fait ſi bien ſon devoir, qu'on n'entend gueres les maîtreſſes quereller les ſervantes : il en eſt de même

par-

parmi les hommes, on y voit tant de douceur & tant de moderation, que j'aurois eu de la peine à le croire, si je ne l'avois remarqué plus d'une fois durant mon séjour chez les Emirs.

CHAPITRE XXII.

Du temperament des Arabes, & de l'usage de la Medecine parmi eux.

S'IL est vrai que les maladies, dont nous sommes si souvent affligés, ne viennent ordinairement que des excès de la bouche, & de la diversité des ragoûts & des sausses qu'on invente tous les jours, aux dépens de nôtre santé, & du tems que nous aurions à vivre, on jugera aisément par la maniere dont les Arabes se gouvernent, qu'ils y doivent être moins sujets que les autres Nations, sur tout celles de l'Europe. Les Arabes mangent rarement sans necessité, & mangent toûjours les mêmes viandes, & en petite quantité. L'usage du vin qu'ils n'ont pas, & dont ils ne se servent point dans leurs repas ordinaires, leur sert de remede dans les occasions. Celui de ne

point boire dans leurs legers repas, ou une fois après ſeulement, les empêche de manger au-delà des beſoins de la nature, & la ſobrieté qui eſt chez eux un point d'honneur, doit ſans doute les délivrer de toutes les indiſpoſitions qu'on attribuë avec raiſon à nôtre intemperance.

Les Arabes ſont naturellement ſecs & robuſtes, d'une complexion froide, & un peu mélancolique, qui domine doucement ſur celle qui cauſe nos paſſions & nos emportemens. Le froid & le chaud auſquels ils s'accoûtument dès leur jeuneſſe, l'incommodité de coucher ſur la dure, & tant d'autres fatigues qu'ils ont dans leur camp, & dans leurs voïages, leur rendent le corps ſi endurci aux travaux, que rien ne ſauroit plus les incommoder. Ils s'appliquent le feu ſur la tête, ſur les autres parties du corps, où ils ſentent quelque douleur, avec une petite méche de coton, laquelle brûlant peu à peu, communique ſa chaleur à la partie affligée, & en approchant enfin de la chair, il la cauteriſe d'une maniere que la cicatrice y reſte toûjours. Quand ils ont la fiévre. ils ſe mettent au ſoleil durant le friſſon, & à l'ombre d'abord

que

que la chaleur les prend. Ils se couchent où ils se trouvent, s'ils ne peuvent se tenir debout, aïant une cruche d'eau auprès pour boire tout leur saoul lors que l'alteration les presse.

Ils aimeroient mieux mourir que de prendre des lavemens) c'est parmi eux une indécence insupportable, dont j'ai dit la raison.) Ils n'ont point d'Apoticaires pour leur composer des medecines, ni de Medecins pour leur en ordonner, & ils souffrent patiemment leurs maux, en disant qu'il n'y a point d'autre Medecin que Dieu; ainsi ils ne se font point d'autres remedes dans les maladies, que ceux qui leur sont proposés par certaines femmes, qui ont des secrets particuliers, dont elles se servent pour toutes sortes d'infirmités. Ils ont de la foi pour certains caracteres que leurs gens de Lettres leur font avaller, aussi bien que pour d'autres qu'ils portent pendus au col, & pour des Oraisons qu'ils leur donnent par écrit.

Ils n'aiment point à être saignés, parce, disent-ils, que l'ame est dans le sang, & qu'on n'en sauroit tirer du corps sans diminuer la vie; ils donnent pour exemple qu'une poule, ou un mouton est

eſt mort dès qu'il n'a plus de ſang dans les veines: cela n'empêche pas pourtant que quand ils ont quelque bleſſure, ils ne ſe laiſſent faire tout ce qu'on veut. Ils ſont perſuadés de l'utilité de la Chirurgie, mais ils ne croïent nullement à ce que nous appellons Medecine. On ne trouve plus perſonne qui l'exerce parmi les * Arabes, quoique les plus grands hommes de cette profeſſion ſoient ſortis de ce peuple. Il n'y a que ceux qui habitent les Villes, qui ont conſervé les Ecrits des anciens Medecins. Cheikh Mehemet Ebenſina, que nous nommons par corruption [a] Avicenne, eſt preſque le ſeul Auteur Arabe qu'il y ait aujourd'hui dans l'Empire Ottoman. Il y en a beaucoup d'autres qui traitent de la ver-

* Cela ne doit s'entendre que des Arabes du deſert; car les autres Arabes cultivent encore la Medecine; & outre les écrits d'Avicenne, ils ont une infinité de Livres ſur cette Science, compoſés en leur Langue, dont quelques-uns mêmes ſont aſſez modernes.

a Les Arabes l'appellent ordinairement Ebn Sina; c'eſt un de leurs plus grands Philoſophes & Medecins, & il eſt mort, l'an 428. de l'Hegire. Les Ecrits des Auteurs Arabes ne ſont point rares dans l'Empire Turc, & ſur tout à Conſtantinople, où M. d'Arvieux n'avoit point encore été.

vertu des plantes, & des drogues dont nous nous servons ; mais les Bedouïns ne s'en embarassent point.

Dieu a écrit sur leur front, disent-ils, le tems qu'ils doivent vivre, & toute la Medecine ne sauroit les empêcher de mourir quand l'heure en sera venuë ; ils vivent fort long-tems : j'ai vû des vieillards de cent ans, selon leur compte, qui n'avoient jamais été malades, & qui étoient aussi forts & aussi vigoureux dans tous leurs exercices, qu'un homme de trente-cinq ans parmi nous.

CHAPITRE XXIII.

Des heritages des Arabes, de leurs funerailles, & de leur maniere d'enterrer les morts.

LEs Arabes n'ont jamais de procès pour les successions ni pour le partage des biens : les heritiers partagent également, ou s'accommodent entre eux par l'autorité de l'Emir, ou par l'estimation que les amis communs font de leurs biens, qui ne consistent qu'en tentes,

tes, en meubles, & en bétail: cela se fait immédiatement après les funerailles du défunt; le changement des lieux où ils campent, ne leur permet pas d'en avoir de destinés pour le Cimetiere; on choisit toûjours un endroit un peu élevé & écarté du Camp. Ils y font une fosse où ils mettent le corps, & ils le couvrent de terre, & d'une quantité de grosses pierres, crainte que les bêtes ne le déterrent. Mais avant que de l'y porter, ils le lavent & le cousent dans un drap; ils le mettent ensuite sur une espece de brancart, que quatre ou six hommes portent en chantant des prieres, & les loüanges de Dieu. Les hommes ne pleurent point sur le mort, afin de ne témoigner aucun regret de l'accomplissement de la volonté Divine, considerant d'ailleurs que c'est une necessité, & esperant de revoir leur parent ou leur ami dans le Paradis. Les femmes au contraire suivent le corps en pleurant, parce que selon leur Loi n'étant point admises dans le sejour des bienheureux, elles ne seront logées que dans les dehors avec les Chrétiens, & ne verront plus après sa mort celui qu'elles ont aimé pendant leur vie. Il y a, disent-ils, des-

des filles en leur Paradis destinées pour la récompense de ceux qui seront Musulmans, c'est-à-dire, sauvés; ils en auront tout autant qu'ils en pourront souhaiter. Elles sont perpetuellement Vierges, & dans une jeunesse de quinze ans. [a] Mahomet décrit les beautés & les délices de ce Paradis, & les peines des damnés dans un livre, dont je donnerai quelque jour la traduction au Public; les curieux y verront les erreurs & les superstitions de ses Sectateurs. Ces fem-

a Mahomet n'a point écrit de Livre particulier sur le Paradis & sur l'Enfer, & proprement ce faux Prophete n'est Auteur que de l'Alcoran, qu'il n'a pas fabriqué tout seul. C'est dans l'Alcoran que se trouve tout ce que les Musulmans sont tenus de croire sur ces deux points. Au reste il n'est pas vrai, comme on le pense communément en Europe, qu'ils ne reconnoissent point d'autre beatitude après cette vie, que la joüissance des plaisirs des sens; cela se prouve par le texte même de l'Alcoran, & par les plus habiles Paraphrastes & Commentateurs de ce Livre. Enfin quoiqu'il y ait bien des choses dans la Description de leur Paradis qui semblent grossieres & sensuelles, il y a beaucoup d'apparence que ce sont plûtôt des allegories & des paraboles que de veritables Histoires, selon la Remarque de quelques Savans hommes, & selon le sentiment des plus habiles Mahometans. Ce Livre dont parle Monsieur d'Arvieux, & qui a donné lieu à cette Remarque, est un Livre supposé.

femmes crient de toute leur force, s'égratignant les bras, les mains & le visage, arrachant leurs cheveux, & se prosternant de tems en tems, comme si elles etoient pâmées de douleur; elles prennent des poignées de terre, ou de sable, & le jettent sur leur tête & sur leur visage; elles courent, s'arrêtent, & font à peu près les mêmes postures & les mêmes contorsions que font parmi nous ceux qu'on appelle possedés. Les femmes qui ne sont point parentes du défunt, & qui suivent par cérémonie, ne se font pas de si grandes violences; elles sont vêtuës d'un vieux Aba, & d'un voile bleu, pour marque de leur deuil, & pleurent, en chantant le panegyrique du défunt; elles reviennent ainsi chez les parentes, avec qui elles demeurent tout le reste du jour, & on leur y donne à manger. Les hommes se retirent aussi, tous resignés à la volonté de Dieu, après qu'ils ont repeté plusieurs fois ces mots: Dieu lui fasse misericorde, la Providence en a voulu disposer ainsi, telle étoit sa destinée, que la Toute-puissance avoit écrite sur sa tête, & son heure étoit venuë. Ils font ensuite leurs complimens aux parens, & leur témoignent

gnent par ces deux mots *Khaternna aandek*, qu'ils prennent beaucoup de part à leur affliction : *Selamet errassek*, Dieu conserve vôtre tête, &c.

Voilà de quelle maniere vivent & meurent les Arabes Bedouïns, tels qu'étoient ceux qui habitoient le Mont Carmel & les environs, dans le tems que j'étois auprès du Grand Emir, & que ces observations ont été écrites. Il y a eu depuis beaucoup de revolution dans ce Gouvernement. Les Arabes qui le possedoient sous l'autorité des Pachas, ne l'ont plus, & c'est maintenant les Turcs qui s'en sont chargés, au grand déplaisir des Peuples, qui se trouvoient fort heureux sous celui des Turabeyes. Ces Arabes * ont passé dans d'autres endroits de

* C'est le sort des Arabes du désert de n'être pas long-tems fixes dans les mêmes lieux : la beauté & les commodités d'un Païs les attirent, ils s'y maintiennent tant qu'ils peuvent ; la moindre révolution les en éloigne : Dieu livra autrefois à leurs Ancêtres les Provinces d'Ammon & de Moab, selon la Prophétie d'Ezechiel, chap. 25. vers. 4. non pas, dit le Pere Calmet, qu'ils en eussent fait la conquête par les armes ; mais parce que les Caldéens aïant assujetti ces Païs, & en aïant conduit les habitans au delà de l'Eufrate, les Arabes voisins charmés de la beau-

de la Palestine, au delà du Jourdain, depuis plusieurs années. On en pourra donner des nouvelles dans la suite, si l'on met au jour le reste de mes Memoires.

DES-

beauté & de la fertilité de ces Provinces, s'y jetterent & s'y conserverent en la place des premiers habitans: le savant Commentateur remarque que dans ce passage d'Ezechiel le génie & la maniere de vivre de nos Arabes sont parfaitement bien exprimés: leur nourriture, dit il, est le laitage, leurs demeures des tentes, leurs richesses des troupeaux, leurs montures des chameaux, sans villes, sans villages, sans maisons, sans demeures fixes; ils passent d'un lieu & d'une Province à une autre, selon que le tems, leur fantaisie, & la qualité des pâturages les y attirent.

FIN.

DESCRIPTION
GENERALE
DE L'ARABIE,
FAITE PAR LE SULTAN
ISMAEL ABULFEDA,

Traduite en François sur les meilleurs Manuscrits, éclaircie par des Notes, &c.

AVERTISSEMENT.

L'Auteur à qui nous devons cette Description de l'Arabie, est un des plus celebres parmi les Orientaux. Son nom entier & ses qualités tirées des Ecrivains Arabes, & du titre de ses ouvrages, sont, *Almalic Almuayd Amaddin Aboulfeda Ismael*, *Ebn Malic Alafdal Nouraddin Aly*, *Ebn Iumaladdin Mahmoud*, *Ebn Omar*, *Ebn Schahinschah*, *Ebn Ayoub*, *Saheb Hamah*, c'est-à-dire, le Roi aidé de Dieu, l'appui de la Religion, le Pere du rachat, Ismaël, fils du très-excellent Roi, lumiere de la Foi, Ali, fils de Mahmoud, beauté de la Religion, fils d'Omar, fils de [a] Schahinschah, fils d'Ayoub, Prince ou Sultan de Hamah.

On voit par cette maniere ordinaire aux Orientaux, d'exprimer les qualités, & une partie de la Genealogie des Grands, dans leurs titres, qu'Abulfeda

 étoit

[a] Schahinschah, c'est à-dire Empereur des Empereurs.

étoit de la Maison des Ajoubites, ou Jobites, dont Ayoub a été le Chef; Maison qui a donné naissance au Grand Saladin, & à d'autres fameux Capitaines. Il est appellé Roi, Prince, & Sultan, parce qu'il étoit de race Roïale, & qu'il a lui-même regné en Syrie après son pere, & son frere aîné, dans une étenduë de païs dont la ville [a] de Hamah étoit la capitale.

Il acheva son ouvrage Geographique vers l'an 1321. & l'on croit qu'il a vêcu jusqu'en l'année 1345. [b] Cet ouvrage est

a Hamah est solon plusieurs Auteurs la ville de Hammoth dans la Galilée, anciennement comprise dans la Tribu de Nephtali, de laquelle il est parlé dans le Chapitre 21. verset 32. de Josué. Abulfeda lui donne 60. degrez 45. minutes de longitude, & 34. degrez 45. minutes de latitude Septentrionale.

b Entre plusieurs fautes qui se trouvent dans le Dictionnaire Historique de Moreri, sur l'article d'Abulfeda, il est dit que quelques Savans ont cru qu'il a vêcu dans le IV. siecle, erreur dont la fausseté saute aux yeux, & dont Moreri ne s'est pas apperçu; car Abulfeda, de l'aveu de Moreri, étoit Mahometan: or le Mahometi'me n'a commencé que dans le VII. siecle, comme tout le monde sait, &c.

Il est aussi échappé quelque chose à l'exactitude de M. Bayle, sur le Chapitre d'Abulfeda dans son Diction-

eſt une Geographie, écrite en Arabe, intitulée *Takouin Albuldan*, diviſée en pluſieurs tables, & traitée ſelon la methode que l'on va voir au ſujet de l'Arabie: c'eſt un abregé, ou plûtôt un extrait judicieux de ce que les meilleurs Auteurs Orientaux ont écrit ſur la Geographie, & parmi ces Auteurs il y en a quatre principaux, ſur leſquels tout l'ouvrage d'Abulfeda eſt appuïé, ſavoir:

I. Abu Rihan, ſurnommé Albiruni, à cauſe qu'il étoit natif de Birun, dans le païs de Khuareſme. Il a compoſé un Canon Geographique à l'imitation de Ptolomée.

II. Abu Naſſar Mohammed Tarkani, appellé par les Arabes Al Fariabi, & par les Européens Alfarabius, parce qu'il étoit natif de Farab, qui eſt la ville d'Otrar. Il eſt eſtimé le plus grand Philoſophe des Muſulmans, duquel Avicenne même confeſſe avoir puiſé toute ſa ſcience. On lui attribuë entre autres ouvrages la Traduction des Analytiques d'Ariſtote.

 III. Oth-

tionnaire Critique, quoiqu'il releve pluſieurs bévûës de Poſtel, de Pocok, & d'Erpenius, garands de Moreri, ſur le même Chapitre.

III. Othman Ebn Said, Al magrebi, ou l'Africain.

IV. Et l'Auteur du Livre anonyme intitulé, la quatriéme partie de la Terre, qui n'est pas habitée, Livre traduit d'abord du Grec en Syriaque, & ensuite en Arabe par ordre d'Almamon, septiéme Calife de la Maison des Abassides, Prince curieux & grand amateur des Sciences & des gens de Lettres.

Dans cette Geographie Abulfeda s'écarte de la methode de Ptolomée, & des autres Geographes Grecs & Latins, même des Arabes anciens, qui commencent les longitudes par les Isles Fortunées ou Canaries; il commence les siennes par le rivage de l'Ocean occidental, & proprement par le dernier Cap qui sert en partie à former le Détroit de Gibraltar.

A l'égard des climats, outre les sept climats de Ptolomée, selon lesquels nôtre Auteur a disposé ses Tables, & qu'il appelle veritables climats, il en établit vingt-huit autres qu'il nomme climats connus. Il entend par climat connu, un Païs entier, un Roïaume, &c. qui contient plusieurs Regions ou Provinces; & sur ce principe il fait de l'Arabie

en-

entiere son premier climat connu, par une raison de Religion, à cause du Temple fameux qui est à la Mecque, & du tombeau de Mahomet qui est à Medine.

Pour marquer les distances itineraires des lieux, il se sert de plusieurs mesures, qui sont en usage chez les Orientaux : nous les expliquerons lorsque l'occasion s'en presentera dans cette Description de l'Arabie.

La Geographie d'Abulfeda a été traduite en Turc, accompagnée d'un Commentaire, par Sipahi Zade, qui la presenta au Sultan Amurath III. sur la fin du XVI. siecle. Ce Livre ne nous est point encore venu du Levant.

Quoique [a] l'Ouvrage dont nous parlons soit très-estimé & connu depuis long-tems en Europe, il ne s'est encore trouvé personne qui ait entrepris d'en faire une traduction entiere. Jean Grave, savant Mathematicien Anglois, & qui avoit appris les Langues en voïageant dans l'Orient, publia à Londres en

[a] Abulfeda a aussi composé un Abregé de l'Histoire Universelle en 2. volumes. Les Bibliographes Orientaux en font mention, mais cet Ouvrage n'a point encore paru en Europe.

en 1650. une Version Latine, avec l'Arabe à côté de la Description que fait Abulfeda dans sa Geographie, de deux vastes païs nommés en Arabe Khuaresme, & Mawara Inhar, [a] situés au delà du fleuve Oxus. Le même Grave, après avoir travaillé sur l'Arabie de Ptolomée, avoit aussi traduit en Latin l'Arabie de nôtre Auteur, mais il n'eut pas le tems de publier son travail.

Enfin M. Petis de la Croix, Interprete du Roi, & Professeur en Arabe au College Roïal, qui pouvoit autant qu'aucun autre Savant, donner une bonne & entiere traduction d'Abulfeda, s'est encore contenté de traduire en Latin son Arabie, sur un très-beau manuscrit qu'il a apporté du Levant, sans savoir que Grave avoit déja fait le même travail, & cette traduction n'a été d'aucune utilité pour le Public.

Cependant on peut dire de l'Arabie d'Abulfeda, ce qu'a dit Etienne de Byzan-

[a] C'est ce que nous appellons la Transoxiane; Duval en a fait une Carte, qui se trouve dans son Recueil de l'année 1677. & depuis M. de Lisle a compris ce même Païs dans sa Carte de l'Asie Septentrionale, pour servir à l'Histoire de Genghiz can de M. de la Croix, en 1710.

ſance de celle de Ptolomée, que c'eſt ce qu'il nous a donné de meilleur & de plus exact en matiere de Geographie ; ſoit qu'étant voiſin de l'Arabie, nôtre Auteur ait eu plus de facilité de recueillir des Memoires juſtes, & de rectifier ce qu'on avoit écrit là-deſſus avant lui, ſoit qu'étant Mahometan, & faiſant par cette raiſon de l'Arabie entiere ſon premier Climat, il ait donné ſa plus grande attention à bien décrire un Païs où ſa Religion a pris naiſſance, & qui en contient les principaux monumens. On s'apperçoit en effet qu'Abulfeda a travaillé d'inclination ſur cette matiere ; car outre l'exactitude que nous avons marquée, on peut dire en quelque façon qu'il épuiſe ſon ſujet, en mêlant, comme il a fait, agréablement l'Hiſtoire à la Geographie, & en n'oubliant rien de tout ce qui peut intereſſer les curieux.

C'eſt auſſi le merite de cet Ouvrage qui m'a engagé d'en entreprendre une traduction Françoiſe, pour faire connoître entierement un païs qui ne l'a gueres été juſqu'à preſent par la plûpart des Geographes & des Voïageurs Européens. J'ai d'abord travaillé ſur le Ma-

nuscrit de M. de la Croix, qu'il m'a très-obligeamment communiqué; & j'ai ensuite profité de ses lumieres, lors qu'après avoir achevé ma traduction, il a bien voulu en faire avec moi une sérieuse lecture, & conferer cette version avec le texte Arabe de nôtre Auteur.

J'avois pensé de mettre cette Description de l'Arabie à la suite de mon Voïage de l'Arabie Heureuse, mais une autre matiere aïant achevé de remplir le volume, j'ai cru que cette Description seroit aussi bien reçûë & ne conviendroit pas mal à la fin d'un Ouvrage destiné à faire connoître un Peuple considerable qui est répandu dans toute l'Arabie, & dans les Provinces voisines. J'ai cru aussi que cette piece, toute nouvelle en nôtre Langue, pourroit être regardée comme une espece de supplément necessaire à tout ce que j'ai écrit jusqu'à present sur l'Arabie & sur les Arabes.

Il est cependant arrivé qu'en changeant de dessein j'ai eu le tems de perfectionner ma Traduction, par la communication que j'ai euë du texte Arabe, sur lequel Jean Grave avoit fait la sienne; car Monsieur Hudson, savant Anglois,

glois, aïant deterré l'un & l'autre, a fait imprimer à Oxford en 1712. dans son troisième [a] volume des petits Geographes Grecs, ce texte Arabe, avec la version Latine de Grave au dessous; j'ai par là suppléé à quelques lacunes, & j'ai éclairci quelques obscurités qui se trouvent dans le Manuscrit de Monsieur de la Croix; & d'un autre côté j'ai trouvé que le Manuscrit sur lequel Grave a travaillé, avoit besoin lui-même, en quelques endroits, du secours de celui de Monsieur de la Croix, de quoi je n'ai pas manqué aussi de profiter.

Il me reste à dire que la Republique des Lettres a une autre obligation à Monsieur Hudson, pour avoir inseré dans le même Recueil trois autres pieces que Grave, dont il fait l'éloge dans sa * Préface, avoit autrefois fait imprimer, & qui étoient devenuës très rares; savoir, la Description de la Transoxiane d'Abulfeda, de laquelle nous avons déja parlé, & deux Tables Geographiques, l'une du Persan Nassir Eddin, & l'au-

a C'est à Monsieur l'Abbé Bignon que je dois la communication de cet Ouvrage.

* M. Hudson, appelle Grave *Cathedræ Savilianæ decus immortale.*

l'autre d'Ulugbeg, Prince Tartare, où l'on trouve les longitudes & les latitudes des principales villes d'Arabie.

Nassir Eddin Mehemet Ben Hassan, natif de Tous en Corassane, étoit un grand Philosophe & un celebre Astronome. Il dressa par l'ordre de Hulacou Can, Empereur des Mogols, vers l'année 1259. les fameuses Tables Astronomiques que nous avons encore aujourd'hui, & il est Auteur de plusieurs autres Ouvrages fort estimés.

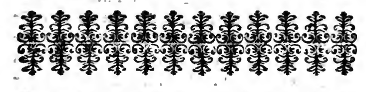
Ulug Beg, Mirza Mehemet, fils de Scharokh, & petit-fils du Grand Tamerlan. Ce Prince celebre par ses disgraces s'étoit fort appliqué à l'étude des Sciences, & singulierement à l'Astronomie: Nous avons sous son nom des Tables, qui sont en grande réputation par tout l'Orient. Elles furent composées par ses ordres dans la Ville de Samarcande, capitale de ses Etats, par deux des plus grands Astronomes de son tems, vers l'année 840. de l'Hegire, 1436. de JESUS-CHRIST. On nomme ces Tables *Zidgé ilcani*, *Ephemerides Royales*, * c'est à leur occasion qu'entre plu-

* Minimè vero prætereundum duxi quod de tanto Prin-

plusieurs instrumens qu'il fallut préparer, on construisit à Samarcande ce prodigieux Cadran, que l'on dit être encore aujourd'hui l'admiration de tous les curieux de l'Orient, dont le style égaloit en longueur la hauteur du Dôme de sainte Sophie de Constantinople, chose surprenante, & qui se trouve cependant assez bien attestée.

Les Tables Geographiques dont nous venons de parler, publiées d'abord par Grave, & nouvellement par Monsieur Hudson, sont extraites de ces deux grands Ouvrages.

Principe Constantinopoli acceperam à Türcicis Astronomis, &c. admirati observationum concentum, adjecerunt Vlug Regium præter alia instrumenta exactissima, quæ paraverat; Quadrantem stupendæ molis construxisse, cujus radius altitudinem summi fornicis Templi Sanctæ Sophiæ adæquaret. Quæ etsi dictu incredibilia (nam testudo hemisphærii 180. pedes Romanos supera) illi tamen Persas fide dignos hæc eadem narrantes sæpius audivisse contenderunt. *Jo Gravius in sua Præfatione ad binas tabulas Geographicas Nassir Eddin Persæ & Vlug Beigt Tartari, quas dicat Eduardo Pocockio, & Thomæ Gravio fratri suo.*



DESCRIPTION GENERALE DE L'ARABIE.

LA [a] Mer de Coulzon, ferme la [b] presqu'Isle d'Arabie du côté de l'Occident, depuis les confins du païs d'Ye-

a La Mer Rouge est nommée par les Arabes la Mer de Kolsum, ou Koulzon, du nom d'une petite ville située presque dans le fond du Golphe sur la côte Septentrionale. Ils la nomment aussi *Lessan al Colzoum*, la Langue de Colzoum, pour dire, le Golphe Arabique ou la Mer Rouge; car ils disent une Langue d'eau, comme nous disons une langue de terre.

b Les Ecrivains Arabes appellent l'Arabie entiere, l'Isle ou la presqu'Isle des Arabes, & avec raison, ce païs étant isolé par l'Ocean Indien, ou Oriental, par la Mer Rouge, & par le Golphe Persique, & n'étant joint au Continent que du côté de l'Egypte & de la Syrie. Avant ces Ecrivains, Pline avoit dit, *Ipsa vero Peninsula Arabia inter duo Maria, Rubrum Persicumque procurrens*, &c.

d'Yemen, à l'endroit où ce païs est frontiere de celui d'Hegiaz, jusqu'à Ailah. Ailah est situé dans la presqu'Isle d'Arabie, au milieu de sa region Occidentale. L'autre partie de l'Arabie, qui regarde l'Occident, s'étend depuis Ailah jusqu'aux frontieres de Syrie. Du côté du Septentrion l'Arabie est environnée de cette partie de la Syrie qui s'étend jusqu'à Balis & à l'Eufrate, à Rahabah, & à Anah. Anah est au milieu de la Région Septentrionale. Le reste de l'Arabie, qui regarde le Nord, s'étend depuis Anah le long de l'Eufrate jusqu'à Kufah. Du côté de l'Orient elle est bornée par les frontieres de Kufah, & par l'Eufrate jusqu'à Basrah, ou Bassora, qui est au milieu de la partie Orientale. Le reste de l'Arabie qui regarde l'Orient, s'étend depuis Basrah le long du rivage du Sein Persique, jusqu'à Barhain, & jusqu'au delà du païs d'Oman. Enfin du côté du Midi l'Arabie est environnée au delà d'Oman, de la Mer des Indes jusques aux côtes de Mahrah, dans le païs d'Yemen; & cette Mer tourne autour de * l'Yemen jus-

* Le païs d'Yemen est l'Arabie Heureuse, qui com-

qu'à Aden, ville située au milieu de la frontiere meridionale; le reste de cette frontiere s'étend depuis Aden, le long des côtes de l'Yemen, jusqu'aux confins par lesquels l'Yemen est contigu au païs d'Hegiaz, & jusqu'à ce qu'on trouve le premier terme du côté de l'Occident, par où nous avons commencé nôtre description.

Quiconque voudra faire le tour de la presqu'Isle d'Arabie, doit commencer sa route par Aïlah, le long du rivage de la Mer, aïant le visage tourné au Midi & la Mer restant à sa main droite; il ira à Madyan, à Yanbaah, à Baruvah, à Gioddah, où commence l'Yemen, à Zabid & à Aden. Puis il fera le tour du Desert d'Yemen, le visage tourné à l'Orient; & la Mer étant sur sa droite, comme auparavant; de là il ira sur les côtes de Dafar & de Mahrah; & aïant parcouru l'Yemen, il tournera droit du côté du Nord, l'Ocean toûjours à sa droite: après avoir passé les côtes de Mahrah, il ira à Oman, & à la Peninsule d'Awal, à Katif, à Kedamah, & à Basrah. Ensuite continuant de marcher au-

compose la plus grande partie de l'Arabie en general.

autour de la presqu'Isle d'Arabie, & en prenant sa route du cô:é du Couchant, il s'éloignera de la Mer, & l'Eufrate restera à sa droite; il ira ainsi à Basrah, à Saih, ensuite à Kufah, à Anam, à Rahabah & à Balis, aux confins du païs d'Alep, à Salamyah, à Balkab, & à Ailah, d'où nous avons commencé la route; & c'est là la description du circuit de toute l'Arabie.

Description de quelques lieux qui sont auprès de la Mecque, ou qui en dépendent.

Abukabis, est une Montagne qui s'éleve auprès de la Mecque du côté de l'Orient.

Kaaikaan, est une autre Montagne élevée près de la Mecque à son Occident.

Batn-Mohassir, est une Valée entre Mony, & Mozdelafah, sans dépendre d'aucun de ces lieux.

Algar, lieu où le Prophete [a], que Dieu

[a] Par le Prophete les Musulmans entendent toûjours Mahomet, & en parlant de lui & de ses premiers Successeurs, ils ajoûtent ordinairement la formule, que Dieu benisse, ou à qui Dieu soit propice, &c.

Dieu beniſſe, avoit accoûtumé de prier, eſt une caverne dans le Mont-Hara, qui eſt auprès de la Mecque, & qui en eſt éloigné de trois mille pas.

Algar, eſt une autre Caverne, où le Prophete ſe retiroit avec Abubekre [a], dans la Montagne de Thour, qui domine ſur la Mecque du côté du Midi.

Arafat, eſt le nom d'une Montagne ſituée entre Gaſnah, & le mur nommé Ibn-Amar, & Almazanin. La valée de Gaſnah ne fait pas partie d'Arafat, mais elle en eſt le terme du côté que ce Mont ſe joint à Mony. Proche le mur Ibn Amar eſt le Temple où l'Imam de la Mecque aſſemble le peuple l'après midi, le jour de [b] la fête d'Arafat.

a Abubekre beau-pere, & enſuite ſucceſſeur de Mahomet, & le premier des Califes. Aiſchah ſa fille fut la troiſiéme femme que Mahomet épouſa, & la ſeule qu'il prit, lorſqu'elle étoit encore fille; c'eſt pourquoi ſon pere, nommé auparavant Abdalbah, fut appellé Abubekre, c'eſt à dire, Pere de la Pucelle.

b Cette Fête ſe celebre le dixiéme jour du dernier mois de l'année Mahometane, par tous les Pèlerins aſſemblés à la Mecque, & auſſi par tous les autres Muſulmans, en memoire du Sacrifice d'Abraham, & même d'Adam & Eve, qui ſe retrouverent, diſent-

fat. Ce Temple eſt celebre, & porte le nom de Temple d'Abraham. Il y en a une partie aſſiſe dans Gaſnah, & l'autre ſur Arafat. Ibn-Amar, de qui la muraille en queſtion a tiré ſon nom, eſt Abdala, fils d'Amar, fils de Carbar. Une partie d'Arafat eſt appellée la Montagne Alramah, & auſſi la Montagne d'Alel.

Dans le Livre d'Abibeker Achmet, fils de Mohammed, fils d'Alfakyah, il eſt marqué que (ſelon Almodainy) toute la Peninſule d'Arabie eſt diviſée en cinq parties principales, ſavoir en Tahamah, Nagd, Hegiaz, Orud, & Yemen. Tahamah eſt proprement la partie Meridionale d'Hegiaz. Nagd eſt la Region ſituée entre Hegiaz & Irac. Hegiaz comprend les Montagnes qui s'étendent depuis Yemen juſqu'en Syrie, & dans ces Montagnes ſont Medine, & Oman. Orud s'étend depuis Yamamah juſqu'à Bahrain. Le même Auteur dit que Hegiaz eſt ainſi appellé, parce que ce païs eſt ſitué entre Nagd & Tahamah.

ſent-ils, ſur cette Montagne, après avoir été chaſſés du Paradis Terreſtre, &c. Chacun, ſelon ſon pouvoir, ſacrifie une Victime, qui eſt ordinairement un mouton, & quelquefois un chameau.

mah. Il ajoute que Alovakadi a dit que Hegiaz s'étend depuis Medine jusqu'à Tabuc; & même que ce qui est depuis Medine jusqu'au chemin qui mene à [a] Kufah, & au delà jusqu'au territoire de Basrah, est censé de la partie de Nagd: Que depuis Medine jusqu'au chemin qui mene à la Mecque, & jusqu'à ce qu'on arrive à la descente de la Montagne appellée, la Descente du troupeau de chameaux, tout cela appartient à Hegiaz; & que ce qui est au delà jusqu'à la Mecque, & Gioddah, est de la dépendance de Tahamah.

Le même Auteur ajoûte, Ibn Alaraby a écrit, que le païs situé entre l'Irac, & Wagrab & Amrah Alsaif, appartient à Nagd, & que ce qui est au delà de Wagrab jusqu'à la mer, appartient

a Kufah ou Coufah, ville située sur l'Eufrate, environ à quatre journées de Bagdet, a été très celebre du tems des premiers Califes; le fameux Ali y fut tué dans une Mosquée, & l'on voit encore son Tombeau auprès de Coufah, que ses Sectateurs visitent avec une grande devotion. Les plus anciens Caracteres connus parmi les Arabes, sont les Caracteres Coufites, assez differens des Modernes. On trouve tous les jours des monnoyes & des inscriptions en ces caracteres, même des exemplaires de l'Alcoran.

tient à Tahamah, & que ce qui eſt entre Tahamah & Nagd eſt de la partie d'Hegiaz. Alſarwat ſont, dit-il, des lieux élevés au deſſus de Tahamah. Almoshtarec a écrit que Odaïb eſt le nom d'un lieu où il y a des eaux, lequel appartient aux enfans de Tamin, & que ce ſont les premieres eaux qu'on trouve dans le Deſert, en allant de Kadaſyah, qui eſt en Coufah à la Mecque. Odaïb ſignifie aſſemblage d'eaux dans le Deſert.

Alardg, dit cet Auteur, eſt le nom de pluſieurs villages ſitués dans les confins de Taif, où il y a une [a] Moſquée d'aſſemblée. C'eſt de là que le Poëte Alargy a tiré ſon ſurnom. Alardg eſt auſſi le nom qu'on donne à quelques colines, qui s'élevent vers le milieu du chemin, en allant de la Mecque à Medine. Il y a enfin ſur la même route une Montagne qui porte encore le nom d'Alardg.

Al-

a. Il y a dans le texte Arabe *Iamaa*, c'eſt-à-dire une Moſquée principale, où ſe fait l'Aſſemblée du Vendredi, où l'on prie pour le Prince regnant, &c. *proprement une Moſquée Paroiſſiale*, à la difference des autres qui ne ſont que comme de ſimples Oratoires.

Alnazir, fils de Shomail, a écrit que Nagd est un terme qui signifie les hauteurs de la terre. Il y a plusieurs sentimens sur le païs de Nagd; mais le plus approuvé est que c'est le nom d'une terre haute & élevée, qui divise l'Yemen de * Tahamah, & l'Irac ou la Caldée de Sham, ou de la Syrie; que pour ainsi dire la partie haute ou superieure de Nagd est l'Yemen joint à Tahamah, & que la partie basse du même païs est la Caldée, jointe à la Syrie; enfin que son commencement du côté d'Hegiaz est rempli de marais.

Entre les lieux les plus renommés de l'Arabie on distingue Akik: c'est, selon Almoshtarec, le nom de plusieurs vallées, parmi lesquelles est Akik haute ou superieure, assez près de Medine du Prophete, attenant Harah, & s'étendant jusqu'à l'extremité de Bakbao, où sont les Cimetieres de Medine. Il y a aussi Akik basse ou inferieure, assise au dessous de la premiere; & Akik Alared dans Yamamah, où il y a un Torrent qui coule jusques dans la vallée Tahamah. Cette vallée Akik-Alared est contiguë à

* Tahamah terre basse ou inferieure de l'Arabie.

à Akik de Medine, c'eſt d'elle dont Shafiay, à qui Dieu faſſe miſericorde, a parlé, quand il a dit, *S'ils euſſent fait alliance avec les habitans d'Akik, cela m'auroit été plus agreable.* Akik eſt auſſi uue vallée nommée Dhy-Chalyfah. Sahoul, ſelon l'Auteur, Allebab eſt un bourg de la terre d'Yemen; & ſuivant Alſameani c'eſt de ce bourg que certains habits blancs qu'on y fabrique ſont appellés Alſahouliya. Cependant Ibn Haucal *, en parlant de l'Arabie, dit qu'elle contient la Region de Hegiaz, qui comprend les villes de la Mecque, Medine, & Yamah; qu'elle renferme auſſi Nagd, Alhegiaz, Region voiſine de la terre de Hahrain, ainſi que les Deſerts d'Irac ou de Calnée, & ceux de Giazira, & de Sham, ou de Syrie. L'Arabie, ſuivant le même Auteur, comprend auſſi l'Yemen, qui contient Tahamah, Nagd, Alyaman, Oman, Mahrah, Hadramut, la Region de Sanaa, celle d'Aden, & d'autres dépendances. Tout ce qui s'étend depuis les limites de Serrain juſqu'à la Region de Yalamlam, ou d'Yelmelem

* Ibn Haucal *Opere prolixo quidquid in univerſis Regionibus ſingulare ſit, magna cum laude complexus eſt.* Joh. Gravius, *&c.*

lem, & la partie Meridionale de Taif, jusqu'à Nagd, Alyaman, & jusqu'à la Mer Persique, tirant vers l'Orient, tout cela est de l'Yemen, & l'Auteur ajoûte que ce sont là presque les deux tiers de l'Arabie. Mais, selon lui, ce qui s'étend depuis la frontiere de Serrain, le long du rivage du Golfe Persique, & de là revient sur la frontiere Orientale jusqu'à Hagr, & à la Montagne de Tay, par la Region Meridionale d'Yamamah, appartient à Hegiaz. Ce qui s'étend depuis la frontiere d'Yamamah, presque jusqu'à Medine, retournant vers la contrée de Basrah jusqu'au dessus de Bahrain, appartient à Nagd. Tout ce qui est depuis la frontiere d'Abodan jusqu'à Alanbar, & qui regarde les païs de Nagd & de Hegiaz, est du Desert d'Irac, ou de Caldée. Ce qui regne depuis la frontiere d'Ambar jusqu'à Balis & Yatim ou Teyma, & à la vallée Akik Ovadilcora, est du Desert de Giazirat: enfin tout ce qui s'étend depuis Balis jusqu'à Ailah, regardant Hegiaz, & étant opposé à la terre de Tabuc, est du Desert de Sham ou de Syrie. Il y a quelques savans Geographes, ajoûte le même Auteur, qui en faisant la division de ce

païs,

païs, veulent que Medine soit de la region de Nagd, & la Mecque de celle de Tahamah d'Yemen.

Parmi les lieux les plus celebres de l'Arabie on compte Algiofah: c'est un Oratoire & le rendez-vous de tous les Pelerins d'Egypte, lorsqu'ils vont à la Mecque, situé près de Rabegh: le lieu est solitaire, rempli de ruines, & sans habitans, son nom est pourtant en reputation.

ALMOHASAB, selon Amoshtarec, est un lieu situé entre la Mecque, & Mony, mais plus proche de Mony. Cet Auteur assure que c'est ce qu'on appelle la vallée * de la Mecque, & que c'est là qu'on voit encore le Temple des Idoles de la Tribu de Kenané, enfin que ce lieu est ainsi nommé à cause des sables dont il est tout rempli.

Ibn Haucal assure que dans l'Arabie [a] il

* Suivant Elmacin Mahomet est né dans cette vallée.

a Selon Herodote il y a dans l'Arabie un grand fleuve appellé Cotys, qui se décharge dans la Mer Rouge, & Diodore de Sicile parle d'un Lac de 500. stades de longueur, sur 60. de largeur, situé dans l'Arabie Deserte, qui jettoit tous les ans du bitume.

il n'y a point de fleuve ni de lac navigable ; si l'on objecte qu'il y a le lac Almotanah, ou le lac puant, la réponse est que ce lac est voisin de l'Arabie, mais qu'il n'y est pas veritablement situé. Pour ce qui est des eaux qui coulent dans le païs d'Yemen, auprès d'Elmazad, dans la region [a] de Saba, elles viennent de plusieurs Torrens, & on les assemble par le moïen d'une Digue pour arroser les terres qui en ont besoin. Cependant il y a dans l'Arabie beaucoup de ruisseaux, de fontaines, & de puits. Selon le même Auteur il n'y a point d'arbres fruitiers à la Mecque, si ce n'est les arbres du Desert, mais au delà des limites du * Haram, il y a des fontaines & des

a La region de Saba, & les Sabéens, sont celebres dans l'Ecriture & dans les Auteurs prophanes. La ville de Saba faisoit un grand trafic d'or, selon Ezechiel, chap. 27. & le Pseaume 22. Ce metal étoit très excellent, & en abondance dans l'Arabie, suivant Diodore de Sicile. Pline en parlant des Sabéens l. 6. chap. 28. dit *Sabæos ditissimos sylvarum fertilitate odorifera, auri metallis, agrorum riguis, &c.* Dans la suite la ville de Saba a changé de nom, comme nous verrons en son lieu, où il sera parlé de son Fondateur, &c.

* Le Haram est la grande Mosquée de la Mecque bâtie en forme de Cloître, &c.

des fruits. Il ajoute enfin que Mony est situé sur le chemin de la Mecque au Mont Ara-fat, qu'il y a trois milles de Mony à la Mecque, & que Bath Mohasser est une vallée située entre Mony & Mos de la fah.

Il est écrit dans Almoshtarec, que Ramah est un * Hospice sur le chemin de Basrah à la Mecque, éloigné de Basrah de douze journées, que c'est l'extremité du païs de la Tribu de Tamin; que Thabir est une montagne fort élevée entre Mony & Mos de la fah, & que les anciens Arabes dans le tems de la superstition [a] & de l'ignorance, ne partoient jamais de Mos de la fah que le soleil n'eût paru sur le sommet de Thabir.

Il est marqué dans le même Auteur, que Alhoday biyah est un lieu, situé en partie dans Alhal, & en partie dans le Haram, & que c'est là que les Infidelles arrêterent le Prophete, & l'empêcherent de visiter la Maison de Dieu; c'est l'extremité la plus éloignée du Haram,

N

* Hospice ou lieu de retraite pour les Pelerins Musulmans.

a Ce tems, selon les Musulmans, est celui qui a precedé la naissance de Mahomet.

ram, & pour ainsi dire l'angle du Cloître; il demeura entre ce lieu & la Mosquée plus d'une journée entiere.

REDWAY, continuë-t-il, est une montagne qui a plusieurs bras & beaucoup de vallées profondes; je l'ai vuë de [a] Yambao toute verdoïante, & il m'a été dit par des gens qui l'ont parcouruë, qu'on y trouve des eaux en quantité, c'est la montagne où la Secte, nommée Alkaisaniya a cru que vivoit Mehemet, fils d'Ali, surnommé Albanafiyah.

Il est encore écrit dans Almoshtarec, que Koba, autrement Alcasar, est un bourg à deux milles de Medine, que là est la Mosquée d'Altakawy [b], où il y a de grandes vertus; que Koba est aussi le nom d'une très grande ville dans les quartiers de Fergalah, près Alshah, dans le Roïaume de Transoxiane.

Parmi ces lieux distingués de l'Arabie,

[a] Yambao ville voisine de Medine, elle est décrite ci-après.

[b] M. Petis a traduit, *Fanum in quo sunt Talismata*, mais il paroit par le Manuscrit de Grave, que cela ne signifie autre chose, si ce n'est qu'il s'est fait des miracles en ce lieu-là, selon la croïance, ou plûtôt la superstition des Mahometans.

bie, on compte encore Alabura, ſitué vers le Nord de Giohfah, à la diſtance d'environ huit [a] paraſanges: on dit qu'Abdalla pere du Prophete, eſt mort en ce lieu-là; mais la plus commune opinion eſt qu'il eſt mort à Medine dans la maiſon de Nabayah, chez ſes oncles, fils de Nagiar.

DOWMATA-LGIANDAL, eſt un lieu qui ſépare la Syrie de la Caldée, éloigné d'environ ſept ſtations ou journées de Damas, & de treize de Medine.

OSFAN eſt un Hoſpice, & une retraite des Pelerins, éloignée de Chalis d'environ une ſtation, du côté du Midi. D'Osfan à Batnmar il y a trente-trois milles.

ALGIAR eſt auſſi un lieu celebre, ſelon Allebah; c'eſt le Port de Medine du Prophete, à la diſtance de trois ſtations.

a Caicoba, Roi de Perſe, celui qui fit Hiſpaham la Capitale de ſes Etats, ordonna entre autres beaux Reglemens, que les grands chemins fuſſent marqués de quatre en quatre mille pas. Les Perſans ont nommé cet eſpace *Pirſenk*, nom duquel on a fait Farſaque, & enſuite Paraſaque & Paraſange. La Paraſange eſt compoſée de trois milles Arabiques. Voïez la Note ſuivante ſur le mille Arabique, & ſur la ſtation.

tions. Et ſuivant Ibn Haucal, depuis le rivage de Giohfah juſqu'à Algiar, il y a trois ſtations, & d'Algiar à Ailah on compte vingt ſtations.

Enfin Datirak eſt un Oratoire & le rendez-vous des Pelerins de Caldée allant à la Mecque, éloigné de cette ville de 48. milles. Alazizy a écrit qu'entre Datirak & Amrah, il y a vingt-ſix milles, & que Awtas, où le Prophete combattit & remporta une victoire, eſt ſitué entre Datirak & Amrah.

Deſcription de quelques diſtances particulieres dans la preſqu'Iſle d'Arabie.

De Medine à Kufah ou Coufah, on compte environ vingt [a] ſtations; de Medine à la Mecque dix ſtations; de Medine à Boſrah XVIII. ſtations; de Medine à Bahrain XV. ſtations; de Medine à Raccah XX. ſtations; autant de

[a] La ſtation, ou diette & journée, eſt d'environ trente milles Arabiques. Le mille, dit Abulfeda dans ſa Preface, eſt de 3000. coudées ſelon les Anciens, & de 4000. ſelon les Modernes. Mais cette difference n'eſt rien, puiſqu'ils conviennent tous que chaque mille eſt de 96000. doigts ou pouces.

de Medine à Damas, & autant de Medine à [a] Feleftin. De Medine à Metzr, *ou le Caire*, le long du rivage de la mer xxv. ftations. De la Mecque à Aden environ un mois de chemin. Il y a deux routes pour aller d'Aden à la Mecque; l'une fur le rivage de la mer, & c'eft la plus longue, l'autre par Sanaa, & Saadah, Giafrah, Nagran & Taif, & de là à la Mecque.

ALMEHRAS eft le nom d'une certaine eau qu'on trouve dans la montagne d'Ahhud. Il eft marqué dans les [b] Hhad-

a Feleftin eft le nom d'un bourg dans la Paleftine, que les Arabes nomment auffi Feleftin, fitué fur la frontiere d'Arabie.

b Hhaddis, c'eft le Recueil des preceptes, fentences, & autres difcours, que l'on fait par tradition avoir été prononcés de bouche par Mahomet: on a fait tant de Livres fur ces traditions, dont le Recueil eft immenfe, que le tout enfemble fait un corps de doctrine, à peu près femblable au Talmud des Juifs; on dit même que plufieurs de ces Hhaddis font tirés du Talmud. Sultan Noureddin Zenghi, Prince celebre parmi les Mufulmans, a été le premier qui a fondé un College pour enfeigner publiquement ces Hhaddis ou Traditions de Mahomet. Nous dirons par occafion, qu'il a auffi été le premier entre tous les Princes de fa Religion, qui ait établi une Chambre de Juftice, pour connoître des violences que les grands

dis que le Prophete eut soif la journée d'Ahhud, ou du Combat du jour du Seigneur, & * qu'Ali fils d'Abou Taleb, lui apporta de cette eau dans un Bouclier, que Mahomet refusa d'en boire; mais qu'il en lava le sang qui étoit sur son visage: & c'est ce que Siddik insinuë par ces Vers,

Souvenez-vous du lieu où Hussein a été tué,
De Zeid, & du Martyr qui a souffert la mort auprès de Mehras.

Par ce Martyr il entend Hamzam, oncle de Mahomet, qui souffrit le martyre sur la montagne Ahhud, auprès de Mehras, c'est-à dire qui fut tué dans le combat dont on vient de parler.

Suivant Allebad, Howarain est une ville du païs de Bahrain: Ziyad fils d'Omar

grands Seigneurs faisoient aux particuliers, voulant que les Commissaires par lui nommés, jugeassent souverainement, avec toute la severité possible, & sans égard pour qui que ce fût, de tous les torts & de toutes les injures que le peuple auroit souffertes de la part des Grands, &c.

* C'est le fameux Ali, Gendre de Mahomet.

mar en fit la conquête, c'est pourquoi il fut surnommé Ziyad Howarin. Le frere de ce Ziyad fut un savant Jurisconsulte du nombre des compagnons d'Ali, fils d'Abou Taleb. Howarain est aussi un village du païs de Hems, ou d'Emesse, au Sud-est de la ville de ce nom. J'ai lû dans l'Histoire que Ziyad y florissoit, lorsque Mahomet y vint avec Almawyam.

Entre les villes voisines de Katif, on compte Tarut, petite ville à l'Orient de Katif: dans les hautes marées la mer l'environne de tous côtés, & en fait une Isle; & quand la mer se retire, une partie de la terre qui est entre cette ville & Katif, reste découverte, & les Voïageurs y passent à pied sec. Sa distance de Katif est d'environ une demie station. Tarut abonde en vignobles, & en excellens raisins.

ALRAGIA, situé entre la Mecque & Taif, est dans le païs d'Hegiaz, c'est le lieu où Adel & Karah trahirent les compagnons du Prophete.

ALRAGIA est aussi un lieu près de Cayber, où l'armée du Prophete campoit, en assiégeant cette ville, & où l'armée fut rafraîchie par un convoi de vivres.

ALDAHNA, suivant Almoshtarec, est une terre vaste & étendue qui commence au païs de Nagd, & continuë jusqu'à la Region de la Tribu de Tamin.

ALSHAHAR appartient au païs d'Yemen, & c'est une petite ville située entre Aden & Dafar.

Dans le même païs on compte aussi Hadramaout, terre florissante & habitée par les Enfans de la Tribu de Namud; elle est éloignée de Shahar de quatre journées de chemin. Son nom est marqué dans Allebab, avec la même prononciation que ci-dessus.

Yakut a écrit dans Almoshtarec, que le Lac Gadirkhom est situé entre la Mecque & Medine: on dit que ce Lac est éloigné de Gohfah d'environ trois milles; on dit aussi qu'il y a là un bois dont une fête célebrée par les * Chyaïtes, ou les Sectaires, a pris le nom.

Cir-

* Chyaïtes, ou Schiites, ainsi appellés par les Musulmans orthodoxes, à cause qu'ils sont partisans ou sectateurs d'Ali, ce qui forme un grand schisme dans le Mahometisme; tous les Persans sont Schiites, &c.

Circuit de la presqu'Isle d'Arabie, selon Ibn Haucal.

De Abadan à Barhain on compte environ xv. ſtations; de Barhain à Oman environ un mois de chemin; d'Oman à Mahrah, auſſi un mois; de Mahrah à Aden la même longueur, & d'Aden à Giodah le même chemin; de Giodah à la côte maritime de Giofah III ſtations; de là à Giar, auſſi III ſtations; de Giar à Ailah, environ XX ſtations; d'Ailah à Harah, III ſtations; & de Harah à Balaka, III ſtations; de Balaka à Masharik Houvran, VI ſtations; de Masharik Houvran à Masharik Goutah, où ſont les jardins de Damas, III ſtations; de Masharik Goutah à Salamiyah, IV ſtations; de là à Balés, VII ſtations; de Balés à Khufah XX ſtations; & de Khufah à Boſrah, environ XII ſtations, de Boſrah à Abadan II ſtations; & c'eſt là à peu près tout le circuit de la Peninſule d'Arabie.

Yabrin eſt une terre ſalée, où il y a deux fontaines & une grande quantité de palmiers. Ces fontaines ſont éloignées l'une de l'autre d'environ une demi journée de chemin, & la plûpart des

palmiers sont plantés auprès des fontaines. Yabrin est voisine de Hasa, de Katif, & de Yamamah. * Hasa, Yabrin, & Yamamah sont posés comme en triangle. Yamamah est sur le côté Occidental, Hasa sur l'Oriental, & Yabrin sur le Meridional, en s'éloignant un peu des deux autres. Yabrin, selon Almoshtarec, est le nom d'un païs de sable, dont l'extremité du côté de l'Orient ne peut être connuë, & discernée de la terre d'Yamamah. A Yabrin l'air est extrémement mauvais, & des gens qui y ont fait quelque sejour, m'ont dit que les habitans du païs sont persuadés que la fievre attaque ordinairement ceux qui y mangent des dates, qui y boivent de l'eau, & qui dorment à l'ombre des arbres: les dates y sont semblables à celles de Medine.

Entre les lieux les plus celebres de Barrhine, on distingue Kademah. C'est un Golfe qui s'étend sur les côtes de Barrhine, de Bosrah, & de Katif. Entre Kademah & Bosrah il y a deux journées de chemin; de Kademah à Katif trois

* Le Manuscrit de M. Petis ajoûte que l'éloignement est de trois journées, & qu'il y a le même chemin entre Yabrin & Hasa.

trois journées. Ce Golfe est situé au Midi de Bosrah, & on l'appelle Kademah Albohour, le Golfe des Mers. Il y a sur ses côtes quantité d'habitations d'Arabes, qui ont là & aux environs des pâturages commodes, & beaucoup de puits, dont l'eau monte & s'éleve jusqu'aux bords en de certains tems, avec autant de regularité que le flux de la mer.

Fin de la Description de la presqu'Isle d'Arabie.



DESCRIPTION DES VILLES D'ARABIE,

Comprises dans les Tables d'Abulfeda.

I. La Mecque [a] est située dans une vallée entre des montagnes steriles. Dans cette ville est le Kyâbé, élevé au milieu du Temple, ou de la Mosquée, appellée Haram : Nous en omettons la description, parce que c'est un monument trop celebre & trop connu parmi nous. La moitié de la ville de

a Les Mahometans appellent la Mecque *Omm alcora*, la Mere des Villes, ou la Metropole du Musulmanisme, à cause du Kyâbé ou Caabah, maison quarrée, bâtie, selon les Mahometans, par Abraham, & par Ismaël son fils; laquelle est dans le Haram, ou Mosquée sacrée. Ce Kyâbé porte aussi le nom de Beit Allah, ou Maison de Dieu.

de la Mecque s'appelle Bekak. Giawhary a écrit dans son * Sihhah que la moitié de la Mecque a été nommée de ce nom-là, à cause de la multitude de ses habitans, car Bekkaho, ou Bekkyé, signifie une foule extraordinaire. Un mur entoure la Mecque de toutes parts. Dans le Haram est le † fameux puits de Zemzem, peu éloigné de la porte du Kyâbé, & au dessus de ce puits il y a un beau dôme.

II. MEDINE [a] du Prophete est assise dans une plaine, elle a au Septentrion la montagne Ohud, au Midi celle de Thabir. Cette Ville & ses environs abondent en palmiers, & le terrein en est fort humide. Dans Medine est la [b]

* C'est un Commentaire sur l'Alcoran.

† Voïez le *Voyage de l'Arabie Heureuse*, sur le puits de Zemzem, page 287.

a Medinah signifie en Arabe une ville en general. Les Mahometans ont appellé ainsi (c'est-à-dire la ville par excellence) celle qu'on nommoit auparavant Iathreb, à cause que Mahomet en fit le siege de l'Empire des Musulmans, & qu'il y est mort, &c. On l'appelle aussi Medinah al Nabi, la ville du Prophete.

b La Mosquée de Medine fut bâtie par Mahomet, après sa retraite ou sa fuite en cette ville. Il y finit ses

Mosquée & le tombeau du Prophete : à la droite de ce tombeau sont ceux d'Abubekre & d'Omar. La Ville est entourée d'un mur de brique. Entre les villages qui sont aux environs de Medine, on distingue Rabdah, où est le tombeau d'Abi Lur Alafary, à qui Dieu, &c. Ce lieu est situé sous le 67. degré 30. minutes de longitude, & sous le 24. degré 10. minutes de latitude. A Medine est le puits Bedhaat, ou Fort, dont il est fait mention dans les Hhaddis : là est aussi le puits Aris, dans lequel l'anneau, ou le sceau de Mahomet étant tombé des mains d'Osman, fils d'Osan, [a] le Prophete lui deffendit d'en faire la recherche, & empêcha qu'il ne pût le retrouver.

III. Ai-

ses jours, & les Musulmans, après avoir été à la Mecque, lieu de sa naissance, vont visiter son tombeau dans sa Mosquée de Medine. Ce tombeau de marbre blanc est dans un angle de la Mosquée, & couvert d'un Dôme qui forme une espece de petite Chapelle. Le Pere Alexandre s'est trompé après plusieurs autres, quand il a écrit que ce Tombeau est suspendu en l'air, &c. *Sepulcrum ejus sublime pendet vi magnetica elatum, &c.* chose absurde & impossible.

a Le Manuscrit de M. Petis porte que quelque recherche que fit Osman, il ne put jamais le trouver.

III. AILAH [a] étoit autrefois une petite ville, avec quelques terres fertiles aux environs; c'eſt la cité de ces [b] Juifs qui furent changés en porcs & en ſinges: elle eſt ſituée ſur la côte de la Mer Rouge, aſſez près du chemin des Pelerins d'Egypte, qui vont à la Mecque. Ce n'eſt plus aujourd'hui qu'une tour, la demeure d'un Gouverneur, qui dépend de celui du Grand Caire. Il n'y a plus là de champs ſemés: il y avoit autrefois une fortereſſe bâtie dans la mer, mais elle eſt toute ruinée, & le Commandant demeure dans la tour dont on vient de parler, laquelle eſt ſituée ſur le rivage.

IV. MADYAN [c] eſt une ville ruinée

a Il y a de l'apparence qu'Ailah eſt Elana, dont parlent les anciens Geographes; cependant dans les Actes du Concile de Calcedoine, tenu en 451. il eſt fait mention de Berylle Evêque d'Aila.

b Les Juifs changés en porcs, & en ſinges: c'eſt une fable inventée par les Interpretes de l'Alcoran, ſur le Chapitre Aâraf, pour marquer la punition de quelques Juifs qui avoient profané le Sabbat dans cette ville.

c Cette ville tire ſon nom de Madian, fils d'Iſmael, fils du Patriarche Abraham, qui a donné ſon nom aux Madianites, Peuple d'Arabie, dont parle l'Ecriture dans l'Exode, &c.

née sur les bords de la Mer Rouge, du côté opposé à Tabuc, dont elle est éloignée d'environ six journées de chemin. C'est à Madyan qu'est le puits fameux dont Moïse abbreuva les troupeaux de † Schôaïb. Madian est aussi le nom de la Tribu de laquelle étoit issu Schôaïb, & ensuite la ville dont nous parlons a pris ce même nom, ce qui est attesté par la parole du * Très haut, qui dit, le Chef, ou le Gouverneur de Madyan, est frere de Schôaïb. Selon Ibn Saïd, la largeur de la Mer Rouge en ce lieu-là est d'environ ᵃ cent mille pas. Il y a au-

† Schôaïb, selon les Musulmans, est Jetbro, beaupere de Moïse: ils le mettent dans le rang des Prophetes, & le font descendre de Madian fils d'Ismael: il donna, disent-ils, des enseignemens utiles à Moïse & à Aaron, ce qui est fondé dans l'Ecriture, & par cette raison ils l'appellent le Predicateur des Prophetes; ils prétendent qu'il fut envoïé de Dieu au peuple de Madian pour les convertir de l'idolatrie à la profession de la vraie Religion.

* L'Auteur Mahometan entend par là l'Alcoran.

a Il y a dans le texte que cette largeur est d'environ une course de Courier. Les Geographes Arabes s'expriment ainsi pour signifier le chemin que peut faire un vaisseau dans l'espace d'un jour & d'une nuit, avec un vent ordinaire; ce que le Cherif Edrisi évalue environ

auprès de Madyan un Château nommé Masamiyah, bâti sur la côte Occidentale de cette mer.

V. Tayma est une Forteresse plus renommée que Tabuc, & il y a beaucoup de palmiers aux environs. Alaziży a écrit que Tayma appartient à la Tribu de Tay. La Forteresse, ou le Château de Tayma s'appelle aussi Alablak, on dit qu'il a été bâti par Samoul, fils d'Adiya, lequel a fait des vers sur ce sujet. *Nous avons*, dit-il, *une montagne qui fait les delices de tous les voisins; leurs yeux sont éblouïs en la regardant. Alablak est unique dans le monde, qui est tout rempli de sa renommée; elle a des traits d'une rare beauté, & la blancheur éclate sur son front & sur ses pieds.* L'Auteur ne finit point sur ce sujet dans son enthousiasme poëtique.

VI. Tabuc est situé entre Hag'r & la Syrie, il y a des eaux & des palmiers. On dit que les compagnons d'Aikah,

viron à cent mille pas. Au reste Grave est ici abusé par son Manuscrit, en prenant (comme il a fait) cette distance pour celle qui est entre Madyan & la mer rouge, ce qui est visiblement impossible, puisque la ville est bâtie sur le rivage de cette mer.

d'Aikah, ausquels Dieu envoïa Schôaïb, ont vêcu en ce lieu-là: Schôaïb n'étoit pas né parmi eux, mais parmi les habitans de Madyan : L'Auteur du Kanum dit que Tabuc est situé à l'Orient, & Madyan à l'Occident.

VII. HAG'R [a], selon Ibn Haucal, est dans les montagnes éloignées d'une journée de chemin de la vallée Alkary, mais cela n'est pas exact, & je sai qu'entre les deux il y a plus de cinq journées de chemin. Il dit que c'étoit la Region occupée par la Tribu de Tsammoud, au sujet de laquelle Dieu a dit, les [b] Tsammoudites à qui les pierres de la valée rendirent réponse : & il ajoute qu'il a vû ces montagnes, avec les

a Hag'r, ou Hagiar, est un nom Arabe, qui signifie une pierre: on croit, & avec beaucoup de raison, que la ville de Hag'r est la même que les anciens Geographes ont nommée *Petra deserti*, ancienne Metropole de l'Arabie.

b Les Tsammoudites, ou Themudites, c'est la Tribu qui avoit pour Chef Themud fils d'Amar, & il est fort parlé de ce Peuple dans l'Alcoran, & du Prophete Saleh, neveu de Themoud, que Dieu envoïa à Hag'r, & qui fut très mal reçu des Themudites, lesquels se creuserent des grottes pour se garentir de la colere du Ciel. Nôtre Auteur rappelle ici leur histoire, en rapportant à Dieu même les paroles de l'Alcoran, suivant l'aveuglement de sa Religion.

les grottes, & les eaux qui y sont, ce que Dieu a encore exprimé par ces paroles ; ils creuseront à coups de marteau, & avec industrie des logemens dans la montagne. On nomme ces montagnes Alathaleb ; les Religieux où les Pelerins de Syrie s'y arrêtent en allant à la Mecque. Elles sont éloignées d'Alaly, en tirant vers la Syrie, d'environ une demi journée de chemin : on dit que le * Prophete défendit de boire de l'eau de ces montagnes.

VIII. TADMOR [a] est une petite ville dans le desert de Syrie, & dans la dépendance de Hems, ou Emesse, mais plus Orientale que cette Ville : le terroir de

* Cette deffense vient de ce que Mahomet avoit cette Region en execration, à cause des crimes des Themudites, & de leur revolte contre Saleh, &c.

[a] Les Savans ne doutent plus que Tadmor ne soit l'ancienne Palmyre que Salomon fit bâtir dans le Desert, suivant le III. Livre des Rois, ch. 9. vers 18. & que l'Empereur Hadrien fit rebâtir & orner magnifiquement. Zenobie, si celebre dans l'histoire, étoit Reine de Palmyre, &c. Voïez la Relation du Voïage de Palmyre, par M. Hallifax imprimée à Londres, en 1705. avec des Remarques, c'est une piece très-curieuse, dont les Journaux de Trevoux ont rendu compte en Novembre & Decembre 1713.

de Tadmor est extrémement humide, il y a beaucoup de palmiers, d'oliviers, & de figuiers. Il s'y trouve parmi quantité de ruines, de beaux monumens de l'antiquité, colomnes, marbres, &c. La Ville est éloignée de Hems de trois stations, & d'autant de Salamiyah; elle est fermée de murailles avec une forteresse: on compte suivant Alazizy, cinquante-neuf milles de * Tadmor à Damas, & cent deux milles de Tadmor à Rabbah.

IX. Yanbo, petite ville sur la route de Medine, de laquelle il est fait mention dans les Haddis. Ibn Said écrit qu'à Yanbo il y a des fontaines, des prairies, & un château, c'est la demeure

† Les Auteurs qui ont pris les ruines de Balbec, qui est l'ancienne Heliopolis de Syrie, pour celles de Tadmor, ou de Palmyre, n'ont pas fait reflexion à plusieurs circonstances qui démontrent la fausseté de cette opinion, & sur tout à l'éloignement qu'il y a de Tadmor à Damas, dont la ville de Balbec n'est qu'à une très petite journée, &c. Pline assure que Palmyre étoit dans une telle situation, & dans un état si florissant, qu'elle donnoit de la jalousie à deux grands Empires, savoir celui des Romains, & celui des Parthes. Enfin le territoire de Palmyre étoit arrosé par l'Eufrate, &c.

re de la Tribu de Hosu, il y a un Port * éloigné de la ville d'une journée de chemin. Yanbo, suivant Ibn Haucal, est un château aux environs duquel il y a des palmiers, des eaux, & des champs cultivés. C'est en ce lieu qu'a demeuré Ali fils d'Abou Taleb, dont Dieu a honoré la face, & c'est là aussi que ses enfans [a] ont regné. Près d'Yanbo est le Mont Redway, qui s'éleve à son Orient, d'où l'on tire les pierres propres à faire des meules. Entre cette montagne & Medine, on compte VII stations.

X. KHAIBAR abonde en palmiers, & c'est la Terre des Enfans d'Anzab. Khaibar dans la Langue des Juifs signifie un château [b]. Son éloignement de Medine est d'environ VI stations entre le Sep-

* Ce Port est sur la Mer Rouge.

a J'ai suivi ici la Version & le Manuscrit de Grave, fort different en cet endroit de celui de M. Petis, qui semble dire qu'Ali gendre de Mahomet a fait en ce lieu la fondation d'un hôpital, dont les revenus sont administrez par ses successeurs.

b Khaibar. On prétend que ce nom signifie plûtôt Ligue & Confederation, à cause que c'est en ce lieu que les Juifs réunis contre les premiers Musulmans, livrerent bataille à Mahomet.

Septentrion & l'Orient. Khaibar, selon Edrisi, est une petite ville semblable à un grand château, abondante en fruits & en palmiers: au commencement du Mahometisme ce n'étoit qu'une maison entre Karida & Ennadir, & c'étoit la demeure des Enfans de Koraidah & de Nodair; c'est là aussi qu'a habité Samoul fils d'Adiya. Il y a IV stations de Khaibar à la Mecque.

XI. MAGHIAN est une des plus illustres villes de l'Yemen, à III stations de distance de Zabid; elle a deux grandes Mosquées d'assemblée. Sa situation est dans une plaine, elle est comprise entre les villes de la Region maritime, & située entre le Nord & l'Orient de Zabid, à VI stations d'éloignement de Sanaa. D'Aden à la ville de Maghian, dit le Cherif d'Edrisi, il y a VI stations, & de Maghian à la ville de Chayran XXV parasanges.

XII. ZABID [a] est la Metropole de

[illegible]

[a] Zabid est une ville de commerce dont le Port est un des principaux de l'Yemen sur la Mer Rouge. Ce Port s'appelle Alafakah, à cause d'une forteresse qui est à son entrée. Il y avoit autrefois un Roi à Zabid, & un autre à [illegible], qui se faisoient la guerre, &c.

toute la Region maritime de l'Yemen, assise dans une plaine, éloignée de la mer d'un peu moins d'une journée de chemin; on n'y voit point d'autre eau que celle des puits; elle a quantité de palmiers, & ses murs sont percés de huit portes, selon Albiruny. Zabid est un port d'Yemen, & le vrai port de Zabid est un lieu appellé Alafakah, & il y a XL milles de distance de l'un à l'autre. Il est écrit dans Alazizy que Zabid a une rade nommée Alafakah. L'Auteur du Livre des Longitudes, dit qu'Alafakah est situé sous le LXIV degré de longitude, & sous le XIV degré 35 minutes de latitude.

XIII. TIZ, aujourd'hui la demeure des Rois d'Yemen, est un château dans les montagnes, élevé sur la Region maritime, & sur les terres [a] de Zabid; & au dessus de Tiz il y a un lieu de plaisance appellé Sehadah, où le Roi d'Yemen a fait conduire des eaux des montagnes qui sont au dessus, & où il a fait

[a] Cette circonstance du Château de Tiz, élevé sur les Terres de Zabid, semble insinuer que Tiz, & la ville de Tage, dont nous avons parlé dans le *Voyage de l'Arabie Heureuse*, page 194. est la même chose.

fait bâtir un magnifique Palais, au milieu d'un jardin délicieux.

XIV. Hisnouddamoula, ou Aldemlow, est un Château situé au Nord d Aden, dans les montagnes d'Yemen, où sont gardés les tresors du Roi. Ibn Saïd dit que ce Château est élevé sur une montagne qui s'étend du Nord au Midi. La force & l'assiete inaccessible de ce Château ont passé en proverbe, car on dit fort comme Aldemlow. Il a au Nord * Hirah, petite ville fort connuë, & située sur la grande route des montagnes.

XV. Hargiah est un Port de mer où il y a quelques maisons, la plûpart fort petites, & construites avec de la terre & des roseaux: Edrisi dit qu'il y a une journée de chemin entre Hargiah & Hirdah.

XVI. Gioblah est situé entre Aden & Sanaa, dans les montagnes, & sur deux rivieres, d'où elle a été nommée Medinah Alnahrain, ville des deux Rivieres; c'est une Ville assez moderne, bâtie par les Alsalihiyunis, lorsqu'ils eu-

* La ville d'Hirah, bâtie par Malek, fut autrefois la capitale d'un Roïaume de ce nom, dont les derniers Rois étoient Chrétiens.

eurent conquis l'Yemen. Allebab écrit que l'Yemen est un grand & vaste païs, dont les habitans sont appellés Yemenis, ou Yemenites, & que ce païs porte le nom d'Yemen, parce qu'il est situé à la droite de la [a] Terre, comme la Syrie est située à la gauche. Il ajoûte que selon des Auteurs dignes de foi, Gioblah est éloigné de Tafirdoum d'environ une journee de chemin, & qu'elle est à l'Orient de Tiz, en tirant un peu vers le Nord.

XVII. DGIANAD est au Nord de Tiz; les eaux y sont mal saines; son éloignement de Sanaa est de 48. parasanges, & de Dafar de 24. Dgianad est un lieu infect, environ à une demi station de Tiz. Selon le Cherif Edrisi, Dgianad est entre Damar & Zabid. Le païs ne laisse pas d'être agréable, & la ville considerable, aïant une belle & grande Mosquée d'assemblée, qui porte le nom

O de

[a] Par la Terre les Musulmans entendent la Mecque & son territoire, qu'ils estiment être le centre ou le milieu du Monde, & cela par émulation de ce que les anciens Juifs, & Chrétiens ont crû la même chose de la ville de Jerusalem, autorisés par quelques passages de l'Ecriture, qui semblent favoriser cette opinion.

de Mosquée de Maad Ibn Giabal, parce qu'il l'a fait bâtir. La plûpart des habitans de Dgianad sont Schiites ou Sectaires d'Ali. Assez près de cette ville est la vallée Sahoul, par laquelle on entre dans le Desert, & on arrive à une montagne sur laquelle sont bâtis mille villages : la largeur de cette montagne est d'environ 20. parasanges. De là on va par des campagnes steriles & pleines de sable à la vallée de Zabid.

XVIII. Damar * est une ville celebre de l'Yemen, c'est la patrie de plusieurs Personnages illustres qui ont écrit les paroles du Prophete & de ses Disciples. Les Historiens parlent beaucoup de Damar, qui est éloigné de Sanaa de 16. parasanges, & de Ddafar de 8. Edrisi écrit qu'il y a deux stations de Damar à Sanaa, & que sur le chemin qui conduit à Damar, il y a une montagne, sur laquelle il y a une magnifique Mosquée, bâtie encore par Maad Ibn Giabal, & qui en porte le nom.

XIX. Haly est une ville située sur les confins de l'Yemen, du côté d'Hegiaz. Quiconque, dit Edrisi, veut pas-

* Voïez le *Voyage de l'Arabie Heureuse*, au sujet de Damar, page 197.

passer de Tehamah jusqu'à Sanaa, doit marcher depuis Serrain environ VI stations, & dans cette Region est la ville d'Haly, ainsi appelée du nom d'Haly, fils de Jacob.

XX. GIODDAH, * ou Dgiudda, est le port de la Mecque, à la distance d'environ II stations sur le rivage de la Mer Rouge: ce port est très celebre. Edrisi marque aussi que Gioddah est un port de mer, & qu'entre la ville de ce nom & la Mecque, il y a environ XL milles; c'est le rendez-vous des Pelerins qui passent d'Aidzab à la Mecque, & à Medine.

XXI. DDAFAR est une ville située sur le rivage d'un Golfe qui vient de l'Ocean Meridional, & qui s'avance dans les terres en tirant vers le Nord l'espace d'environ cent milles. Dans le fonds de ce Golfe est la ville de Ddafar. Les Vaisseaux qui sortent de son port ne peuvent naviger que par le vent de terre; ils font voile de ce Golfe pour aller aux Indes. Ddafar est la capitale du païs de Shagiar.

O 2 On

* C'est la Ville & le Port de Gedda, où il y a ordinairement un Pacha Turc, dont l'autorité est assez bornée. Les Musulmans croïent avoir en ce lieu-là le tombeau d'Eve.

On trouve dans ce païs plufieurs plantes, & d'autres productions des Indes, comme la noix mufcade, le Nardgil, ou le Coco, l'Indigo, &c. Au Nord de Ddafar il y a des colines pleines de fable, fur lefquelles habite la Tribu de Beniaad. Entre Ddafar & Sanaa il y a 24. parafanges. Quelques-uns difent que Ddafar eft fur les côtes d'Yemen, & qu'il y a plufieurs jardins, & des ruiffeaux aux environs. Enfin Ddafar n'a gueres plus d'étenduë qu'un grand village.

XXII. SERRAIN eft éloigné d'Haly de 19. parafanges du côté du Nord. C'eft, dit Allebab, une petite ville proche de Gioddah, dans les quartiers de la Mecque. Alazizy dit que Serrain eft fur le bord de la mer, éloignée de la Mecque de quatre grandes journées de chemin. Selon Edrifi on trouve près de Serrain le Bourg Yalamlam, qui eft un Oratoire, & un rendez-vous des Pelerins de l'Yemen, qui vont à la Mecque.

XXIII. NEDGERAN, ou Nag'ran, eft une petite ville où il y a des palmiers; elle eft habitée par des familles des Tribus de l'Yemen; on tire de là

là des maroquins. Cette ville est éloignée de dix stations de Sanaa; sa situation est entre Aden & Hadramout, dans des montagnes, où l'on trouve quantité d'arbres. On va de la Mecque à Nedgeran presque en vingt jours de tems par un chemin uni & fort droit sur des chameaux; cette route se fait entre Sanaa & la Mecque, à l'Orient de Saadah. Nedgeran est des dépendances de la Tribu de Hamadan, située entre des villes, des villages, des bâtimens, & des eaux.

XXIV. Aden. [a] Cette ville est appellée Aden Abyan; elle est située sur le bord de la mer Oceane; c'est une ville de grand commerce, où les Navires des Indes arrivent journellement, & font voile de son Port. Dans les Livres

[a] La Description de la ville d'Aden, de son Port, & des environs, se trouve dans le Voïage de l'Arabie Heureuse, page 40. &c. L'Article d'Aden n'est point exact dans la Bibliotheque Orientale: entre autres choses il n'est pas vrai, comme le dit M. d'Herbelot, que le Turc soit aujourd'hui le maître de cette ville.

Au reste j'ai suivi ici le manuscrit de Grave, par preference à celui de M. Petis, qui me paroît alteré en cet endroit, sur tout en ne distinguant point les deux villes de même nom, &c.

Geographiques la longitude d'Aden est de 66. degrés 30. minutes, & la latitude de 11. degrés. Abyan, ou Ybian, selon Almoareb, est le nom d'un homme de qui la ville d'Aden a pris son surnom. Aden Laah est aussi une ville, mais fort petite, de la montagne de Saber dans l'Yemen. C'est en cette ville que se manifesta la premiere vocation des savans Princes [a] Fatemites, ou des Califes d'Egypte. Aden est éloigné de Sanaa de 68. parasanges, & Ibn Haucal écrit qu'il y a III stations d'une ville à l'autre. Les Voïageurs assurent qu'Aden est assis au pied d'une montagne qui l'entoure presque comme une muraille. Son vrai mur est bâti du côté de la mer, & enferme l'extrémité de la ville. Elle a une porte de ce même côté, & une autre du côté de la terre; celle-ci est appel-

a Il y a eu une Dynastie des Fathimites ou des Princes qui se disoient descendus d'Ali & de Fathime, fille de Mahomet, lesquels ont été reconnus Califes en Egypte jusqu'à la conquête de ce Roïaume par Selim I. qui mena le dernier Calife à Constantinople.

Abulfeda confirme sur la fin de cet Article qu'il n'y a point d'eau douce à Aden, que nos Geographes y placent mal à propos une Riviere, comme nous l'avons remarqué ailleurs.

pellée Babulſafiin, ou la Porte des Porteurs d'eau. C'eſt par cette porte qu'on fait venir de l'eau douce d'ailleurs.

XXV. SANAA * eſt une des plus grandes villes de l'Yemen. Elle eſt ſemblable à Damas par la quantité de ſes eaux, & par ſes beaux vergers. Sa ſituation eſt dans les montagnes, à l'Orient d'Aden, tirant vers le Nord. L'air y eſt fort temperé, & les jours y ſont égaux preſque en toute ſaiſon. C'eſt en cette ville que les Rois d'Yemen faiſoient autrefois leur ſejour ordinaire ; il y a même dans ſon enceinte un lieu fort élevé nommé *Gamdam*, ſur lequel on voit encore les reſtes de leur Palais. Ibn Said remarque qu'entre cette ville & Aden on trouve la ville de Giabbah. Sanaa, ſelon Alazizy, eſt une belle & fameuſe ville, & la Metropole de tout l'Yemen. On y voit peu de places publiques, mais beaucoup de Moſquées.

XXVI. BATNMARR eſt le nom d'une petite Region qui contient quantité de villages, avec des eaux courantes, & des palmiers. Elle eſt éloignée

* Sanaa fait un Article curieux dans le même Voïage de l'Arabie Heureuſe, page 229.

de la Mecque d'une journée de chemin, ſituée ſur celui que tiennent les Pelerins d'Egypte & de Syrie. Depuis Batnmarr juſqu'à la valée de Nachhlah; ce ſont des palmiers, & des champs labourés continuels. De Batnmarr & de Katif on porte à la Mecque du bled, des dattes, des fruits, & d'autres proviſions, & lorſque l'eau vient à manquer à la Mecque & à Mony, les Pelerins vont en chercher à Batnmarr, & la portent à Mony.

XXVII. Saadah eſt éloigné de Sanaa de 60. paraſanges. L'Auteur du Canon Geographique, dit que ce nom lui eſt donné à cauſe de la baſſeſſe de ſa ſituation; on tire de ce lieu-là beaucoup de beaux maroquins. Saadah, ſuivant Alazizy, eſt une ville bien peuplée, & où il y a des Manufactures pour la préparation des cuirs & des peaux, & pour leur teinture. Elle eſt d'ailleurs fort abondante, & fertile dans ſes dehors. De Saadah à Ashamiyah, Bourg conſiderable, il y a vingt-cinq milles, & de la même ville à Chaiwan, vingt-quatre milles.

XXVIII. Chaiwan, ou Khayoüan eſt un païs qui comprend pluſieurs vil-

villages, des campagnes cultivées, & des eaux, avec quantité d'habitans qui sont de diverses Tribus de l'Yemen. Il est marqué dans Alazizy que Chaiwan est frontiere du païs habité par les Enfans de Shodac, de la famille d'Yafar, & par les Enfans de la Tribu de Tebabaah. Edrisi assure qu'il y a 16. parasanges de Chaiwan à Saadah.

XXIX. TAIF est une petite ville dont le terroir abonde en fruits, située au Midi de la montagne de Gazoüan: c'est le lieu le plus froid de tout le païs d'Hegiaz, en sorte qu'il y a souvent de la glace sur cette montagne: la plus grande partie de ses fruits sont des raisins secs; l'air y est tout-à-fait sain. On lit dans Almoshtarec que Naaman est une vallée située entre la Mecque & Taif, qui est appellée Naaman Alirac.

XXX. FARAA est éloignée de Medine vers le Midi d'un peu moins de quatre journées. Elle est composée de plusieurs villages bien peuplés. Le chemin le plus court pour aller de Medine à la Mecque, est par Faraa, mais on fait le chemin avec peu de sûreté, à cause des Brigands qui le frequentent.

Le Cherif Edrisi marque dans son Livre, intitulé, *Délassement de l'esprit curieux*, que les lieux les plus considérables d'auprès de Medine, & où les Pelerins s'arrêtent, sont Tayma, Dowmato-Igiandal, Faraa, Wady, Alkaray, Madyan, Chaibar & Fadak.

XXXI. Giorash, petite ville où il y a des palmiers, est habitée par des familles des Tribus de l'Yemen; on en tire beaucoup de peaux & de cuirs. Selon Alazizy Giorash est une fort jolie ville, aux environs de laquelle il y a une infinité de ces arbres nommés Karad, dont l'écorce sert à apprêter les peaux, & il y a pour cela beaucoup de Manufactures. La latitude de cette Ville est de 17. degrés. Edrisi marque que Giorash & Nagr'an, ou Nedgeran, sont deux villes assez semblables: l'une & l'autre ont aux environs des villages & des terres cultivées: la distance d'entre ces deux villes est de VI stations.

XXXII. Marib [a] est éloigné de Sa-

[a] Marib, ou Mareb, est selon les Orientaux la ville de Saba, fondée par Saba fils de Cahtan, ou Jectan, & Saba fut Roi de l'Yemen. C'est de cette ville que Balkis, autrement la Reine de Saba, sortit

Sanaa de III stations, & selon d'autres de IV; c'est une ville ruinée, autrefois le siege des Rois d'Yemen, nommés Tebabais; elle est située à l'extremité des montagnes d'Hadramout; c'est auprès de Marib qu'étoit une grande & fameuse digue dont on voit les restes. Cette ville est encore appellée ville de Saba, & suivant Almoshtarec, la ville de Marib dans l'Yemen s'appelle du nom de son fondateur Saba, fils d'Yoshahab, ou Yechhab, fils d'Yarab, fils de Kohtan, petit-fils de Noé.

XXXIII. FAID est une petite ville dans la Province de Nagd, située vers le milieu du chemin que tiennent les Pelerins de Caldée, en allant de Koufah à la Mecque. Elle est proche de Salamy, ou Salmi, l'une des montagnes de Tay. Les Pelerins y laissent en dépôt une partie de leurs effets. Faid est éloigné de Koufah de 109. parasanges. Il est marqué dans Alazizy, que Faid est sur le milieu du chemin des Pelerins de Caldée allant à la Mecque; il ajoûte qu'entre cette ville & les deux

tit pour venir voir Salomon. Ceux qui font venir cette Reine d'Ethiopie, ont ici une autorité contraire.

montagnes nommées Salamy & Agam, il y a 36. milles, & ces deux montagnes sont celles de Tay. On compte 80. milles entre Faid & Althoalabiyan, gros Bourg ceint de murailles, & riche en bestiaux ; ce Bourg est environ sur la troisiéme partie du chemin des mêmes Pelerins de Caldée, & dans le Livre des Longitudes, il est marqué sous le 68. degré 30. minutes de longitude, & sous le 18. degré 30. minutes de latitude.

XXXIV. SHEBAN, ou Schibam, est le nom d'une rude montagne, sur laquelle sont situés plusieurs villages, & où il y a des terres cultivées. C'est une des plus renommées montagnes de l'Yemen, sur laquelle on a bâti une forteresse. Sheban est comme la capitale du païs d'Hadramout [a]; on compte 61. parasanges, & d'autres XI stations entre elle & Sanaa, & une station de Sheban à Damar. Cette montagne, suivant Alazizy, est extrémement peuplée, quoiqu'el-

[a] Le païs d'Hadramout fait partie de l'Yemen, il tire son nom de Hatsarmout, fils de Joctan, fils de Heber, dont la posterité a peuplé l'Arabie. Ce païs a pour capitale Sheban, qu'on appelle aussi Hadramout.

qu'elle soit d'un très-difficile accès. On y trouve de la [a] Cornaline, de l'Agathe, & d'autres pareilles pierres d'une grande beauté. Le Cherif Edrisi remarque qu'il y a deux villes en Hadramout, l'une appellée Tarim, & l'autre Sheban; que Sheban est une forteresse presque imprenable, bien munie & située sur la montagne de même nom, & il ajoûte que sur cette montagne il y a plusieurs villages, des champs cultivés, & des eaux courantes.

XXXV. Hog'r, [b] ou Hadgre, est

a Suivant le témoignage de Pline, les Anciens étoient persuadés que l'Onyce ne se trouvoit que dans l'Arabie.

Et dans le Livre de Job, ch. 28. vers. 19. il est parlé des topases de Chus, ou d'Ethiopie, qui est proprement l'Arabie en plusieurs endroits de l'Ecriture.

b Voici encore une ville du nom de Hogr, Hagr, ou Hagiar dans l'Arabie; nous avons vû la situation de la premiere Article VII. celle-ci est dans la Region d'Yamamah, ou de Bahrain, presque à l'extrémité de l'Arabie du côté du Levant. La Bibliotheque Orientale ne distingue pas assez ces deux Villes, & attribuë à la premiere ce qui ne convient manifestement qu'à la seconde: par exemple le tombeau de ceux qui furent tués à la défaite de Moseilemah, lequel à l'exemple de Mahomet avoit pris la qualité de Prophete, & séduit déja beaucoup de monde, &c.

est selon Almoshtarec une ville celebre & la principale dans Yamamah, aïant la même longitude & la même latitude que Yamamah. Quelques Auteurs disent que sa distance d'Yamamah est d'une journée & d'une nuit de chemin. On assure que Yamamah & Hog'r sont la demeure de la Tribu de Hanifah, & d'une partie de la Tribu de Maddar. C'est à Hog'r que sont les tombeaux des [a] Martyrs qui resterent dans le combat de Moseilemah le faux Prophete, sous le Califat d'Aboubecre le Juste. Hog'r est situé entre l'Occident & le Septentrion d'Yamamah, à la distance d'environ deux stations de l'une à l'autre. Allebab écrit que Hog'r est une ville dans l'Yemen, qui a donné naissance à Ahmed, fils d'Abdalah Alazbi, fameux Poëte, lequel a été surnommé le Poëte de Hog'r.

XXXVI. Yamamah: * la ville de ce

[a] Chez les Mahometans toutes les guerres sont censées guerres de Religion, & c'est en ce sens qu'ils donnent le nom de Martyrs à ceux qui sont tués dans les batailles, ou qui meurent dans la profession actuelle des armes.

* Yamamah est la capitale d'une Region du même nom, &c.

ce nom eſt moins grande que Medine du Prophete; & ſes environs ont plus de palmiers que tout le reſte du païs d'Hegiaz: c'eſt une ville du deſert dans la region des montagnes. C'eſt là où l'impoſteur Moſeilemah ſe faiſoit paſſer pour Prophete, & où demeurent les Enfans de la Tribu de Hhanifah. Yamamah eſt éloigné de Boſrah de XVI ſtations, & d'autant de Kufah. J'ai appris de ceux qui l'ont vûë depuis peu, qu'il y a aſſez d'habitans, beaucoup de ruines, & peu de palmiers: ils ajoûtent qu'il y a là une vallée fort étroite nommée Alkardgé, & que la ville eſt au bas de cette vallée. Il eſt écrit dans Alſahah qu'Alkardgé eſt un lieu dependant d'Yamamah, qu'Yamamah eſt ſitué dans une plaine à l'Orient de la Mecque, que dans la vallée d'Yamamah, nommée Alkardgé, il y a quantité de villages, beaucoup de froment & d'orge. Auprès d'Yamamah eſt une ſource fort abondante, dont les eaux ſe répandent partout aux environs. Ahſa & Katif ſont éloignés d'Yamamah en tirant vers l'Orient d'environ IV. ſtations. Selon le Kanum Yamamah dans les anciens tems étoit nommée Dgaou, ou Giau.

XXXVII. MER-

XXXVII. Merbat, [a] au rapport de Ibn said, est situé sur la côte du Golphe de Ddafar. C'est une petite ville au Sud-est de Ddafar. Edrisi dit, qu'il y a v. stations entre cette ville & le Dôme ou le Tombeau de Houd, & que sur les montagnes voisines de Merbat il croît beaucoup d'arbres qui portent l'Encens, lequel est transporté de là dans les autres païs.

XXXVIII. Ahsa, est une ville où croissent quantité de Palmiers, & où il y a des eaux courantes, avec quelques fontaines chaudes. Elle est dans le Desert à l'Occident de Katif, tirant un peu vers le Midi, & à deux stations de cette ville. Les Palmiers environnent Ahsa, & forment un grand & spacieux circuit, qui rend ce lieu tout-à-fait semblable à celui de Gouta, [b] si renommé au-

[a] Merbat, ou Mirbath, ville située sur le rivage de la Mer Oceane, regarde du côté du Midi l'Isle de Zocotora, & est peu éloignée d'une autre petite ville nommée Cabar Houd, ou le Sepulcre de Houd; les Arabes appellent, Houd le Patriarche Heber, & disent qu'il finit ses jours en ce lieu-là après avoir prêché la Parole de Dieu aux Arabes Idolâtres, &c.

[b] Gauthah Demeschk. C'est le nom que les Orien-

auprès de Damas. Alahasa est le pluriel de Ahsa, nom qui signifie proprement un sable dans lequel l'eau entre, & penetre jusqu'à la terre ferme, où elle s'arrête: les Arabes foüissent dans ce sable, & en tirent de l'eau. Alahasa avec l'article, fait connoître qu'on entend parler de celle d'Arabie, qui appartient à la Tribu de Saad dans Hagr, car l'autre est le Palais des Carmathes de Barrhine; si bien que Ahsa de la Tribu de Saad est fort differente de celle de Bàrrhine. Celle dont nous parlons ici n'a point de murailles, & est éloignée de Yamamah de quatre journées de chemin. Les habitans de Ahsa, & ceux de Katif portent leurs dates à Khardge, qui est, comme nous avons dit, une vallée remplie de villages près d'Yamamah, & là ils troquent une charge de chameaux de dattes, contre une pareille charge de froment.

XXXIX. KA-

Orientaux donnent à ce qu'ils appellent la plaine de Damas, si fertile & si delicieuse qu'on la met au nombre des quatre Contrées, où sont, selon eux, les plus beaux jardins de toute la terre, les trois autres contrées sont, l'une en Caldée, l'autre en Perse, & la troisiéme près de Samarcande.

XXXIX. KATIF : cette ville eſt du côté de Ahſa, ſur la côte du Golphe Perſique : il y a des lieux aux environs, où ſes habitans pêchent * des perles ; ſon éloignement de Ahſa eſt d'environ deux ſtations, & elle eſt à l'Orient de cette ville, tirant un peu vers le Nord. Ses Palmiers ſont plus petits que ceux de Ahſa. Nous avons appris de quelques habitans de Katif, que la ville a des murailles, un foſſé & quatre portes, que dans les hautes marées la mer vient juſqu'au pied des murs, & que dans les baſſes une partie de la terre aux environs reſte à découvert. Katif a un Canal, ou un petit Golphe par lequel les plus gros Navires entrent chargés, & s'approchent de la ville avec la marée. On compte ſix journées de chemin de Katif à Boſrah, quatre de Katif à Kademah, & il faut un mois entier pour aller de Katif à Oman. Katif eſt ſemblable à Selamiya pour la grandeur, & celle-ci eſt plus grande que Ahſa.

XL. SOHHAR, eſt une ville ruinée, une partie ſeulement appellée Oman,

* Cette pêche de perles n'eſt point marquée dans le Manuſcrit de Grave.

man, eſt habitée, & abondante en Palmiers & en fruits. Le païs d'Oman eſt chaud à l'excès. Selon Alſahah, Sohhar eſt la Capitale de ce païs, du côté qu'il eſt contigu à Hegiaz, ou aux montagnes; & Wiwam eſt la Capitale d'Oman du côté que ce païs touche le rivage de la mer. Il eſt marqué dans Allebab qu'Oman eſt ſur la côte maritime au deſſous de Boſrah; & dans Alazizy qu'Oman eſt une ville fameuſe avec un bon Port où abordent journellement des vaiſſeaux des païs des Indes, de la Chine, de Zanguebar; & que ſon Château eſt appellé Sohhar: il n'y a point dans le Sein Perſique de ville plus importante qu'Oman, ſon diſtrict eſt d'environ 300. paraſanges, c'eſt le païs des Azides, ou d'Alared.

XLI. Bahhrain, dans le païs de Nagd, eſt une contrée fertile en dates, laquelle s'étend ſur la côte de la mer Perſique; c'eſt la region & la reſidence des [a] Carmathes, aïant beaucoup de vil-

[a] Les Carmathes furent les Sectateurs d'un fameux Impoſteur nommé Carmath, qui s'éleva dans le Muſulmaniſme ſur la fin du IX. ſiecle, & qui en renverſoit tous les fondemens. Ils firent la guerre aux

villages dans son étenduë: la ville principale de Bahhrain est Hagiar, ou Hadgre; sa partie Orientale, tirant vers le Nord a sa longitude & sa latitude marquées dans nos Tables. Il est dit dans Almoshtarec, qui l'a tiré de Aazuhary, que [a] Hadgre a été nommée Bahhrain, c'est-à-dire les deux mers, à cause d'un Lac qu'elle a auprès de Ahsa d'un côté, & de l'Ocean Oriental de l'autre. Suivant Alsahah Hadgeri signifie un habitant de la ville de Hadgre, quoique ce terme soit peu usité. Il est encore marqué dans Almoshtarec, que Hagiar ou Hadgre est un nom general pour signifier tout le païs de

aux Califes, prirent la Mecque, & firent main basse sur presque tous les habitans. Ils souillerent le Temple en plusieurs manieres, enleverent la pierre noire, & remplirent le Puits de Zemzem de cadavres, &c. cette Secte se dissipa peu à peu, selon Ahmed Nuairi, qui a écrit assez au long tout ce qui regarde les Carmathes, sans marquer au juste le tems de leur décadence. L'Histoire Universelle de Nuairi écrite en Arabe est dans la Bibliotheque du Roi.

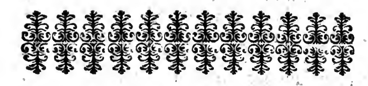
a Hadgre est pris là pour toute la contrée de Bahhrain.

Tout cet Article, depuis la citation d'Almoshtarec est fort embrouillé dans le Manuscrit de Grave, avec quelques omissions, qui se rétablissent par celui de M. Petis.

de Bahhrain, comme l'on dit la Syrie, la Caldée, & que ce n'eſt pas proprement le nom d'une ville particuliere.

XLII. Mahrah, eſt [a] une region dans laquelle il n'y a ni Palmiers, ni terres cultivées : les habitans n'ont pour tout bien que des Chameaux; leur laugue eſt barbare, & très difficile à apprendre; on éleve parmi eux d'excellens Dromadaires. Il croît de l'encens à Mahrah, que l'on porte dans les autres païs. Son éloignement de Hadgre eſt de xxx. journées. Mahrah eſt proprement la Porte du Deſert. (Bab Alhawady) Aſahah rapporte que le Chameau, dit Almahrary, ou de Mahrah, eſt ainſi nommé, à cauſe de Mahrah fils de Hamdan, Fondateur d'une Tribu.

a Il y a une ville de ce nom de Mahrah, & dans la même Region, preſque dans le Deſert. Il y avoit autrefois un fameux Monaſtere, dit de S. Simeon, auprès de Mahrah, où l'on prétend qu'Omar Kalife Ommiade fut enterré.



DESCRIPTION
DE LA MER
PERSIQUE.

LA Mer [a] Persique est un écoulement de l'Ocean Indien, tirant d'abord vers le Septentrion, entre Mekran, situé sur le Détroit de cette mer à son Orient, où est le * Château de Tiz, dont la longitude est de 93. degrés, & la latitude de 24. degrés 45. minutes, & Oman, situé sur le même Détroit à son Occident, sous le 74 degré de longitude,

a Les Arabes & les autres Orientaux appellent la Mer, ou le Golfe Persique, le Golfe Verd, *Khalighal akhdhar*, par opposition au Golfe Arabique, ou la Mer Rouge, qu'ils nomment *Kalıgal akhmar*, ils nomment aussi ce dernier Golfe la Mer de Kolzum.

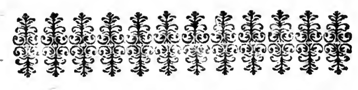
* Ce Château de Tiz n'est pas celui dont il est fait mention dans la Table Article XIII.

de, & le 22. degré 45. minutes de latitude. Cette mer parcourt ensuite la côte d'Oman, & s'étend toûjours vers le Septentrion, jusqu'à ce qu'elle arrive à Abadan, dont la longitude est de 75. degrès & demi, & la latitude de 31. degrés: d'Abadan elle se tourne vers l'Orient, en tirant un peu au Midi jusqu'à Mehruban, situé sous le 76. degré de longitude, & sous le 32. de latitude. De là cette Mer coule tout-à-fait au Midi jusqu'à Gianabah, dont la longitude est de 75. degrés, & sa vraïe latitude de 30 degrés. De là elle va à Saif Alhahr sur le rivage de Perse, où il y a un bon Port pour les Navires, & beaucoup de villages aux environs: ensuite elle retourne vers l'Orient jusqu'à Siraf, dont la longitude est de 79. degrés & demi, & la latitude de 29. degrés & demi. De là elle passe au delà des Montagnes nommée Mankataab, & Mafawas, tirant toûjours vers l'Orient, jusqu'au Château appellé Ibn Omarah sous le 84. degré de longitude, & de 30. degrés 20. minutes de latitude. De là elle continuë encore vers l'Orient jusqu'à Harmuz *, Port de Karman, où la

* Ormus.

la longitude eſt de 85. degrés, & la latitude de 30. D'Harmuz la Mer Perſique coule entre l'Orient & le Midi juſqu'aux côtes de Mekran & de Tiz, dont nous avons marqué la poſition au commencement. Sur le Détroit de cette Mer, & dans l'Ocean Indien on voit Aldordour, c'eſt-à-dire, les trois Montagnes, dont l'une s'appelle Kaſir, l'autre Awir, & la troiſiéme n'a point de nom. En cet endroit la Mer eſt ordinairement agitée, & il s'y fait des tourbillons, qui font perir les vaiſſeaux lorſqu'ils ne s'en éloignent pas aſſez: on dit que ces montagnes furent autrefois englouties par la mer, & que ce qu'on en voit aujourd'hui n'en eſt que les cimes. Le Cherif Edriſi dit, qu'Aldordour eſt un lieu remarquable, & qu'il eſt ainſi appellé dans tout l'Ocean Oriental. Dans la Mer Perſique le flux & le reflus arrivent regulierement deux fois le jour, & deux fois la nuit; la Mer monte juſqu'à la hauteur de dix coudées, & baiſſe tout autant, avant qu'elle revienne à ſon premier état.

DES-



DESCRIPTION DE LA MER DE KOLSUM, OU DE LA MER ROUGE.

NOus commencerons la description de cette Mer par Kolzum, petite ville située sur l'extremité de sa côte Septentrionale, sous le 44. degré $\frac{1}{4}$ d'autres disent 46. degrés & demi de longitude, & sous le 23. degré $\frac{1}{3}$ de latitude. Depuis Kolzum, cette Mer court au Midi, en tirant un peu vers l'Orient, jusqu'à Kasir, qui est le Port de Kous, où la longitude est de 49. degrés, & la latitude de 26. De là elle coule encore au Midi, en se recourbant un peu vers l'Occident aux environs d'Aidad, dont la longitude est de 48. degrés, & la latitude de 21. D'Aidad elle court en

droite ligne vers le Midi jusqu'à Sawakam, * petite ville d'Ethiopie, aussi sous le 48. degré de longitude, & sous le 17. de latitude. De là en continuant vers le Midi, elle va entourer l'Isle de Dahlac, qui est peu éloignée de la côte Occidentale, & dont la longitude est de 61. degrés, & la latitude de 14. De cette Isle la Mer s'étendant toûjours vers le Midi, baigne les côtes d'Ethiopie, jusqu'au [a] Cap Almandab, & c'est là le bout, ou plûtôt le commencement de la Mer Rouge du côté du Midi, près du Détroit ou de l'embouchure par laquelle entre la grande Mer des Indes, ou l'Ocean Oriental. La montagne Almandab, & les Solitudes d'Aden, sont fort proches l'une des autres, & ne [b] sont separées que par un De-

* Aujourd'hui Suaquem où il y a un Pacha Turc.

a Ce Cap est formé par la Montagne de même nom, qui est presque toute de pierre d'Aimant, selon quelques Auteurs Arabes, ce qui attire, disent-ils, de ce même côté tous les Vaisseaux, à cause du fer dont ils sont armés, &c. Les Modernes n'ont point reconnu cette attraction, qui paroît fabuleuse, & qui a peut-être donné lieu à cette autre erreur, dont nous avons parlé touchant le Tombeau de Mahomet.

b On peut voir dans le *Voyage de l'Arabie Heureuse* pages 58. 68 & 70. la veritable situation du Détroit, de

Detroit si serré, qu'un homme en peut voir un autre sur le rivage opposé. Ce Détroit s'appelle Bab-Al-Mandab. Des Voïageurs m'ont rapporté, que Bab-Al-Mandab est au dessous d'Aden, & qu'il est éloigné d'Aden, en tirant vers le Nord-ouest d'autant de chemin qu'en peut faire un Vaisseau dans un jour & une nuit. Les Montagnes Almandab sont situées dans le païs des Abyssins, & on les voit des Montagnes d'Aden, quoique dans un assez grand éloignement. En ce lieu-là l'embouchure de la Mer de Kolsum, est tout-à-fait serrée & étroite, de la maniere que nous avons déja dit. Aden, à l'égard de Bab-Al-Mandab, est situé entre l'Orient & le Midi; & c'est là tout ce que l'on trouve sur la côte Occidentale de la Mer Rouge, depuis Kolsum jusqu'à Mandab. Passons maintenant au Rivage, qui s'étend de l'autre côté de la montagne de Mandab, & qui est la terre d'Aden. Nous dirons là-dessus que depuis Aden la Mer Rouge coule vers le Septentrion. La longitude de cette

de l'Isle & de la Montagne, qui portent tous trois le nom de Babalmandab, ou de Babelmandel, avec l'étymologie de ce nom, &c.

ville est de 66. degrés & sa latitude de xi. ensuite cette Mer tourne autour des côtes de l'Yemen jusqu'à ce qu'elle arrive à l'extremité des côtes de ce nom, où la longitude est de 67. degrés, & la latitude de 19. moins 10. minutes. De là elle s'étend encore vers le Septentrion jusqu'à Gioddah, dont la longitude est de 66. degrés, & la latitude de 21. De Gioddah elle coule au Nord-ouest jusqu'à Algiahafah, demeure des Egyptiens, sous le 65. degré de longitude, & le 22. degré de latitude. Elle continuë ensuite vers le Nord, en tirant un peu vers le Couchant, jusqu'au rivage d'Yambaäk, dont la longitude est de 64. degrés, & la latitude de 26. De là elle court tout-à-fait entre l'Occident & le Nord, jusqu'à ce qu'aïant laissé Madyan, elle arrive à Ailah, qui est sous le 55. degré de longitude, & sous le 29. degré de latitude. Almoshtarec dit dans le Kanum qu'Ailah est à 56. degrés & 40. minutes de longitude, & à 28. degrés 50. minutes de latitude. D'Ailah cette mer se recourbe vers le Midi [a] jusqu'à Altour, qui est le Mont de Si-

[a] Les Arabes appellent le Mont-Sinaï, Thour Si-

Sina, lequel par un Cap fort élevé, & qui s'avance dans cette Mer, la divise en deux bras *; de là en retournant vers le Nord elle arrive enfin à Kolzum, dont nous avons marqué la position: cette ville est située à l'Occident d'Ailah, l'une & l'autre aïant presque la même latitude, & c'est par-là que nous avons commencé nôtre description. Kolzum & Ailah sont situés sur les deux bouts de Mer dont nous avons parlé, & nous voila arrivés à la terre ferme, qui est du côté du Nord. Entre les contours que fait cette Mer, lesquels nous venons de décrire, la terre s'avance du côté du Midi, & le lieu où elle partage la mer est Altour, ou le Mont-Sina, dont la longitude est presque la même que celle d'Ailah. Ailah est situé sur l'extremité du bras ou du Canal Oriental, & Kolzum sur l'extremité du bras Occidental. Ailah est plus Oriental que Kolzum. Ce qui est entre Kolzum & Ailah est le Mont-Al-

Sinaï, ils donnent aussi le nom de Thour, ou de Thor, à une petite ville, qui est au pied de Sinaï, & sur le rivage de la Mer Rouge. On pretend que ce nom vient de Thour, l'un des enfans d'Ismaël, &c.

* Il y a dans l'Arabe les deux Langues de Mer, mais on ne peut pas s'exprimer ainsi en François.

tour, qui est plus meridional que Kolzum, & Ailah est assis au bout du Cap qui s'étend dans la Mer. La Mer coule entre Altour & la côte d'Egypte, & ferme le Canal, ou le bras sur l'extremité duquel Kolzum est situé. De même entre Altour, & le rivage de Hegiaz il y a un autre Canal sur l'extremité duquel la ville d'Ailah est assise. Pour aller d'Altour à l'une & à l'autre des terres opposées, le chemin est fort court par mer, mais il est beaucoup plus long par le Desert de Fakiab, parce qu'il faut necessairement que ceux qui viennent d'Altour, pour aller en Egypte passent aux environs de Kolzum, ou qu'ils passent au delà d'Ailah, s'ils vont à Hegiaz. Altour est joint au Continent du côté du Nord; mais il est entouré de la mer des trois autres côtés. La mer dont nous parlons, après avoir fait quelque chemin au delà de Kolsum, s'étend des deux côtés vers le Midi & vers l'Orient, jusqu'à ce que son Canal d'un rivage à l'autre ait environ LXX. mille pas de largeur, & cet endroit, qui est un des plus larges, est appellé Barkah-Gorandal.

F I N.

Longitude, & Latitude des Villes d'Arabie contenuës dans les Tables d'Abulfeda, avec leur Climat, & leur situation Geographique, suivant les Auteurs les plus approuvés.

Noms des Villes.	Degrés de Longitud.	Degrés de Latitude.	Climats de Ptolomée.	Provinces ou Regions.
La Mecque	67. deg. 30 min.	21. Deg. 20. min.	Au comm. du 2. Climat.	Hegiaz ou Thahamah.
Medine.	67. 30.	24.	Au milieu du 2. Climat.	Hegiaz ou Nagd.
Ailah.	56. 40.	28. 50.	3. Climat.	Sur les bords de la Peninsule d'Arabie.
Madyan.	56. 20.	29.	Comm. du 3. Climat.	Proche de la Syrie.
Tayma.	60. 30.	26.	Fin du 2. Climat.	Près le Desert de Syrie.
Tabuc.	58. 50.	26.	3. Climat.	Près le Desert de Syrie.
Hagr.	60. 30.	28. 30.	3. Climat.	Hegiaz.
Tadmor.	62.	34.	4. Climat.	Desert de Syrie.
Yanbo.	64.	26.	2. Climat.	Sur la côte de la mer près Hegiaz.
Khaibar.	67. 30.	24. 20.	2. Climat.	Près Hegiaz.
Maghian.	64.	16.	1. Climat.	Sur les côtes de la mer d'Yemen.

On a ômis dans cette Table les differentes Longitudes, & Latitudes données à une même Ville, dans les Tables d'Abulfeda, par les differens Auteurs qu'il cite. Comme cette variation ne peut servir qu'à embarrasser. On a pris le parti de ne rapporter

ter ici sur chaque Ville, que la pôsition qui lui est donnée par quelqu'un des Auteurs les plus approuvés par Abulfeda même, principalement ceux dont il a été parlé dans la Preface de cette Traduction.

Villes.	Longitude.	Latitude.	Climat.	Province ou Region.
Zabid.	63.deg.20. min.	14.deg.10. min.	Commenc. du 1. Clim.	Sur les cô-tes d'Ye-men.
Tiz.	70.	14. 30.	1. Climat.	Yemen.
Aldemlow.	64. 40.	15. 5.	1. Climat.	Yemen.
Hargiah.	64. 40.	16. 50.	1. Climat.	Yemen.
Gioblah.	65. 8.	13. 10.	1. Climat.	Yemen.
Dgianah.	65. 30.	14. 30.	1. Climat.	Yemen.
Damar.	64.	14. 20.	1. Climat.	Yemen.
Haly.	66. 50.	. . . .	1. Climat.	Yemen.
Gioddah.	65. 30.	21. 45.	Commen-cement du 2. Climat.	Hegiaz.
Odafar.	67.	13. 30.	Commen-cement du 1. Climat.	Sur les cô tes d'Ye-men.

Villes.	Longitude.	Latitude.	Climat.	Province ou Region.
Serrain.	66. degr.	. . . . . .	Fin du 1. Climat.	Yemen.
Nedgeran.	67. 30.	. . . . . .	1. Climat.	Yemen.
Aden,	70.	12.	Au delà du 1. Climat vers le Midi.	Region Maritime d'Yemen.
Sanaa.	67. 20.	14. 30.	1. Climat. au commencem.	Yemen.
Batnmarr.	67.	21. 55.	2. Climat.	Hegiaz.
Saadah.	66. 20.	18. 30.	1. Climat.	Yemen.
Chaiwan.	67. 21.	15. 40.	1. Climat.	Yemen.
Taif.	67. 10.	21. 50.	Commencement du 2. Climat.	Confins d'Hegiaz.
Faraa.	63. 30.	25.	2. Climat.	Hegiaz.
Glorash.	67.	17. 5.	1. Climat.	Yemen.
Marib.	76. 30.	16.	1. Climat.	Yemen.

Villes.	Longitude.	Latitude.	Climat.	Province ou Region.
Faid.	68. deg. 10. min.	26. deg. 50. min.	Fin du 2. Climat.	Nagd.
Sheban.	71.	12. 20.	Au delà du premier Climat.	Forteresse du Païs d'Hadramout.
Hog'r.	71. 10.	22.	Commen. du 2. Climat.	Yamamah.
Yamamah.	71. 46.	21. 31.	Commen. du 2. Climat.	Hagiaz ou Alaroud.
Merbat.	74.	14. 30.	Au delà du 1. Climat.	Yemen.
Ahsa.	73. 30.	12.	Commen. du 2. Climat.	Bahrain.
Katif.	73. 55.	22. 35.	2. Climat.	Bahrain.
Sohhar.	81. 15.	19. 16.	1. Climat.	Bahrain.
Bahrain.	74. 20.	25. 45.	2. Climat.	Partie Septentrionale du Païs de Bahrain.
Mahrah.	75.	16.	1. Climat.	Yemen.

TABLE

Pour la Description generale de l'Arabie.

Fin de la Table.